

Chinua Achebe

Tout s'effondre

roman traduit de l'anglais (Nigeria)
par Pierre Girard

ACTES SUD



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Dans le village ibo d'Umuofia, Okonkwo est un homme dont la puissance et le courage sont vantés par tous, dont la voix est écoutée. Rejeton d'un père lâche et paresseux, il doit à lui seul ce qu'il est aujourd'hui : un fermier prospère qui veille sur ses trois épouses et sur ses huit enfants, un sage guerrier jouissant de la confiance des anciens.

Son monde repose sur un équilibre cohérent de règles et de peurs, de rituels et de traditions. Okonkwo habite ce monde, l'accepte et le maîtrise, il en est même l'un des garants. Ce qu'il ignore, c'est que l'extérieur s'apprête à violer une réalité qu'il croyait immuable : les missionnaires d'abord, les colons britanniques ensuite vont bientôt bouleverser irrémédiablement l'existence de tout son peuple.

Tragique roman à la langue limpide, fable cruelle retraçant la destinée d'un homme fier qui ne plie pas, Tout s'effondre rend hommage à l'Afrique précoloniale à l'aube de sa décomposition. "Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur", dit un proverbe africain que Chinua Achebe aimait à citer. Avec ce roman magistral, il devenait l'un des premiers lions du continent à prendre la plume.

CHINUA ACHEBE

Né en 1930 à Ogidi (Est du Nigeria), dans une famille chrétienne ibo, Chinua Achebe a fait ses études à Ibadan. Il a enseigné à l'université, puis a travaillé comme journaliste et comme éditeur. Après la guerre du Biafra (1967-1970), durant laquelle il a soutenu la sécession, il est parti enseigner au Canada puis aux États-Unis, où il s'est éteint en 2013, à Boston. Auteur d'une œuvre immense, qui se déploie du roman à l'essai, des nouvelles à la poésie, il a reçu le Man Booker International Prize en 2007.

Publié en 1958, *Tout s'effondre* a été traduit en une cinquantaine de langues et vendu à des dizaines de millions d'exemplaires.

DU MÊME AUTEUR

ÉDUCATION D'UN ENFANT PROTÉGÉ PAR LA COURONNE, 2013.

Illustration de couverture :
photo-collage © Martina Bacigalupo / Magule Wango, 2010

“Lettres anglo-africaines”

Titre original :
Things Fall Apart
Éditeur original :
William Heinemann, Londres
© Chinua Achebe, 1958

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-07121-9

CHINUA ACHEBE

Tout s'effondre

roman traduit de l'anglais (Nigeria)
par Pierre Girard

[ACTES SUD](#)

Turning and turning in the widening gyre
The falcon cannot hear the falconer ;
Things fall apart ; the centre cannot hold ;
Mere anarchy is loosed upon the world.

Tournant, tournant en cercles toujours plus larges
Le faucon n'entend plus le fauconnier.
Tout s'effondre, il n'y a plus de centre.
L'anarchie se déchaîne sur le monde.

W. B. YEATS, "The Second Coming"

PREMIÈRE PARTIE

Okonkwo était connu dans les neuf villages et même au-delà. Il le devait à de beaux succès personnels. Jeune homme, il avait fait à dix-huit ans l'honneur de son village en battant Amalinze le Chat. Amalinze était un grand lutteur, célèbre d'Umuofia à Mbaino, et invaincu depuis sept ans. On l'appelait le Chat parce que son dos ne touchait jamais terre. C'était cet homme qu'Okonkwo avait fait plier au terme d'un combat dont les anciens disaient que c'était le plus acharné depuis que le fondateur de leur village avait affronté un esprit de la forêt pendant sept jours et sept nuits.

Les tambours battaient, les flûtes jouaient et les spectateurs retenaient leur respiration. Amalinze était un lutteur habile et plein de ruse, mais Okonkwo était glissant comme un poisson dans l'eau. Tous les nerfs et tous les muscles saillaient sur leurs bras, leur dos et leurs cuisses, et on les entendait presque se tendre à se rompre. Et à la fin, Okonkwo avait terrassé le Chat.

C'était bien des années auparavant, vingt ans ou plus, et la réputation d'Okonkwo avait grandi depuis comme un feu de brousse quand souffle l'harmattan. Il était grand et fort, et ses épais sourcils, son nez épaté lui donnaient un air des plus sévères. Il avait un souffle puissant et on disait que lorsqu'il dormait, ses épouses et ses enfants l'entendaient respirer de leurs maisons. Quand il marchait, ses talons touchaient à peine le sol et il semblait se déplacer sur des ressorts, comme s'il s'apprêtait à bondir sur quelqu'un. Et de fait c'est quelque chose qu'il faisait souvent. Il souffrait d'un léger bégaiement et, quand il était en colère et ne trouvait pas ses mots assez vite, il se servait de ses poings. Il n'avait aucune patience avec ceux qui ne connaissaient pas la réussite. Il n'avait eu aucune patience avec son père.

Unoka, car tel était le nom de celui-ci, était mort depuis dix ans. Il s'était montré de son vivant paresseux et imprévoyant, tout à fait incapable de penser au lendemain. Si quelque argent lui tombait entre les mains – ce qui n'arrivait pas souvent –, il achetait aussitôt des gourdes de vin de palme et invitait ses voisins à faire la fête. Il disait toujours que chaque fois qu'il voyait la bouche d'un mort, il comprenait qu'il fallait être fou pour ne pas manger tout ce qu'on possédait tant qu'on était en vie. Unoka, évidemment, devait de l'argent à tous ses voisins, depuis quelques cauris jusqu'à des sommes beaucoup plus importantes.

Il était grand mais très maigre et légèrement voûté et affichait en permanence une mine

défaite et lugubre, sauf quand il buvait ou qu'il jouait de la flûte. C'était un excellent joueur de flûte et il n'était jamais aussi heureux que lorsque les musiciens du village, pendant les deux ou trois lunes suivant la récolte, décrochaient leurs instruments suspendus au-dessus du foyer. Unoka jouait avec eux, son visage rayonnant de paix et de béatitude. Il arrivait que les habitants d'un autre village demandent à l'orchestre d'Unoka et à ses danseurs [egwugwu](#)¹ de venir leur apprendre leurs musiques. Ils restaient alors chez ces hôtes le temps de trois ou quatre marchés, à jouer et à festoyer. Unoka adorait les ripailles et l'amitié, et il adorait cette saison, quand les pluies avaient cessé et que le soleil se levait chaque matin pour répandre sur le monde une beauté éblouissante. Et il ne faisait pas trop chaud non plus, car l'harmattan sec et frais soufflait du nord. Certaines années, l'harmattan se montrait bien plus sévère et une brume épaisse stagnait dans l'atmosphère. Les vieux et les enfants s'asseyaient alors autour des feux de bûches, pour se réchauffer. Unoka aimait tout cela, et il aimait les premiers milans qui revenaient avec la saison sèche, et les enfants qui chantaient pour leur souhaiter la bienvenue. Il se rappelait comment, dans sa propre enfance, il avait souvent erré dans l'espoir de voir un milan planer de son vol nonchalant dans le bleu du ciel. Dès qu'il en apercevait un, il se mettait à chanter à tue-tête et de tout son être pour le saluer au retour de son long, long voyage, et lui demander s'il avait rapporté quelques longueurs de tissu.

Mais tout cela, c'était bien des années avant, au temps de sa jeunesse. Unoka l'adulte avait été un raté. Un pauvre dont la femme et les enfants avaient à peine de quoi manger. Les gens se moquaient de lui, ce flemmard, et juraient de ne plus lui prêter d'argent parce qu'il ne remboursait jamais. Mais Unoka était ainsi fait qu'il se débrouillait toujours pour emprunter encore, et ajouter à ses dettes.

Un jour, un voisin du nom d'Okoye vint le voir. Il le trouva dans sa hutte, affalé sur un lit de terre, en train de jouer de la flûte. Unoka se redressa aussitôt pour serrer la main d'Okoye, lequel déroula la peau de chèvre qu'il portait sous le bras et s'assit. Unoka disparut dans une autre pièce à l'intérieur de sa maison et revint avec un petit plateau en bois chargé d'une noix de cola, d'un peu de piment crocodile et d'un bâton de craie blanche.

— J'ai de la cola, annonça-t-il en se rasseyant, et il tendit le plateau à son visiteur

— Merci. Qui apporte la cola apporte la vie. Mais je pense que tu devrais la casser, répondit Okoye, en lui rendant le plateau.

— Non, c'est à toi, je crois !

Et de discuter ainsi un bon moment, jusqu'à ce qu'Unoka accepte enfin l'honneur de casser la cola. Okoye, pendant ce temps, prit le bâton de craie, traça des traits sur le sol, puis passa du blanc sur son gros orteil.

En cassant la cola, Unoka adressa une prière à leurs ancêtres pour qu'ils leur donnent vie et santé, et protection contre leurs ennemis. Après avoir mangé ils parlèrent d'un tas de choses : des fortes pluies qui noyaient les ignames, de la prochaine fête ancestrale et de la guerre avec le village de Mbaino qui paraissait imminente. Unoka n'aimait pas beaucoup qu'on parle de guerre. À vrai dire, il était lâche et ne supportait pas la vue du sang. Aussi changea-t-il de sujet pour parler musique, et son visage s'illumina. Il entendait, étroitement mêlés dans les oreilles de son esprit, les rythmes endiablés de l'ekwe, du udu et de l'ogene² tandis que sa propre flûte tantôt y glissait sa mélodie et tantôt s'en échappait pour les enrichir de notes plaintives et colorées. C'était à la fois vif et allègre, mais à écouter la flûte monter et descendre puis revenir par brèves incursions, on comprenait qu'il y avait, aussi, de la peine et de la souffrance.

Okoye était musicien lui-même. Il jouait de l'ogene mais n'avait rien d'un raté comme Unoka. Il possédait une grande grange pleine d'ignames, et trois femmes. Et il allait sous peu prendre le titre d'idemili, troisième du pays par ordre d'importance. Ce serait au cours d'une cérémonie très coûteuse et il devait donc faire appel à toutes ses ressources. C'était pour cela, en fait, qu'il était venu trouver Unoka. Il s'éclaircit la gorge et commença.

— Merci pour la cola. Tu es au courant, n'est-ce pas, pour le titre que je dois prendre bientôt ?

Après s'être exprimé normalement jusque-là, Okoye prononça les cinq ou six phrases suivantes sous forme de proverbes. Chez les Ibos, on tient en grande estime l'art de la conversation, et les proverbes sont l'huile de palme avec laquelle on accommode les mots. Okoye était un champion de la parole et il tourna longuement autour du sujet avant de l'aborder. En bref, il demandait à Unoka de rembourser les deux cents cauris qu'il lui avait empruntés deux ans auparavant. Dès qu'il comprit où son ami voulait en venir, Unoka éclata de rire. Il rit fort et longtemps, sa voix sonnait aussi clair que l'ogene et les larmes lui montant aux yeux. Son visiteur en resta muet de stupéfaction. Unoka parvint enfin à articuler une réponse entre de nouvelles crises d'hilarité.

— Regarde ce mur, dit-il en montrant le mur le plus éloigné de sa hutte, que l'on avait frotté de terre rouge pour le rendre brillant. Regarde ces traits de craie.

Et Okoye vit plusieurs séries de traits perpendiculaires tracés à la craie. Il y avait cinq séries, et la plus petite comportait dix traits. Unoka, qui avait le sens du théâtre, marqua un silence pendant lequel il prit une pincée de tabac qu'il renifla bruyamment, puis continua.

— Chaque série représente une dette envers quelqu'un, et chaque trait une centaine de cauris. Comme tu le vois, je dois, par exemple, mille cauris à cet homme. Mais il n'est pas venu me réveiller de bon matin pour ça. Je te paierai, mais pas aujourd'hui. Nos anciens

disent que le soleil brillera sur ceux qui sont debout avant de briller sur ceux qui se prosternent devant eux. Je paierai d'abord mes grosses dettes.

Et de prendre une autre pincée de tabac, d'un geste si décidé qu'on croyait le voir en train de payer ses dettes.

Okoye roula sa peau de chèvre et partit.

À sa mort, Unoka n'avait pas acquis le moindre titre et il était lourdement endetté. Comment s'étonner que son fils Okonkwo ait eu honte de lui ? Chez ces gens, heureusement, on jugeait un homme à sa valeur et non à celle de son père. Okonkwo était visiblement fait pour accomplir de grandes choses. Il était encore jeune mais déjà célèbre comme le lutteur le plus valeureux des neuf villages. C'était aussi un riche fermier avec ses deux granges pleines d'ignames, et il venait d'épouser sa troisième femme. Pour couronner le tout, il avait pris deux titres et avait accompli d'incroyables prouesses lors de deux guerres intertribales. Ainsi, malgré son jeune âge, Okonkwo était déjà l'un des grands hommes de son époque. Si son peuple respectait le nombre des années, il avait aussi une grande admiration pour la réussite. Les anciens disaient qu'un enfant qui s'était lavé les mains pouvait manger avec les rois. Il ne faisait pas de doute qu'Okonkwo s'était lavé les mains et il mangeait donc avec les rois et les anciens. Et c'est ainsi qu'il en vint à s'occuper du malheureux garçon sacrifié au village d'Umuofia par ses voisins pour éviter la guerre et son effusion de sang. Ce malheureux au funeste destin s'appelait Ikemefuna.

¹ Hommes du clan qui, lors de certains rituels, portent des masques et transmettent la parole des esprits.

² Tambour, gong et pot d'argile.

II

Okonkwo venait à peine de souffler sa lampe à l'huile de palme et de s'étendre sur son lit de bambou quand il entendit l'ogene du crieur du village percer le silence de la nuit. Gome, gome, gome ! grondait le gong métallique. Puis le crieur lança son message, avant de frapper à nouveau son instrument : tous les hommes d'Umuofia devaient se rassembler au matin sur la place du marché. Okonkwo se demanda quel était le problème, car il avait compris qu'il y en avait un. Il avait clairement perçu une note annonciatrice de tragédie dans la voix du crieur et il continuait à l'entendre tandis qu'elle reculait dans le lointain.

Un grand calme régnait ce soir-là. C'était toujours ainsi, sauf par les nuits de pleine lune. L'obscurité faisait naître une terreur diffuse, même chez les plus braves. La nuit venue, on interdisait aux enfants de siffler par crainte des esprits mauvais. Les animaux dangereux devenaient encore plus effrayants et cruels dans le noir. On n'appelait jamais un serpent par son nom pendant la nuit, car il pouvait entendre. On l'appelait "ficelle". Et ainsi, cette nuit-là, tandis que la voix du crieur s'éteignait peu à peu dans le lointain, le silence retomba sur le monde, un silence vibrant du crépitemment des mille millions d'insectes de la forêt.

Par une nuit de clair de lune, cela n'aurait pas été la même chose. On aurait entendu les cris joyeux des enfants tout à leurs jeux dans les champs. Peut-être les moins jeunes auraient-ils joué eux aussi, deux par deux dans des endroits plus secrets, tandis que les vieux et les vieilles se seraient rappelé leur jeunesse. Comme le dit le proverbe ibo : "Quand brille la lune, l'infirme meurt d'envie d'aller se promener."

Mais cette nuit-là était noire et silencieuse. Et dans chacun des neuf villages d'Umuofia, un crieur avec son ogene appelait chaque homme à se présenter le lendemain matin. Okonkwo, sur son lit de bambou, cherchait à deviner ce qu'il y avait de si urgent – la guerre avec un clan des environs ? Cela semblait la raison la plus probable, et il n'avait pas peur de la guerre. Okonkwo était un homme d'action, un guerrier. Contrairement à son père, il pouvait supporter la vue du sang. Lors de la dernière guerre à Umuofia, il avait le premier rapporté une tête humaine. C'était sa cinquième tête, et il n'était pas encore un vieil homme. Dans les grandes occasions, comme les funérailles d'un notable du village, il buvait le vin de palme dans le crâne du premier homme qu'il avait tué.

Au matin, la place du marché était pleine de monde. Il devait bien y avoir dix mille

hommes, qui parlaient tous à voix basse. Puis Ogbuefi Ezeugo, dressé au milieu d'eux, cria quatre fois : "Umuofia kwenu !", chaque fois dans une direction différente et comme s'il poussait l'air de son poing serré. Et dix mille hommes répondirent chaque fois : "Yaa !" Il se fit alors un silence total. Ogbuefi Ezeugo était un orateur puissant et c'était toujours lui qu'on choisissait pour parler dans ces occasions. Il passa la main sur sa tête chenue et caressa sa barbe blanche. Puis il rajusta la pièce de toile qui l'enveloppait, passée sous son bras droit et nouée sur son épaule gauche.

"Umuofia kwenu !" rugit-il pour la cinquième fois, et la foule lui répondit par un nouveau hurlement. Puis soudain, tel un possédé, il tendit la main gauche, le doigt pointé vers l'est dans la direction de Mbaino, et dit entre ses dents serrées sous leur blancheur éclatante : "Ces fils de bêtes sauvages ont osé assassiner une fille d'Umuofia !" Baissant la tête et grinçant des dents, il laissa un murmure de fureur contenue parcourir la foule. Quand il reprit, la colère avait quitté son visage, sur lequel flottait maintenant une sorte de sourire encore plus sinistre et plus effrayant que la colère. Et d'une voix forte et exempte de toute émotion il raconta aux gens d'Umuofia que leur fille s'était rendue au marché de Mbaino, où on l'avait tuée. Cette femme était l'épouse d'Ogbuefi Udo, dit-il en montrant un homme qui se tenait près de lui, tête baissée. La foule se mit à hurler sa fureur et sa soif de sang.

Ils furent ensuite nombreux à prendre la parole, et on décida finalement de suivre le cours normal des choses. Un ultimatum fut immédiatement adressé à ceux de Mbaino, leur demandant de choisir entre la guerre ou le don d'un jeune homme et d'une vierge comme compensation.

Tous ses voisins craignaient Umuofia. C'était un village puissant dans la guerre et dans la magie, et ses prêtres comme ses médecins étaient redoutés dans toute la région. La plus puissante de ses médecines de guerre était aussi ancienne que le clan lui-même. Personne ne savait de quand elle datait, mais tout le monde était d'accord sur une chose : le principe actif de cette médecine avait été une vieille femme avec une seule jambe. D'ailleurs, la médecine elle-même s'appelait agadi-nwayi, ou "la vieille". Elle avait son autel dans une clairière au centre d'Umuofia. Et celui qui était assez fou et assez hardi pour passer par là après la tombée de la nuit voyait à coup sûr la vieille en train de sautiller sur son unique jambe.

Aussi les clans du voisinage, qui savaient tout cela, craignaient Umuofia et ne voulaient pas lui faire la guerre sans essayer d'abord de s'entendre à l'amiable. Et à la vérité on doit dire qu'Umuofia n'était jamais entré en guerre que dans les cas où sa cause était manifestement juste et acceptée comme telle par son oracle – l'oracle des Collines et des Grottes. Et celui-ci avait, en maintes circonstances, interdit à Umuofia de déclarer une guerre. Si le clan lui avait désobéi, il aurait certainement été battu, car tous craignaient

qu'agadi-nwayi refuse de prendre part à ce que les Ibos appellent un "mauvais combat".

Mais la guerre qui menaçait était une guerre juste. Le clan ennemi lui-même le savait. Si bien qu'à son arrivée à Mbaino en tant que fier et impérieux émissaire de guerre, Okonkwo d'Umuofia fut reçu avec beaucoup d'honneurs et de respect, et revint au village deux jours plus tard avec un garçon de quinze ans et une jeune vierge. Le garçon s'appelait Ikemefuna, et on raconte encore sa triste histoire de nos jours à Umuofia.

Les anciens, ou ndichie, se réunirent pour entendre Okonkwo leur rendre compte de sa mission. Ils décidèrent ensuite, comme tout le monde s'y attendait, que la fille serait pour Ogbuefi Udo en remplacement de son épouse assassinée. Quant au garçon, il appartenait au clan, et il n'y avait pas lieu de se presser pour décider de son sort. On demanda donc à Okonkwo de se charger de lui en attendant. C'est ainsi qu'Ikemefuna vécut trois années durant dans la maison d'Okonkwo.

Okonkwo avait la main lourde pour diriger sa maisonnée. Ses épouses, en particulier la plus jeune, vivaient dans une crainte perpétuelle de sa mauvaise humeur, tout comme ses plus jeunes enfants. Au fond de son cœur, Okonkwo n'était peut-être pas un être cruel. Mais sa vie tout entière était dominée par la crainte de l'échec et de la faiblesse. Elle était plus profonde et plus ancrée en lui que la crainte des dieux méchants et capricieux et la crainte de la magie, la peur de la forêt et celle des forces malveillantes de la nature qui le menaçaient de leurs crocs et de leurs griffes ensanglantées. Mais la véritable crainte d'Okonkwo était plus grande que toutes celles-ci. Elle était en lui, enfouie au plus profond. C'était sa crainte de lui-même, sa peur qu'on ne le trouve semblable à son père. Enfant, déjà, il avait souffert des échecs et des faiblesses d'Unoka, et aujourd'hui encore, il se rappelait la peine que lui avait faite l'un de ses compagnons de jeu en lui disant que son père était un agbala. Okonkwo avait appris ce jour-là qu'agbala n'était pas seulement une autre façon de dire "femme", mais désignait aussi un homme qui n'avait pas obtenu de titre. Si bien qu'Okonkwo, dans sa vie, n'obéissait qu'à une seule passion : il détestait tout ce qu'Unoka, son père, avait adoré. À commencer par la gentillesse et l'oisiveté.

Pendant la saison des semailles, Okonkwo était chaque jour au travail dès le chant du coq et ne s'arrêtait que lorsque les poules avaient regagné leur perchoir. C'était un solide gaillard qui sentait rarement la fatigue. Mais ses femmes et ses enfants n'étaient pas aussi forts que lui et ils peinaient à le suivre. Pourtant, ils n'osaient pas se plaindre ouvertement. Nwoye, le fils aîné, avait douze ans mais son père s'inquiétait déjà beaucoup de le voir donner des signes de paresse. C'était en tout cas ce qu'il pensait, et il cherchait à l'en guérir en le houspillant et en le battant sans cesse. Si bien que Nwoye grandissait dans la tristesse, et cela se voyait sur son visage.

Sa maison disait la prospérité d'Okonkwo. Il avait un vaste domaine ceint d'un épais mur de terre rouge. Sa case, ou obi, se trouvait immédiatement après l'unique portail ouvert dans l'enceinte rouge. Chacune de ses trois épouses avait sa propre case et celles-ci étaient disposées en arc de cercle derrière l'obi. La grange se dressait à l'une des extrémités des murs rouges, et les ignames empilées tout du long donnaient aussi une idée de sa richesse. À l'autre extrémité se dressait un abri pour les chèvres, et chaque épouse avait adjoint un petit poulailler à sa propre case. Près de la grange se trouvait un petit bâtiment, la "maison de médecine", ou sanctuaire, dans lequel Okonkwo conservait les effigies en bois sculpté de son dieu personnel et des esprits de ses ancêtres. Il entretenait leur culte par des sacrifices de noix de cola, de nourriture et de vin de palme, et leur adressait des prières pour lui-même, ses trois épouses et ses huit enfants.

Ainsi, après le meurtre de la fille d'Umuofia, Ikemefuna vint habiter chez Okonkwo. En l'y amenant ce jour-là, Okonkwo appela la plus âgée de ses épouses et le lui confia.

— Il appartient au clan, dit-il. Donc veille sur lui.

— Il va rester longtemps avec nous ? demanda-t-elle.

— Fais ce qu'on te dit, femme ! tonna Okonkwo.

Et il ajouta en grommelant :

— Depuis quand fais-tu partie des ndichie d'Umuofia ?

La mère de Nwoye conduisit donc Ikemefuna dans sa propre case sans poser d'autres questions.

Quant au garçon lui-même, il avait horriblement peur. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait ni ce qu'il avait fait. Comment aurait-il su que son père avait participé au meurtre d'une fille d'Umuofia ? Il savait seulement que quelques hommes étaient venus chez eux pour discuter à voix basse avec son père, et qu'ensuite on s'était emparé de lui pour le livrer à un inconnu. Sa mère avait versé des larmes amères, mais il était lui-même trop surpris pour pleurer. Et l'inconnu l'avait emmené, ainsi qu'une fille, loin, très loin de chez lui, par les chemins perdus de la forêt. Il ignorait qui était cette fille, et il ne devait plus jamais la revoir.

III

Okonkwo n'avait pas débuté dans la vie comme c'est habituellement le cas de nombreux jeunes hommes. Il n'avait pas hérité une grange de son père. Il n'y avait pas de grange. On racontait à Umuofia qu'Unoka était allé un jour trouver l'oracle des Collines et des Grottes afin de savoir pourquoi il avait toujours fait de misérables récoltes.

L'oracle se nommait Agbala, et les gens venaient de loin comme de près pour le consulter. Ils venaient quand la malchance s'acharnait sur eux ou quand ils se disputaient avec leurs voisins. Ils venaient pour savoir ce que l'avenir leur réservait ou pour interroger les esprits de leurs ancêtres disparus.

On pénétrait dans le sanctuaire par une ouverture ronde au flanc de la colline, à peine plus grande que l'entrée d'un poulailler. Les fidèles et ceux qui venaient chercher la connaissance auprès des dieux se mettaient à plat ventre pour ramper à travers le trou et se retrouvaient dans un lieu obscur dont on ne distinguait pas les limites, en présence d'Agbala. Nul n'avait jamais vu Agbala, hormis sa prêtresse. Mais aucun de ceux qui avaient déjà rampé dans son affreux sanctuaire n'en était ressorti sans craindre son pouvoir. Sa prêtresse se tenait près du feu sacré qu'elle avait allumé au fond de la grotte et proclamait la volonté du dieu. Le feu brûlait sans flammes. Les bûches incandescentes ne servaient qu'à jeter de faibles lueurs sur la silhouette sombre de la prêtresse.

Un homme venait parfois consulter l'esprit de son père ou d'un parent décédé. On disait que lorsqu'un tel esprit apparaissait, l'homme l'apercevait vaguement dans l'obscurité mais n'entendait jamais sa voix. Certains disaient même qu'ils avaient entendu les esprits voler et battre des ailes contre le plafond de la grotte.

Bien des années auparavant, quand Okonkwo n'était encore qu'un petit garçon, son père était venu consulter Agbala. La prêtresse était alors une femme du nom de Chika. Le pouvoir de son dieu l'emplissait tout entière, et on la craignait beaucoup. Debout devant elle, Unoka commença à raconter son histoire.

— Chaque année, dit-il avec tristesse, avant de semer la moindre graine je sacrifie un coq à Ani, le propriétaire de toute terre. C'est la loi de nos pères. Je tue aussi un coq sur l'autel d'Ifejioku, le dieu des ignames. J'arrache les broussailles et j'y mets le feu quand elles sont sèches. Je sème les ignames après la première pluie, et je mets des tuteurs quand les jeunes pousses sortent de terre. Je désherbe...

— Silence ! cria la prêtresse de sa terrible voix qui résonnait dans le vide et l'obscurité. Tu n'as offensé ni les dieux ni tes pères. Et quand un homme est en paix avec les dieux et avec ses ancêtres, sa récolte est bonne ou elle est mauvaise selon la force de ses bras. Tu es connu de tout ton clan, Unoka, pour la faiblesse de ta machette et de ta faux. Pendant que tes voisins s'en vont avec leurs haches défricher la forêt vierge, tu sèmes tes ignames sur des terres épuisées qui ne demandent aucun effort. Les autres traversent sept rivières pour créer leurs fermes, et toi tu restes chez toi et tu offres des sacrifices à un sol ingrat. Retourne chez toi et travaille comme un homme !

Unoka était marqué par la malchance. Il avait un mauvais chi, ou dieu personnel, et la mauvaise fortune le poursuivait jusqu'à la tombe, ou plutôt jusqu'à sa mort, car il n'eut pas de tombe. Il mourut d'hydropisie, ce qui était une abomination pour la déesse de la Terre. Quand un homme était atteint de cette enflure du ventre ou des membres, on ne lui permettait pas de mourir chez lui. On l'emmenait dans la Forêt Maudite et on l'y laissait agoniser. On racontait l'histoire d'un homme terriblement têtu qu'on avait vu revenir chez lui tout chancelant et qu'il avait fallu ramener dans la forêt pour l'attacher à un arbre. Comme cette maladie était une abomination pour la Terre, la victime ne pouvait pas être ensevelie dans ses entrailles. Elle mourait et pourrissait sur le sol et n'avait droit ni au premier enterrement ni au second. C'est ce qui arriva à Unoka. Quand on l'emporta dans la forêt, il prit sa flûte avec lui.

Avec un tel père, Okonkwo n'avait pas débuté dans la vie comme la plupart des jeunes hommes. Il n'avait reçu ni terre ni titre en héritage, pas même une jeune épouse. Mais malgré ces handicaps, il avait commencé, même du vivant de son père, à poser les fondations d'un avenir prospère. Lentement et à grand-peine. Mais il s'était jeté dans le travail comme un possédé. Et il était bel et bien possédé, par la crainte de la vie méprisable de son père et de sa mort honteuse.

Il y avait dans le village d'Okonkwo un homme riche qui possédait trois grandes granges, neuf femmes et trente enfants. Il s'appelait Nwakibie et avait pris les titres les plus élevés qu'un homme pouvait prendre au sein du clan, sauf un. C'est au service de cet homme qu'Okonkwo avait travaillé pour gagner ses premières semences d'ignames.

Il apporta un pot de vin de palme et un coq à Nwakibie. On fit venir deux voisins âgés, et les deux fils adultes de Nwakibie étaient également présents dans son obi. Il apporta une noix de cola et du piment crocodile, qu'on présenta à la ronde pour que chacun les voie avant de les lui rendre. Il cassa la noix en disant :

— Nous vivrons tous. Nous prions pour la vie, pour des enfants, pour une bonne récolte et pour le bonheur. Vous aurez ce qui est bon pour vous et j'aurai ce qui est bon pour moi.

Que le milan se perche et que l'aigle se perche aussi. Que son aile se brise si l'un dit non à l'autre.

Après qu'on eut mangé la noix de cola, Okonkwo alla prendre son vin de palme dans le coin où il était posé et le plaça au centre du groupe. Il s'adressa alors à Nwakibie en l'appelant "notre père" :

— Nna ayi, je t'ai apporté cette petite noix de cola. Comme on le dit chez nous, celui qui respecte les grands prépare le chemin de sa propre grandeur. Je suis venu te dire mon respect et aussi te demander un service. Mais buvons d'abord le vin.

Tous remercièrent Okonkwo et les voisins sortirent les cornes à boire de leurs sacs en peau de chèvre. Nwakibie prit aussi sa corne, qui était accrochée aux poutres. Son fils cadet, qui était aussi le plus jeune du groupe, se plaça au centre, cala le pot sur son genou gauche et commença à verser le vin. D'abord à Okonkwo, qui devait le goûter avant tous les autres. Puis le groupe but, l'homme le plus âgé en premier. Quand ils eurent tous bu deux ou trois cornes, Nwakibie fit appeler ses femmes. Elles n'étaient pas toutes chez elles et il n'en vint que quatre.

— Anasi n'est pas là ? leur demanda-t-il.

Elles répondirent qu'elle allait venir. Anasi était la première épouse et les autres ne pouvaient pas boire avant elle, aussi elles l'attendaient.

Anasi était une grande et forte femme entre deux âges. Tout en elle respirait l'autorité et on la sentait faite pour diriger les femmes dans une famille nombreuse et prospère. Elle portait sur son anneau de cheville les titres de son mari, comme seule la première épouse pouvait le faire.

Elle s'approcha de son mari et reçut la corne de ses mains. Puis, posant un genou à terre, elle but un peu de vin et lui rendit la corne. Après quoi elle se releva, le salua de son nom et repartit vers sa case. Les autres femmes burent de la même façon, l'une après l'autre par ordre d'importance, et ressortirent.

Les hommes continuèrent à boire et à discuter. Ogbuefi Idigo parla d'Obiako, le tireur de vin de palme, qui avait brusquement cessé de travailler.

— Il y a forcément quelque chose là-dessous, dit-il, en essuyant d'un revers de la main gauche l'écume de vin accrochée à sa moustache. Ce n'est pas sans raison. Un crapaud ne sort pas de sa cachette en plein jour pour rien.

— Certains disent que l'oracle l'a prévenu qu'il allait se tuer en tombant d'un palmier, dit Akulalia.

— Obiako a toujours été un drôle de type, dit Nwakibie. On m'a raconté qu'il y a bien des années maintenant, peu de temps après la mort de son père, il est allé consulter l'oracle, et l'oracle lui a dit : "Ton père veut que tu lui sacrifies une chèvre." Savez-vous ce

qu'il a répondu à l'oracle ? Il lui a dit : "Demande plutôt à mon défunt père s'il a jamais eu un poulet à lui de son vivant !"

Et tous de s'esclaffer, sauf Okonkwo qui avait un rire gêné car, comme dit le proverbe, la vieille est toujours gênée quand il est question de vieux os dans un proverbe. Okonkwo pensait à son propre père.

Puis le garçon qui servait le vin brandit une corne à moitié pleine d'une lie épaisse et blanche et dit :

— On a tout mangé.

— On a vu ça, répondirent les autres.

— Qui va boire la lie ? demanda-t-il.

— Celui qui a une tâche à accomplir, répondit Idigo, en se tournant vers le fils aîné de Nwakibie avec un clin d'œil malicieux.

Tous furent d'accord, c'était à Igwelo de boire la lie. Il prit la corne à demi pleine que lui tendait son frère et but. Comme l'avait dit Idigo, Igwelo avait une tâche à accomplir car il avait épousé sa première femme un ou deux mois plus tôt. On disait que la lie du vin de palme était bonne pour les hommes qui allaient rejoindre leurs femmes.

Quand il ne resta plus de vin, Okonkwo exposa son problème à Nwakibie.

— Je suis venu te demander de l'aide, dit-il. Peut-être devines-tu déjà de quoi il s'agit. J'ai défriché une terre mais je n'ai pas d'ignames à semer. Je sais que ce n'est pas rien de demander ses ignames à un homme, surtout de nos jours où les jeunes gens ont peur de travailler dur. Moi, le travail ne me fait pas peur. Le lézard qui a sauté du haut des branches du grand iroko jusqu'au sol a dit qu'il serait fier de lui s'il était seul à le faire. Je me débrouillais déjà seul à l'âge où la plupart têtent encore le sein de leur mère. Si tu me donnes quelques ignames à semer, je ne te décevrai pas.

Nwakibie s'éclaircit la voix.

— Je suis content de voir un garçon comme toi, alors que notre jeunesse est devenue si indolente. Beaucoup de jeunes hommes sont venus me demander des ignames mais j'ai refusé parce que je savais qu'ils allaient se contenter de les jeter en terre et laisseraient les mauvaises herbes les étouffer. Quand je leur dis non, ils pensent que j'ai le cœur dur. Mais il n'en est rien. L'oiseau Eneke dit que depuis que les hommes ont appris à tirer sans manquer leur cible, il a appris à voler sans jamais se percher. J'ai appris, moi, à être pingre avec mes ignames. Mais je peux te faire confiance. Je le sais quand je te regarde. Comme le disaient nos pères, il suffit d'un coup d'œil au maïs pour dire s'il est mûr. Je vais te donner deux fois quatre cents ignames. Va préparer ta terre.

Okonkwo se confondit en remerciements et il se sentait heureux en repartant chez lui. Il savait que Nwakibie ne lui refuserait pas son aide, mais il ne s'attendait pas à tant de

générosité. Il n'espérait pas plus de quatre cents graines. Il aurait maintenant besoin d'une ferme plus grande que prévu. Il espérait obtenir quatre cents ignames de plus d'un ami de son père à Isiuzo.

Le métayage était loin de représenter le moyen le plus rapide pour se constituer une grange d'ignames. On travaillait dur et on ne recevait qu'un tiers de la récolte. Mais pour un jeune homme dont le père n'avait pas la moindre igname, il n'y avait que cela à faire. Et pour Okonkwo, c'était d'autant plus difficile qu'il devait nourrir sa mère et ses deux sœurs sur sa maigre récolte. Sans compter qu'il y avait aussi son père : on ne pouvait pas demander à sa mère de faire la cuisine et de manger pendant que celui-ci mourait de faim. Si bien que dès son très jeune âge et tout en se battant avec l'énergie du désespoir pour construire une grange en pratiquant le métayage, Okonkwo devait aussi se débrouiller pour faire vivre la maisonnée de son père. Autant verser des graines de maïs dans un sac plein de trous ! Sa mère et ses sœurs n'épargnaient pas leur peine, mais elles entretenaient des semailles de femmes : ignames-coco, haricots, manioc. L'igname, la reine des légumes, était une culture d'homme.

L'année où Okonkwo reçut de Nwakibie huit cents graines d'ignames fut, de mémoire d'homme, la plus mauvaise qu'on ait jamais connue. Rien ne se passa au bon moment, mais chaque fois trop tôt ou trop tard. À croire que le monde était devenu fou. Les premières pluies furent tardives et, quand elles arrivèrent, ne durèrent que très peu de temps. Un soleil de feu, plus féroce que jamais, revint pour brûler toutes les pousses qui étaient sorties pendant la pluie. La terre était chaude comme la braise et elle rôtit toutes les graines qui avaient été semées. En bon paysan, Okonkwo avait commencé à semer aux premières pluies. Il avait mis quatre cents graines en terre quand les pluies cessèrent et que la chaleur revint. Il guettait le ciel à longueur de journée dans l'espoir d'y voir apparaître des nuages, et ne fermait pas l'œil de la nuit. Au matin il retournait à sa terre et voyait les jeunes pousses qui se ratatinaient. Il avait tenté de les protéger en les entourant de grandes feuilles de sisal, mais à la fin de la journée celles-ci étaient sèches et carbonisées. Il en plaçait chaque jour de nouvelles et priait pour que la pluie vienne avec la nuit. Mais la sécheresse se poursuivit pendant [huit marchés](#)¹ et tua les ignames.

Quelques paysans n'avaient pas encore planté leurs ignames. C'étaient les paresseux, ceux qui repoussaient toujours le plus longtemps possible le moment de défricher leurs terres. Cette année-là ils passèrent pour des sages. Ils compatissaient pour leurs voisins avec force hochements de tête, mais se félicitaient dans leur for intérieur de ce qu'ils prenaient pour leur propre prévoyance.

Okonkwo planta le reste de ses graines quand la pluie vint enfin. Il eut une consolation.

Les ignames qu'il avait semées avant la sécheresse étaient les siennes, de la récolte de l'année précédente. Il lui restait les huit cents de Nwakibie et les quatre cents de l'ami de son père. Il pourrait donc repartir à zéro.

Mais le temps, cette année-là, était devenu fou. La pluie tomba comme elle n'était jamais tombée. Pendant des jours et des nuits, en formant des torrents qui emportèrent les rangées d'ignames qu'il avait si soigneusement tuteurées. Des arbres furent déracinés et partout apparurent de profondes ravines. Puis la pluie se calma. Mais elle continua à tomber des jours et des jours sans interruption. La courte période d'ensoleillement qu'on connaissait toujours au milieu de la saison humide ne se produisit pas. Les ignames faisaient de magnifiques feuilles, mais les paysans savaient tous que sans soleil les tubercules ne grossiraient pas.

Cette année-là, la récolte fut triste comme un enterrement, et bien des paysans pleurèrent en déterrants les pitoyables ignames pourries. Un homme noua son vêtement à une branche d'arbre et s'y pendit.

Toute sa vie le souvenir de cette dramatique année donnerait froid dans le dos à Okonkwo. Il était même surpris, en y repensant, de ne pas s'être laissé submerger par le désespoir. Il se savait un féroce guerrier, mais cette année-là aurait suffi à briser le courage d'un lion.

— Puisque j'ai survécu à cette année-là, disait-il toujours, je survivrai à n'importe quoi.

Grâce, pensait-il, à son inflexible volonté.

Unoka, son père, qui était alors un homme malade, lui avait dit pendant ce terrible mois de la récolte :

— Ne désespère pas, je sais que tu ne vas pas désespérer. Tu as un cœur viril et fier. Un cœur fier ne se laisse pas abattre quand tout s'effondre, car un tel échec ne l'atteint pas dans son orgueil. C'est beaucoup plus difficile et beaucoup plus douloureux quand on est seul à échouer.

À la fin de ses jours, Unoka était ainsi. Son goût pour les discours avait grandi avec l'âge et la maladie. Ce qui mettait la patience d'Okonkwo à rude épreuve.

¹ La semaine ibo comporte quatre jours, et le marché a lieu le premier jour de la semaine. Une période de huit marchés correspond donc à trente-deux jours.

IV

“Quand on regarde la bouche d’un roi, disait un vieil homme, on dirait qu’il n’a jamais tété le sein de sa mère.” Il parlait d’Okonkwo, qui avait échappé si vite à la malchance et à la grande pauvreté pour devenir l’un des seigneurs du clan. Ce vieux n’en voulait pas à Okonkwo. À vrai dire, il le respectait pour son ardeur au travail et sa réussite. Mais il était frappé, comme la plupart des gens, par la brutalité dont Okonkwo faisait preuve à l’égard des hommes qui avaient moins bien réussi que lui. Pas plus tard qu’une semaine avant, un homme qui le contredisait lors d’une réunion de famille au sujet de la prochaine fête ancestrale s’était entendu répondre par Okonkwo : “Cette réunion est pour les hommes !” Celui qui l’avait contredit ne possédait aucun titre. C’était pourquoi il l’avait traité de femme. Okonkwo savait comment casser un homme.

Tout le monde à la réunion avait pris le parti d’Osugo en entendant Okonkwo le traiter de femme. L’aîné des hommes présents avait déclaré d’un ton sévère que ceux pour lesquels les noix de palme tombaient toutes préparées par un esprit bienveillant ne devaient pas oublier d’être humbles. Okonkwo répondit qu’il regrettait ses paroles et la réunion se poursuivit.

Mais en réalité, ce n’était pas un esprit bienfaisant qui avait cassé les noix de palme d’Okonkwo. Il l’avait fait lui-même. Quand on savait quel dur combat il avait mené contre la mauvaise fortune et la pauvreté, on ne pouvait pas dire qu’il avait eu de la chance. Si un homme méritait sa réussite, c’était bien lui. S’il était déjà connu, tout jeune, comme le plus grand lutteur de toute la région, la chance n’y était pour rien. Tout au plus pouvait-on penser qu’il avait un bon chi, ou dieu personnel. Mais un proverbe, chez les Ibos, dit que lorsqu’un homme dit oui, son chi aussi. Comme Okonkwo disait oui très fort, son chi approuvait. Et pas seulement son chi mais son clan également, parce que tous jugeaient un homme au travail de ses mains. C’était pour cela qu’Okonkwo avait été choisi par les neuf villages pour porter aux ennemis un message les prévenant qu’ils auraient la guerre, sauf s’ils donnaient un jeune homme et une vierge en réparation du meurtre de l’épouse d’Udo. Et ces ennemis avaient une telle peur d’Umuofia qu’ils avaient traité Okonkwo comme un roi et lui avaient amené une vierge, qu’on avait offerte à Udo comme épouse, ainsi que le jeune Ikemefuna.

Les anciens avaient décidé qu'Ikemefuna serait confié à Okonkwo pour quelque temps. Mais personne ne pensait que cela durerait trois ans. Il semble qu'aussitôt prise, la décision fut oubliée.

Au début Ikemefuna était terrifié. Il tenta une ou deux fois de s'échapper, mais il ne savait par où s'en aller. Il pleurait des larmes amères en pensant à sa mère et à sa petite sœur de trois ans. La mère de Nwoye était très gentille avec lui et le traitait comme l'un de ses enfants. Mais il ne cessait de répéter : "Quand vais-je rentrer chez moi ?" Quand Okonkwo apprit qu'il ne voulait plus rien manger il entra dans la case, un gros bâton à la main, et se planta devant lui pendant qu'il avalait ses ignames en tremblant. Un peu plus tard, Ikemefuna courut derrière la case et se mit à se tordre et à vomir. La mère de Nwoye se plaça derrière lui, une main sur sa poitrine et l'autre dans son dos. Il resta malade pendant trois semaines de marché, mais quand il fut guéri il parut avoir surmonté sa peur et sa tristesse.

C'était un garçon débordant de vie et il gagna peu à peu la sympathie de toute la maisonnée d'Okonkwo, en particulier des enfants. Nwoye, le fils aîné, qui avait deux ans de moins que lui, ne le quittait plus car il semblait tout connaître. Il savait faire des flûtes avec des tiges de bambou et même avec de l'herbe à éléphant. Il connaissait le nom de tous les oiseaux et savait même confectionner des pièges pour les petits rongeurs de la brousse. Et il savait aussi quels arbres donnaient le bois des meilleurs arcs.

Okonkwo lui-même finit par se prendre d'une grande affection pour le garçon – secrètement, bien sûr : Okonkwo ne laissait jamais paraître la moindre émotion, sauf la colère. Témoigner de l'affection à quelqu'un était un signe de faiblesse, la seule chose qui méritait d'être montrée était la force. Il traitait donc Ikemefuna comme tous les autres – d'une main lourde. Mais à l'évidence, il aimait bien ce garçon. Certaines fois, quand il se rendait à un grand rassemblement des villageois ou à quelque fête des ancêtres, il lui permettait de l'accompagner, comme un fils, en portant son tabouret et son sac en peau de chèvre. Et Ikemefuna l'appelait bel et bien "père".

Ikemefuna était arrivé à Umuofia à la fin de la saison sans soucis, qui va de la récolte aux semailles. En fait, il récupéra de sa maladie quelques jours seulement avant que débute la semaine de la Paix. Et c'est cette même année qu'Okonkwo fut puni par Ezeani, le prêtre de la déesse de la Terre, pour avoir rompu la paix.

Okonkwo entra dans une juste colère provoquée par sa plus jeune épouse, qui était allée faire tresser ses cheveux chez une amie et ne revint pas à temps pour préparer le repas du soir. Elle n'avait pas prévenu Okonkwo qu'elle n'était pas chez elle. Après avoir attendu en vain qu'on le serve, il alla jusqu'à sa case pour voir ce qu'elle faisait. Il n'y avait

personne et le foyer était froid.

— Où est Ojiugo ? demanda-t-il à sa deuxième épouse, qui sortait de chez elle pour puiser de l'eau d'une énorme jarre posée à l'ombre d'un petit arbre au milieu de la cour.

— Elle est allée faire ses tresses.

Okonkwo se mordit les lèvres sous le coup de la colère qui montait en lui.

— Où sont ses enfants ? Est-ce qu'elle les a emmenés avec elle ? dit-il, avec un calme et une froideur inhabituels.

— Ils sont ici, répondit sa première épouse, la mère de Nwoye.

Okonkwo se pencha pour regarder dans la case. Les enfants d'Ojiugo étaient en train de manger avec ceux de sa première épouse.

— C'est elle qui t'a demandé de les nourrir avant de partir ?

— Oui, mentit la mère de Nwoye pour atténuer la négligence d'Ojiugo.

Okonkwo comprit qu'elle ne disait pas la vérité. Il rentra dans son obi pour attendre le retour d'Ojiugo. Et quand elle arriva il lui infligea une terrible correction. Dans sa colère, il avait oublié que c'était la semaine de la Paix. Ses deux premières femmes accoururent, affolées, pour lui rappeler que c'était une semaine sacrée. Mais Okonkwo n'était pas homme à battre quelqu'un à moitié, même s'il risquait les représailles d'une déesse.

Ses voisins, entendant crier sa femme, appelèrent par-dessus le mur en demandant ce qui se passait. Certains vinrent se rendre compte par eux-mêmes. On n'avait jamais vu battre une femme pendant la semaine de la Paix !

Avant la tombée du jour, Ezeani, le prêtre d'Ani, déesse de la Terre, vint trouver Okonkwo dans son obi. Okonkwo apporta une noix de cola qu'il posa devant le prêtre.

— Reprends ta noix de cola. Je ne mange pas dans la maison d'un homme qui ne respecte pas nos dieux et nos ancêtres.

Okonkwo tenta de lui expliquer ce que son épouse avait fait, mais Ezeani ne parut pas l'entendre. Il tenait un petit bâton dont il frappait le sol pour souligner ses paroles.

— Écoute-moi, dit-il quand Okonkwo eut parlé. Tu n'es pas un étranger à Umuofia. Tu sais aussi bien que moi que nos ancêtres nous ont ordonné de ne jamais rien planter dans la terre avant d'avoir observé une semaine pendant laquelle aucun homme ne doit adresser une parole hostile à son voisin. Nous vivons en paix avec nos semblables pour honorer notre grande déesse de la Terre, et sans sa bénédiction nos récoltes ne lèveraient pas. Tu as commis une faute grave.

Frappant le sol de son bâton :

— Ton épouse a eu tort. Mais même si tu l'avais trouvée sous son amant en entrant dans son obi, tu aurais gravement offensé la déesse en la battant.

Le bâton frappa à nouveau.

— La faute que tu as commise risque de ruiner le clan tout entier. La déesse de la Terre que tu as offensée va peut-être nous refuser son aide, et nous périrons tous.

Changeant de ton, pour passer de la fureur à l'injonction :

— Tu apporteras demain à l'autel d'Ani une chèvre, une poule, une longueur d'étoffe et cent cauris.

Il se leva et sortit.

Okonkwo fit ce que le prêtre avait ordonné. Il prit aussi avec lui un pot de vin de palme. En lui-même, il se repentait. Mais ce n'était pas le genre d'homme à se répandre partout en confessant son erreur. Alors les gens dirent qu'il ne respectait pas les dieux du clan. Ses ennemis déclarèrent que la réussite lui était montée à la tête. Ils le comparèrent au petit oiseau nza, qui s'était oublié après un gros repas au point de lancer un défi à son chi.

On ne travaillait pas pendant la semaine de la Paix. On rendait visite à ses voisins et on buvait du vin de palme. Cette année-là, on ne parla que du nso-ani commis par Okonkwo. C'était la première fois depuis bien des années qu'un homme brisait la trêve sacrée. Même les plus vieux ne se rappelaient qu'un ou deux incidents de cette nature dans un lointain passé.

Ogbuefi Ezeudu, le doyen du village, déclara à deux hommes qui venaient le voir que le châtiment infligé à ceux qui rompaient la trêve d'Ani était devenu bien doux dans leur clan.

— Il n'en a pas toujours été ainsi, ajouta-t-il. Mon père me racontait qu'il avait entendu dire que, jadis, on traînait par terre jusqu'à ce que mort s'ensuive celui qui rompait la trêve. Mais après un certain temps on a mis fin à cette coutume parce qu'elle était contraire à la paix qu'elle était censée préserver.

— Quelqu'un m'a dit hier, observa l'un des jeunes gens, que dans certains clans mourir pendant la semaine de la Paix est une abomination pour un homme.

— C'est bien vrai, répondit Ogbuefi Ezeudu. À Obodani, c'est la coutume. Si un homme meurt pendant cette période, on ne l'enterre pas mais on le jette dans la Forêt Maudite. C'est une mauvaise coutume que celle-ci et ces gens manquent de pitié. Ils jettent un grand nombre d'hommes et de femmes sans leur donner de sépulture. Et pour quel résultat ? Leur clan est plein des mauvais esprits de tous ces morts avides de faire du mal aux vivants.

Après la semaine de la Paix, chaque homme se mettait au travail avec sa famille pour défricher de nouvelles terres. On laissait sécher les arbustes qu'on avait coupés puis on y mettait le feu. Tandis que la fumée montait au ciel, des milans apparaissaient, venant de différentes directions, et planaient pour un adieu silencieux au-dessus du champ incendié. La saison des pluies approchait, qui les verrait s'en aller au loin jusqu'au retour de la saison

sèche.

Okonkwo passait ensuite quelques jours à préparer ses graines d'ignames. Il examinait soigneusement chaque igname pour savoir si elle méritait d'être semée. Il décidait parfois qu'une igname était trop grosse et la tranchait adroitement dans le sens de la longueur, avec son couteau bien aiguisé, pour en faire deux. Nwoye, son fils aîné, et Ikemefuna l'aidaient en lui apportant les ignames depuis la grange dans de longs paniers et en répartissant les graines préparées par groupes de quatre cents. Okonkwo donnait parfois à chacun quelques ignames à préparer. Mais il trouvait toujours qu'ils s'y prenaient mal et le leur disait avec force menaces.

— Tu te crois en train de couper des ignames pour les faire cuire ? demandait-il à Nwoye. Si tu en tranches encore une de cette taille, je te brise la mâchoire ! Tu te crois toujours un enfant. Moi, j'avais déjà une ferme à ton âge !

Puis à Ikemefuna :

— Et toi, on ne fait pas pousser des ignames, là d'où tu viens ?

Okonkwo, en son for intérieur, savait que les garçons étaient encore trop jeunes pour bien comprendre l'art difficile de la préparation des graines d'ignames. Mais il pensait qu'il n'était jamais trop tôt pour s'y mettre. Les ignames, c'était la virilité, et celui qui pouvait nourrir sa famille d'une récolte à l'autre était un homme de valeur. Okonkwo voulait que son fils soit un grand fermier et un grand homme. Il voulait effacer les signes de paresse qu'il croyait déjà voir chez lui et qui l'inquiétaient.

— Je ne voudrais pas d'un fils qui ne pourrait pas garder la tête haute quand le clan se rassemble. Je l'étranglerais plutôt de mes propres mains ! Et si tu restes à me regarder de cette façon, promettait-il, Amadiora te brisera le crâne !

À quelques jours de là, après que deux ou trois grosses pluies eurent imbibé la terre, Okonkwo et sa famille rejoignirent le champ avec des paniers de graines d'ignames, leurs pioches et leurs machettes, et se mirent au travail. Ils firent des monticules de terre sur tout le champ et semèrent les ignames dedans.

L'igname, reine des cultures, était une souveraine très exigeante. Elle demandait pendant trois ou quatre mois une attention constante entre le premier chant du coq et le moment où la volaille va se percher pour la nuit. On protégeait les jeunes pousses de la chaleur du sol avec des couronnes de feuilles de sisal. Quand les pluies se faisaient trop fortes les femmes plantaient du maïs, des melons et des haricots entre les monticules. On soutenait ensuite les plants, d'abord avec de petits bâtons puis avec des branches qu'on prenait aux arbres. Les femmes venaient désherber trois fois, à des moments précis dans la vie des plantes, ni trop tôt ni trop tard.

Les averses, alors, étaient bien là, si fortes et persistantes que le faiseur de pluie du

village ne se prétendait plus capable d'intervenir. Il ne pouvait pas plus, désormais, arrêter la pluie qu'il aurait su la déclencher en plein cœur de la saison sèche sans mettre gravement sa propre santé en danger – l'organisme humain n'aurait pas résisté à cet effort contre la puissance de la nature.

Ainsi, on n'agissait pas sur la nature en pleine saison des pluies. Il tombait par moments de telles trombes d'eau qu'on ne distinguait plus le ciel de la terre dans cette humidité grise. Et on ne savait plus, alors, si le grondement sourd d'Amadiora venait d'en haut ou s'il montait des profondeurs de la terre. À cette époque, dans les innombrables cases coiffées de chaume d'Umuofia, les enfants se rassemblaient autour du feu sur lequel leur mère faisait cuire du maïs en racontant des histoires, ou bien avec leur père dans son obi, pour se réchauffer à un feu de bûches en faisant griller du maïs pour le manger. C'était une brève période de repos entre le dur travail et la fatigue de la saison des plantations et le mois de la récolte, tout aussi laborieux mais joyeux.

Ikemefuna commençait à se sentir comme un membre de la famille d'Okonkwo. Il pensait encore à sa mère et à sa petite sœur et il avait des moments de tristesse et de découragement. Mais Nwoye et lui étaient devenus des amis si proches que ces moments se faisaient moins fréquents et moins douloureux. Ikemefuna disposait d'un réservoir inépuisable de contes populaires. Même ceux que Nwoye connaissait déjà prenaient dans sa bouche une fraîcheur nouvelle en apportant l'écho d'un autre clan. Nwoye garderait jusqu'à son dernier jour un souvenir très vif de cette période de sa vie. Il se rappellerait son rire le jour où Ikemefuna lui avait dit que lorsqu'un épi de maïs ne portait que quelques grains on l'appelait eze-agadi-nwayi, comme la bouche édentée d'une vieille femme. Nwoye avait tout de suite pensé à la vieille Nwayieke, qui habitait près de [l'udala](#)¹. Elle avait trois dents au plus, et fumait la pipe à longueur de journée.

Petit à petit, les averses s'adoucirent et se raréfièrent, et la Terre et le Ciel se séparèrent à nouveau. Une pluie fine tombait par intermittence en nappes légères traversées par le soleil et balayées par une petite brise. Les enfants ne restaient plus chez eux mais se précipitaient dehors en chantant :

La pluie tombe, le soleil brille,
Nnadi, tout seul, fait la cuisine et mange !

Nwoye se demandait toujours qui était Nnadi, et pourquoi il vivait, faisait la cuisine et mangeait tout seul. Il finit par se dire qu'il habitait sans doute au pays du conte préféré d'Ikemefuna, où la fourmi tient sa cour avec faste et où les grains de sable dansent jusqu'à

la fin des temps.

[1](#) Chrysophyllum albidum, arbre fruitier tropical également connu sous le nom de caïmite africaine.

La fête de l'Igname nouvelle approchait et Umuofia avait déjà le cœur aux réjouissances. Cette fête était l'occasion de remercier Ani, déesse de la Terre et de la Fertilité. Ani occupait dans la vie des gens une place plus importante que toutes les autres divinités. Elle était la juge suprême en matière de conduite et de moralité. Et surtout, elle était en contact étroit avec les défunts ancêtres du clan dont le corps avait été confié à la Terre.

La fête de l'Igname nouvelle avait lieu chaque année avant que débute la récolte, en l'honneur de la déesse de la Terre et des esprits des ancêtres. On ne mangeait pas d'ignames avant de leur en avoir offert quelques-unes. Tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, attendaient avec impatience ce moment qui marquait le début de la saison de l'abondance et l'année nouvelle. Pendant la nuit précédant la fête, ceux qui avaient encore des ignames de l'année écoulée les liquidaient toutes. La nouvelle année devait commencer avec des ignames fraîches, goûteuses, et surtout pas avec les fruits fibreux et ratatinés de la précédente récolte. On lavait avec grand soin toutes les marmites, les calebasses et les écuelles en bois, et plus particulièrement les mortiers en bois dans lesquels on pilait les ignames. Le fufou d'igname à la soupe de légumes était le plat roi de la célébration. On en préparait de telles quantités que quel que soit l'appétit de la famille ou le nombre d'amis et de parents que celle-ci invitait, il y avait toujours beaucoup de restes à la fin de la journée. On ne manquait jamais d'évoquer l'histoire de cet homme riche qui avait disposé pour ses hôtes un tel monceau de fufou qu'une fois assis, ceux qui se trouvaient d'un côté ne voyaient pas ce qui se passait de l'autre côté de la table, si bien que l'un d'eux n'avait découvert que tard dans la soirée son frère par alliance qui était arrivé pendant le repas et s'était installé face à lui. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils s'étaient salués et serré la main au-dessus des derniers restes.

La fête de l'Igname nouvelle était ainsi pour tout Umuofia une occasion de se réjouir. Et celui qui avait le bras fort, comme disent les Ibos, était censé recevoir une foule d'invités venus de toutes parts. Okonkwo y associait toujours les amis de ses épouses, et comme il en avait trois, cela faisait du monde.

Pourtant, ces fêtes ne provoquaient jamais chez lui le même enthousiasme que chez la plupart des gens. C'était un gros mangeur et il pouvait boire une ou deux gourdes de vin de palme bien remplies. Mais il était toujours mal à l'aise quand il devait rester tranquille à

attendre une festivité... ou à attendre qu'elle s'achève. Il aurait mille fois préféré travailler sur ses terres.

On était maintenant à trois jours de la fête. Les épouses d'Okonkwo avaient si bien frotté de terre rouge les murs et les cases que la lumière s'y reflétait. Elles les avaient ensuite décorées de motifs blancs, jaunes et vert foncé. Puis elles avaient entrepris de se peindre elles-mêmes avec du bois de cam et de tracer en noir de magnifiques dessins noirs sur leurs ventres et leurs dos. On décorait aussi les enfants, à commencer par leurs crânes qu'on rasait en dessinant de beaux motifs. Les trois épouses d'Okonkwo discutèrent avec animation des connaissances qu'elles avaient invitées, tandis que les enfants se régalaient à l'avance des gâteries que ces visiteurs venus du village natal de leur mère ne manqueraient pas de leur prodiguer. Ikemefuna n'était pas le moins excité. Cette fête de l'Igname nouvelle lui semblait beaucoup plus importante que dans son propre village, lequel s'éloignait peu à peu à mesure que son souvenir s'estompait.

Quand soudain surgit, telle une tornade, Okonkwo, qui allait et venait depuis un moment dans son domaine, sans but apparent mais tremblant de colère contenue, et qui venait de trouver un prétexte pour la laisser exploser.

— Qui a massacré ce bananier ? demanda-t-il.

Le silence se fit aussitôt.

— Qui a massacré cet arbre ? Vous êtes sourds, tous ?

Le bananier, à vrai dire, se portait très bien. La deuxième épouse d'Okonkwo avait simplement coupé quelques feuilles pour envelopper de la nourriture, comme elle l'expliqua. Sans discuter plus avant, Okonkwo lui administra une solide raclée et repartit, la laissant en pleurs avec son unique fille. Aucune des deux autres femmes n'osa intervenir, sinon en risquant un timide "Ça suffit, Okonkwo" lancé à distance respectueuse.

Ayant ainsi passé sa colère, Okonkwo décida d'aller chasser. Il possédait un vieux fusil rouillé fabriqué par un habile forgeron qui était venu jadis s'installer à Umuofia. Mais Okonkwo avait beau être un grand homme dont les prouesses étaient universellement connues, c'était un piètre chasseur. En fait, il n'avait jamais tué un rat avec son fusil. Aussi, quand il appela Ikemefuna pour qu'il le lui apporte, la femme qu'il venait de battre laissa échapper quelques mots sur les fusils qui ne tiraient jamais. Pour son malheur, Okonkwo l'entendit. Il se rua dans sa chambre et ressortit avec le fusil chargé, qu'il braqua sur elle tandis qu'elle escaladait le muret de la grange. Il pressa la détente et il y eut une forte détonation, suivie par les gémissements de ses épouses et de ses enfants. Jetant le fusil à terre, il sauta à son tour dans la grange où la femme gisait, épouvantée mais indemne. Il poussa un profond soupir, ramassa son arme et s'éloigna.

Malgré cet incident, on célébra très joyeusement la fête de l'Igname nouvelle dans la

maison d'Okonkwo. Il fit de bon matin un sacrifice de jeunes ignames et d'huile de palme à ses ancêtres, auxquels il demanda de les protéger, lui, ses enfants et ses épouses, pendant la nouvelle année.

Comme le jour tirait à sa fin, ses frères par alliance arrivèrent des villages alentour, chaque groupe apportant une grande jarre de vin de palme. Et on commença à boire et à manger jusqu'à la nuit, quand les frères prirent congé pour rentrer chez eux.

Le deuxième jour de l'année était, traditionnellement, celui du grand tournoi de lutte entre le village d'Okonkwo et ses voisins. On n'aurait pas su dire ce qui plaisait le plus aux villageois, de la fête et du plaisir de la ripaille en bonne compagnie du premier jour, ou du tournoi du deuxième. Mais il y avait une femme pour qui la chose ne faisait pas le moindre doute. C'était Ekwefi, la deuxième épouse d'Okonkwo, celle qu'il avait failli tuer d'un coup de fusil. De toutes les fêtes qui se célébraient au cours de l'année, aucune ne lui plaisait autant que ce tournoi de lutte. Bien des années auparavant, quand elle était l'une des plus belles filles du village, Okonkwo avait gagné son cœur en terrassant le Chat au cours du plus grand combat qu'il y ait eu de mémoire d'homme. Elle ne l'avait pas épousé, alors, parce qu'il était trop pauvre pour payer sa dot. Mais quelques années plus tard, fuyant son mari, elle était venue vivre avec lui. Cela ne datait pas d'hier. Ekwefi était maintenant une femme de quarante-cinq ans à qui la vie avait apporté bien des souffrances. Mais sa passion pour les tournois de lutte restait aussi vive que trente ans auparavant.

Il n'était pas encore midi, en ce deuxième jour de la fête, quand Ekwefi et sa fille unique, Ezinma, s'assirent près du feu pour attendre que l'eau commence à bouillir dans la marmite. Le poulet qu'Ekwefi venait de tuer était dans le mortier en bois. L'eau se mit à bouillir et, d'un geste vif, Ekwefi prit la marmite sur le feu et versa l'eau bouillante sur le poulet. Reposant la marmite dans un coin sur son support circulaire, elle regarda ses paumes noires de suie. Ezinma s'étonnait toujours de voir sa mère soulever la marmite à mains nues.

— Ekwefi, c'est vrai que, quand on est grand, on ne se brûle plus ?

Ezinma, contrairement aux autres enfants, appelait sa mère par son nom.

— Oui, répondit Ekwefi, trop occupée pour discuter.

Sa fille n'avait que dix ans mais elle était plus intelligente que bien des gamines de son âge.

— Pourtant, la mère de Nwoye, l'autre jour, a laissé tomber sa marmite pleine de soupe et elle s'est cassée.

Ekwefi retourna le poulet dans le mortier et entreprit de le plumer.

— Ekwefi, reprit Ezinma, qui s'était mise à plumer elle aussi, j'ai la paupière qui

tressaute.

— Ça veut dire que tu vas pleurer.

— Non, c'est celle-là, celle du haut !

— Alors, c'est que tu vas voir quelque chose.

— Qu'est-ce que je vais voir ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Elle voulait qu'Ezinma devine toute seule.

— Ah ! s'écria la fillette. Je sais ce que c'est. Le tournoi de lutte !

Le poulet dûment plumé, Ekwefi voulut arracher le bec, et comme il résistait elle le remit à cuire pour un moment. Puis elle tira à nouveau et le bec vint.

— Ekwefi ! appela quelqu'un dans une autre case.

C'était la deuxième épouse d'Okonkwo, mère de Nwoye.

— C'est moi ? cria Ekwefi.

On répondait toujours ainsi quand on vous appelait du dehors. On ne répondait jamais "oui", de crainte d'avoir affaire à un esprit malfaisant.

— Tu veux bien donner du feu à Ezinma pour qu'elle me l'apporte ?

Ses propres enfants et Ikemefuna étaient allés à la rivière.

Ekwefi mit quelques braises dans un fond de pot cassé, et Ezinma traversa la cour soigneusement balayée jusqu'à la case de la mère de Nwoye.

— Merci, Nma.

Elle était en train de peler des ignames, près d'une corbeille pleine de haricots et de légumes verts.

— Laisse-moi allumer ton feu, proposa Ezinma.

— Merci, Ezigbo.

Elle l'appelait souvent Ezigbo, qui voulait dire "celle qui est bonne".

Ezinma sortit et rapporta quelques bouts de bois ramassés sur un énorme fagot prévu à cet effet. Elle les brisa en petits morceaux sur sa plante de pied et s'appliqua à allumer le feu en soufflant sur la braise.

— Tu vas te faire sortir les yeux de la tête ! dit la mère de Nwoye. Prends l'éventail !

Elle se leva pour décrocher l'éventail suspendu à un chevron. Aussitôt, la turbulente petite chèvre qui jusque-là mangeait sagement les épluchures d'igname planta ses dents dans un légume entier et prit deux gros morceaux avant de s'enfuir hors de la case pour les mastiquer tranquillement dans son abri. La mère de Nwoye lâcha un juron et se rassit pour reprendre son épluchage. Le feu d'Ezinma lançait maintenant d'épaisses volutes de fumée au plafond. Elle accéléra les battements de son éventail jusqu'à ce qu'il s'enflamme. La mère de Nwoye la remercia, et elle retourna vers sa case.

A cet instant précis leur parvint l'écho d'un roulement de tambour dans le lointain. Il venait de l'ilo, le terrain de jeu du village, qui était aussi ancien que celui-ci et où avaient lieu les danses et les grandes cérémonies. Chaque village avait son ilo. Les tambours, on ne pouvait pas s'y tromper, jouaient la danse des lutteurs – rapide, légère et gaie – et elle leur arrivait portée par le vent.

Okonkwo s'éclaircit la gorge et se mit à remuer les pieds au rythme des tambours. Depuis son plus jeune âge ce son le remplissait d'ardeur. Il tremblait du désir de vaincre et de soumettre. C'était aussi fort que le désir pour une femme.

— On va être en retard ! lança Ezinma à sa mère.

— Ils ne commenceront pas avant le coucher du soleil.

— Mais les tambours jouent déjà !

— Oui. Les tambours commencent à midi mais on attend que le soleil soit descendu. Va voir si ton père a apporté des ignames pour cet après-midi.

— Il en a apporté. La mère de Nwoye les a déjà mis à cuire.

— Va chercher les nôtres, alors. Il faut qu'on les cuise vite sinon on sera en retard pour la lutte.

Ezinma courut à la grange et revint avec deux ignames.

Ekwe fi les pela rapidement. La chèvre accourut en reniflant pour manger les épluchures. Ekwe fi coupa les légumes en petits morceaux et commença à préparer un potage en ajoutant des bouts du poulet.

Elles entendirent alors quelqu'un qui pleurait non loin de là. La voix ressemblait à celle d'Obiageli, la sœur de Nwoye.

— Ce n'est pas Obiageli qui pleure ? demanda Ekwe fi à la mère de Nwoye en criant à travers la cour.

— Si, répondit celle-ci. Elle a dû casser son pot d'eau.

Les pleurs se rapprochaient et les enfants ne tardèrent pas à entrer, portant sur leurs têtes des pots de dimensions variées selon leur âge. Ikemefuna ouvrait la marche avec le plus grand pot, suivi de près par Nwoye et ses deux petits frères. Obiageli entra la dernière, le visage ruisselant de larmes. Elle avait à la main le coussinet sur lequel aurait dû être posé son pot.

— Que s'est-il passé ? demanda sa mère, et Obiageli lui fit part de sa triste mésaventure. Sa mère la consola et promit de lui acheter un autre pot.

Les petits frères de Nwoye s'apprêtaient à raconter la véritable histoire de l'incident, mais Ikemefuna leur lança un regard sévère et ils y renoncèrent. En fait, Obiageli avait voulu faire inyanga avec son pot. Elle l'avait posé sur sa tête, avait croisé les bras sur sa poitrine et s'était mise à rouler des hanches comme une grande. Le pot était tombé, se

brisant en mille morceaux, et elle avait éclaté de rire. Elle ne s'était mise à pleurer qu'en arrivant près de l'iroko planté à côté de chez elle.

Les tambours continuaient à battre, obstinés, toujours au même rythme. On ne distinguait plus leur son des bruits du village. C'était comme une pulsation de son cœur battant dans l'air, dans la lumière du jour et jusque dans les arbres, qui mettait le village tout entier dans un même état d'excitation.

Ekwefi versa du potage dans un bol pour son mari et le couvrit. Ezinma le lui apporta dans son obi.

Okonkwo, assis sur une peau de chèvre, était déjà en train de manger ce que lui avait préparé sa première épouse. Obiageli, qui le lui avait apporté de la part de sa mère, attendait par terre qu'il ait fini. Ezinma posa le plat de sa mère devant lui et s'installa avec Obiageli.

— Assieds-toi comme une femme ! lui lança Okonkwo.

Ezinma serra les jambes et les étendit devant elle.

— Père, tu vas aller voir la lutte ? demanda-t-elle, après avoir laissé passer un laps de temps convenable.

— Oui. Et toi ?

— Oui.

Et après un silence, elle ajouta :

— Je pourrai porter ton siège ?

— Non. Ça, c'est pour les garçons.

Okonkwo portait une affection particulière à Ezinma. Elle ressemblait beaucoup à sa mère, qui avait été jadis la plus belle fille du village. Mais il ne laissait paraître cette affection qu'en de rares occasions.

— Aujourd'hui, Obiageli a cassé son pot, dit Ezinma.

— Oui, elle m'a raconté ça, répondit Okonkwo entre deux bouchées.

— Père, dit Obiageli, on ne doit pas parler la bouche pleine, sinon le piment risque de passer du mauvais côté.

— C'est bien vrai. Tu as entendu, Ezinma ? Tu es plus âgée qu'Obiageli mais elle a plus de bon sens que toi.

Découvrant le plat de sa deuxième épouse, il se mit à manger. Obiageli récupéra le premier plat et retourna chez sa mère. Puis Nkechi arriva avec le troisième. Nkechi était la fille de la troisième épouse.

Au loin, les tambours battaient toujours.

VI

Tout le village se retrouva sur l'îlo – hommes, femmes et enfants. Ils formèrent un grand cercle pour laisser libre le centre du terrain de jeu. Les anciens et les notables du village étaient assis sur leurs propres tabourets, apportés par leurs jeunes fils ou leurs esclaves. Okonkwo était parmi eux. Tous les autres restaient debout, sauf ceux qui étaient arrivés assez tôt pour se réserver une place sur les quelques gradins qu'on avait construits en posant des rondins sur des branches fourchues.

Les lutteurs n'étaient pas encore là et les joueurs de tambour occupaient le terrain en attendant. Ils se tenaient eux aussi à l'intérieur du grand cercle des spectateurs, face aux anciens. Derrière eux se dressait le grand et vénérable kapokier sacré. Les esprits des bons enfants habitaient cet arbre avant de venir au monde. En temps normal, les jeunes femmes en mal d'enfant venaient s'asseoir à son ombre.

Il y avait sept tambours, disposés selon leur taille dans un long panier de bois. Trois hommes les frappaient avec des baguettes en allant fiévreusement de l'un à l'autre. L'esprit des tambours les possédait.

Les jeunes gens qui assuraient le maintien de l'ordre dans ces occasions couraient de tous côtés, se consultant entre eux et avec les chefs des deux équipes de lutteurs qui étaient toujours à l'extérieur du cercle, derrière la foule. Deux garçons armés de grandes feuilles de palmier faisaient de temps en temps le tour du cercle en fouettant le sol pour repousser les gens, n'hésitant pas à fouetter au passage les jambes et les pieds de ceux qui n'obtempéraient pas assez vite.

Les deux équipes, enfin, s'avancèrent dans le cercle en dansant tandis que la foule hurlait et applaudissait. Les joueurs de tambour redoublèrent d'énergie. La foule se jeta en avant. Les gardiens de l'ordre se précipitèrent en brandissant leurs palmes. Les vieux branlaient du chef au son des tambours et se rappelaient les jours où ils avaient lutté eux-mêmes sur ce rythme ensorcelant.

Le tournoi commença avec des garçons de quinze ou seize ans. Il n'y en avait que trois dans chaque équipe et ce n'étaient pas de véritables lutteurs, mais ils faisaient l'ouverture. Les deux premiers assauts furent vite achevés. Mais le troisième créa une vraie sensation jusque parmi les anciens qui n'avaient pas l'habitude de montrer leur excitation. Le combat fut aussi bref que les deux précédents, et peut-être plus encore. Mais très peu de gens

avaient déjà vu ce genre de lutte. Dès que les deux garçons furent au contact, l'un d'eux fit quelque chose que personne n'aurait su décrire car il avait été rapide comme l'éclair. Et l'autre se retrouva par terre sur le dos. La foule rugit et battit des mains, submergeant un instant la furie des tambours. Okonkwo se leva d'un bond pour se rasseoir aussitôt. Trois jeunes gens de l'équipe du vainqueur se précipitèrent pour le hisser sur leurs épaules et le porter en dansant sous les acclamations. Tout le monde sut bientôt qui était ce garçon : Maduka, le fils d'Obierika.

Les joueurs de tambour firent une courte pause avant la reprise des combats. Leurs corps étaient luisants de sueur et ils prirent des éventails pour se rafraîchir, tout en buvant de l'eau dans de petits pots et en mangeant des noix de cola. Ils redevenaient des êtres humains comme les autres, qui riaient et bavardaient entre eux et avec ceux qui se tenaient près d'eux. L'atmosphère qui s'était tendue avec les premiers combats se relâchait. Comme si on avait versé de l'eau sur la peau d'un tambour. Beaucoup de spectateurs regardaient autour d'eux, peut-être pour la première fois, et découvraient ceux qui étaient à leurs côtés.

— Je n'avais pas vu que c'était toi ! dit Ekwefi à une femme qui était près d'elle, épaule contre épaule, depuis le début.

— Je ne t'en veux pas, répondit la femme. Je n'avais jamais vu autant de monde ! C'est vrai qu'Okonkwo a failli te tuer avec son fusil ?

— C'est bien vrai, ma chère. Je n'ai toujours pas de mots pour raconter ça.

— Tu as un chi qui sait ouvrir l'œil, ma chère. Et comment va ma fille Ezinma ?

— Très bien, depuis un certain temps déjà. Finalement, je me dis qu'elle est peut-être venue pour rester.

— Je le crois. Quel âge a-t-elle, maintenant ?

— Bientôt dix ans.

— Je crois qu'elle va rester. En général, ils restent s'ils ne meurent pas avant six ans.

— Je prie pour ça, dit Ekwefi, avec un profond soupir.

L'autre femme s'appelait Chielo. C'était la prêtresse d'Agbala, l'oracle des Collines et des Grottes. Dans la vie de tous les jours, Chielo était veuve avec deux enfants. Elle était très amie avec Ekwefi et elles partageaient un abri au marché. Elle aimait tout particulièrement Ezinma, l'enfant unique d'Ekwefi, qu'elle appelait toujours "ma fille". Souvent, quand elle achetait des galettes de haricot, elle en donnait à Ekwefi pour qu'elle les rapporte chez elle à la fillette. Quiconque voyait Chielo en temps ordinaire avait du mal à croire que c'était la même personne qui faisait des prophéties dans les moments où l'esprit d'Agbala était sur elle.

Les joueurs de tambour reprirent leurs baguettes, l'air frémit et se tendit à nouveau comme un arc.

Les deux équipes se campèrent face à face au centre du terrain. Un jeune homme se détacha de l'une des équipes et s'avança en dansant pour montrer du doigt celui qu'il voulait combattre. Ils revinrent en dansant vers le centre et se prirent au corps.

Ils étaient douze de chaque côté et le défi passait d'un côté à l'autre. Deux juges tournaient autour des lutteurs et, quand ils estimaient qu'ils étaient de force égale, les arrêtaient. Cinq assauts s'achevèrent de cette façon. Mais le combat devenait vraiment excitant quand un homme était jeté à terre. La grande voix de la foule s'élevait jusqu'au ciel et dans toutes les directions. On l'entendait même dans les villages alentour.

Le dernier combat opposa les chefs des deux équipes. Ils faisaient partie des meilleurs lutteurs des neuf villages et la foule se demandait lequel, cette année, allait terrasser l'autre. Les uns disaient qu'Okafo était le plus fort, les autres qu'il n'arrivait pas à la cheville d'Ikezue. L'année précédente, aucun n'avait réussi à prendre le dessus bien que les juges aient laissé le combat durer plus longtemps que de coutume. Ils appréhendaient la confrontation de la même manière, de sorte que chacun devinait la stratégie de l'autre. Cela pouvait se reproduire cette année.

Le crépuscule n'était pas loin quand leur combat commença. Les tambours devinrent fous et la foule également. Tout le monde se précipita en avant tandis que les deux jeunes hommes dansaient au centre du cercle. Les feuilles de palmier furent impuissantes à retenir les gens.

Ikezue tendit la main droite. Okafo la saisit et ils s'agrippèrent. Ce fut un combat acharné. Ikezue voulut planter son talon droit derrière Okafo pour le faire tomber en arrière dans le plus pur style ege. Mais chacun savait ce que l'autre avait en tête. La foule les entourait après avoir submergé les joueurs de tambour, dont le rythme frénétique n'avait plus rien de désincarné mais battait comme le cœur de la multitude.

Les lutteurs, dans leur étreinte, étaient maintenant presque immobiles. Sur leurs bras, leurs dos, leurs cuisses, les muscles saillaient et se contractaient. Cela ressemblait à un match nul. Les juges s'avançaient déjà pour les séparer quand Ikezue, en désespoir de cause, se laissa soudain tomber sur un genou dans un effort pour faire basculer l'autre par-dessus sa tête. C'était un mauvais calcul. Vif comme l'éclair d'Amadiora, Okafo leva la jambe droite et la lança par-dessus la tête de son adversaire. Un rugissement monta de la foule. Ce soir-là, Okafo, soulevé de terre par ses supporters, rentra chez lui à dos d'hommes. Ils chantaient ses louanges tandis que les jeunes filles applaudissaient à tout rompre :

Qui luttera pour notre village ?

Okafo luttera pour notre village.

A-t-il déjà vaincu cent hommes ?

Il a déjà vaincu quatre cents hommes !

A-t-il vaincu cent Chats ?

Il a vaincu cent Chats !

Alors faites-lui dire qu'il se batte pour nous !

VII

Depuis trois ans qu'Ikemefuna vivait chez Okonkwo, les anciens d'Umuofia semblaient l'avoir oublié. Il avait grandi comme une pousse d'igname à la saison des pluies et la sève de la vie courait dans ses veines. Il s'était complètement intégré dans sa nouvelle famille. Il était comme un frère aîné pour Nwoye et donnait l'impression, depuis le début, d'avoir communiqué une ardeur nouvelle à son cadet. Grâce à lui, Nwoye se sentait adulte ; ils ne passaient plus leurs soirées dans la case de la mère pendant qu'elle préparait le repas mais restaient avec Okonkwo dans son obi, ou le regardaient inciser son palmier pour tirer le vin du soir. Nwoye adorait désormais que sa mère ou une autre épouse de son père le fasse venir pour le charger de quelque tâche difficile réservée aux hommes : fendre des bûches, piler de la nourriture... Quand l'un de ses petits frères ou l'une de ses petites sœurs venait lui transmettre la demande, Nwoye prenait un air contrarié et pestait à haute voix contre ces femmes qui ne cessaient de l'embêter.

Okonkwo se réjouissait intérieurement de voir son fils grandir et mûrir, et savait qu'Ikemefuna n'y était pas pour rien. Il voulait que Nwoye devienne un solide jeune homme capable de diriger la maison de son père quand celui-ci aurait disparu pour rejoindre ses ancêtres. Il le voyait comme un homme riche avec dans sa grange de quoi faire aux ancêtres des sacrifices réguliers. Alors il était toujours content de l'entendre maugréer contre les femmes. C'était le signe qu'il saurait, le moment venu, gérer les siennes. Aussi riche que soit un homme, s'il se montrait incapable de diriger ses épouses et ses enfants (surtout les épouses), il n'était pas un homme digne de ce nom. Il était comme celui de la chanson, qui avait dix épouses plus une et pas assez de soupe pour son fufu.

Aussi Okonkwo encourageait-il les garçons à s'asseoir avec lui dans son obi et il leur racontait des histoires du pays – des histoires viriles de violence et de sang. Nwoye savait qu'il était juste d'être viril et violent mais il préférait tout de même les histoires que racontait sa mère, et qu'elle devait certainement raconter encore à ses enfants plus jeunes – les histoires de la tortue et de ses ruses, et celle de l'oiseau eneke-nti-oba, qui avait défié le monde entier à la lutte pour finir vaincu par le chat. Il se rappelait l'histoire mille fois racontée de la dispute entre Terre et Ciel qui avait éclaté au temps jadis, qui avait vu Ciel retenir la pluie pendant sept années, jusqu'à ce que les récoltes sèchent sur pied et qu'il devienne impossible d'enterrer les morts parce que la pioche se brisait sur

Terre, devenue aussi dure que de la pierre. On avait finalement envoyé Vautour plaider auprès de Ciel et attendrir son cœur avec un chant sur la souffrance des fils des hommes. Chaque fois que la mère de Nwoye entonnait ce chant, il se sentait transporté au loin sur la scène où Vautour, l'émissaire de Terre, avait imploré le pardon. Ciel ayant finalement cédé à la pitié, il avait donné à Vautour de la pluie enveloppée dans des feuilles d'ignames. Mais pendant son vol de retour, ses serres avaient percé les feuilles et il s'était mis à pleuvoir comme jamais. Et il avait tant plu sur Vautour qu'il n'était jamais revenu délivrer son message, préférant s'enfuir vers une terre lointaine où il avait aperçu un feu. En y arrivant, il avait découvert qu'il s'agissait d'un homme en train de faire un sacrifice. Il s'était réchauffé au feu et avait mangé les entrailles.

Voilà le genre d'histoire que Nwoye adorait. Mais il savait désormais qu'elles étaient faites pour les femmes, ces idiots, et pour les enfants, alors que son père attendait de lui qu'il soit un homme. Il feignait donc de ne plus s'intéresser aux histoires que racontaient les femmes. Et il voyait bien que cela faisait plaisir à son père, qui avait cessé de le battre et de le houspiller. Nwoye et Ikemefuna écoutaient donc les récits d'Okonkwo sur les guerres tribales et il leur racontait comment, des années auparavant, il avait traqué sa victime, l'avait terrassée et avait ainsi gagné sa première tête humaine. Ils attendaient ainsi, en l'écoutant dans la pénombre ou à la faible lueur d'un feu de bûches, que les femmes aient achevé de préparer le repas. Chacune apportait alors à son époux son bol de fufu et son bol de soupe. On allumait une lampe à huile, Okonkwo goûtait à chaque bol et donnait deux parts à Nwoye et Ikemefuna.

Ainsi passèrent les lunes et les saisons. Puis les sauterelles arrivèrent. Il y avait bien des années que cela ne s'était produit. Les anciens disaient que les sauterelles venaient une fois par génération et réapparaissaient pendant sept années de suite puis disparaissaient le temps d'une vie. Elles retournaient au fond de leurs grottes dans un pays lointain, où elles étaient gardées par une race de petits hommes. Après avoir laissé passer le temps d'une vie, ces hommes ouvraient à nouveau les grottes et les sauterelles revenaient à Umuofia.

Elles arrivèrent à la saison froide de l'harmattan, après qu'on eut engrangé la récolte, et dévorèrent toute l'herbe sauvage qui poussait dans les champs.

Okonkwo et les deux garçons étaient en train de consolider les murs d'enceinte rouges du domaine. Cela faisait partie des tâches peu pénibles de la saison qui suivait la récolte. On posait sur les murs une nouvelle couverture de grosses branches et de palmes qui les protégerait pendant la saison des pluies suivante. Okonkwo travaillait à l'extérieur du mur et les deux garçons à l'intérieur. Il y avait dans la partie supérieure de petits trous qui le traversaient de part en part et Okonkwo y glissait une corde, ou tie-tie, pour les deux

garçons, qui la faisaient passer autour des étais de bois avant de la lui redonner. C'est ainsi qu'on fixait la couverture de branchage sur le mur.

Les femmes, ce jour-là, étaient parties dans la brousse pour ramasser du bois, et les petits enfants se trouvaient chez leurs amis dans un domaine voisin. L'harmattan soufflait et semblait communiquer au monde une vague sensation de sommeil. Okonkwo et les garçons travaillaient dans un silence total, que venait seulement troubler le bruissement d'une nouvelle palme qu'on hissait en haut du muret, ou le bruit que faisait parfois une poule en remuant des feuilles sèches dans sa recherche incessante de nourriture.

Et soudain, une ombre s'abattit sur le monde et le soleil parut disparaître derrière un épais nuage. Okonkwo leva les yeux, surpris : de la pluie à cette époque de l'année ? Mais partout, déjà, éclataient des cris de joie. Umuofia, sortant de son assoupissement de milieu de journée, reprenait soudain vie et activité.

"Les sauterelles arrivent !" répétait-on joyeusement de tous côtés, et les hommes, les femmes, les enfants abandonnaient leurs travaux ou leurs jeux pour courir vers les champs et profiter de ce spectacle exceptionnel. Les sauterelles ne s'étaient pas montrées depuis de nombreuses années, et seuls les vieux les avaient déjà vues.

On vit d'abord arriver un essaim plutôt modeste : l'avant-garde chargée de reconnaître les lieux. Puis apparut à l'horizon une masse sombre et lente comme un rideau de nuages noirs dont on n'apercevait pas les contours et qui avançait vers Umuofia. La moitié du ciel fut bientôt recouverte et la masse solide fut transpercée de minuscules yeux de lumière, comme une poussière d'étoiles. C'était un spectacle extraordinaire de puissance et de beauté.

Tout le monde était là, parlant avec excitation et priant pour que les sauterelles campent à Umuofia pour la nuit. Car même si les sauterelles n'étaient pas venues depuis bien des années, tous savaient d'instinct qu'elles étaient très bonnes à manger. Et elles se posèrent enfin. Elles se posèrent sur chaque arbre et sur chaque pousse d'herbe ; elles se posèrent sur les toits et sur la terre nue qu'elles recouvrirent. D'énormes branches se brisèrent sous leur poids et le paysage prit la couleur brune de leur immense essaim affamé.

Beaucoup de gens sortaient avec des paniers et tentaient de les attraper, mais les anciens leur conseillèrent de prendre patience jusqu'à la tombée du jour. Ils avaient raison. Les sauterelles s'installèrent dans les buissons pour la nuit et leurs ailes furent bientôt humides de rosée. Tout Umuofia sortit malgré le froid de l'harmattan et chacun emplit ses sacs et ses pots de sauterelles. Au matin, on les fit griller dans des pots d'argile avant de les étaler au soleil pour qu'elles deviennent sèches et croustillantes. Et on se régala pendant des jours et des jours de ce mets rare qu'on accommodait avec de l'huile de palme

solidifiée.

Okonkwo était dans son obi en train de mastiquer ses sauterelles avec délice en compagnie de Nwoye et Ikemefuna et de boire force vin de palme quand Ogbuefi Ezeudu entra. Ezeudu était l'homme le plus âgé de ce quartier d'Umuofia. Il avait été un remarquable et courageux guerrier en son temps et jouissait d'un grand respect de la part du clan tout entier. Déclinant l'invitation d'Okonkwo à partager leur repas, il demanda à celui-ci de sortir avec lui pour parler un peu. Ils firent quelques pas ensemble, le vieux appuyé sur son bâton. Quand ils furent hors de portée de voix, il dit à Okonkwo :

— Ce garçon t'appelle "père". Ne prête pas la main à sa mort.

Okonkwo, surpris, voulut dire quelque chose mais le vieux ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, Umuofia a décidé de le tuer. L'oracle des Collines et des Grottes en a décidé ainsi. On l'emmènera hors du village comme c'est la coutume, et on le tuera. Mais je ne veux pas que tu y sois pour quoi que ce soit. Il te considère comme son père.

Le lendemain, un groupe d'anciens des neuf villages d'Umuofia vint de bonne heure à la maison d'Okonkwo et avant qu'ils se mettent à discuter à voix basse on fit sortir Nwoye et Ikemefuna. Ils ne s'attardèrent pas, mais après leur départ Okonkwo resta très longtemps immobile, le menton appuyé sur ses mains. Plus tard dans la journée, il appela Ikemefuna et lui dit qu'on allait le ramener chez lui le lendemain. Nwoye l'entendit et éclata en pleurs, et son père le battit durement. Quant à Ikemefuna, il était complètement perdu. Le souvenir de son propre foyer était désormais vague et lointain. Sa mère lui manquait, sa sœur aussi, et il aurait été très content de les revoir. Il se souvenait du jour où des inconnus étaient venus chez lui pour discuter à voix basse avec son père, et il lui semblait que tout recommençait.

Un peu plus tard, Nwoye alla trouver sa mère dans sa case et lui dit qu'Ikemefuna retournait chez lui. Celle-ci laissa tomber le pilon avec lequel elle broyait du piment, croisa les bras sur sa poitrine et soupira : "Pauvre enfant".

Le lendemain, les hommes revinrent avec un pot de vin de palme. Ils étaient tous vêtus comme pour se rendre à une grande réunion de clan ou pour une visite à un village voisin. Ils firent passer leurs vêtements sous leur aisselle droite et jetèrent leur sac en peau de chèvre et leur machette dans son étui par-dessus leur épaule gauche. Okonkwo fut rapidement prêt et le groupe se mit en route avec Ikemefuna, qui portait le pot de vin de palme. Un silence de mort s'abattit sur le domaine d'Okonkwo. Les petits enfants eux-mêmes avaient l'air au courant. Nwoye resta toute la journée dans la case de sa mère, les yeux pleins de larmes.

Au début du chemin, les hommes d'Umuofia parlèrent en riant des sauterelles, de leurs épouses et de quelques femmelettes qui avaient refusé de les accompagner. Mais comme

Ils arrivaient aux confins d'Umuofia, le silence se fit parmi eux.

Le soleil monta lentement à son zénith et le sentier de sable sec commença à restituer la chaleur qu'il avait emmagasinée. Quelques oiseaux chantaient dans la forêt. Les hommes marchaient dans le sable en écrasant des feuilles mortes. Tout le reste n'était que silence. Puis leur parvint, de très loin, le battement de l'ekwe. Le bruit augmentait et diminuait avec le vent – une danse paisible dans quelque clan lointain.

“C'est une danse ozo”, dirent les hommes entre eux. Mais aucun n'était sûr de l'endroit d'où venait la musique. Certains disaient d'Ezimili, d'autres d'Abame ou d'Aninta. Ils en débattirent un moment avant de retomber dans leur silence tandis que le vent continuait à leur apporter des bouffées de musique par intermittence. Un homme, quelque part, prenait l'un des titres de son clan et la fête battait son plein.

Ils suivaient maintenant un étroit sentier au cœur de la forêt. Aux petits arbres et au sous-bois clairsemé qui entouraient le village succédaient des arbres géants et de grandes plantes grimpantes qui étaient peut-être là depuis le commencement des temps, épargnés par la hache et par les feux de brousse. Le soleil qui passait entre les feuilles et les branches jetait des arabesques d'ombre et de lumière sur le sentier sablonneux. Ikemefuna, entendant un chuchotement derrière lui, se retourna vivement. L'homme qui avait parlé éleva la voix pour inviter les autres à accélérer le pas.

— On a encore un long chemin devant nous ! dit-il.

Puis lui et un autre homme passèrent devant Ikemefuna pour imposer un rythme plus rapide.

Ainsi marchaient les hommes d'Umuofia, armés de leurs machettes, avec au milieu d'eux Ikemefuna portant un pot de vin de palme sur la tête. Il s'était senti inquiet au début, mais maintenant il n'avait plus peur. Okonkwo marchait derrière lui. Il avait du mal à croire qu'Okonkwo n'était pas son père. Il n'avait jamais aimé son vrai père et après trois ans celui-ci n'était plus qu'un lointain souvenir. Mais sa mère et sa petite sœur de trois ans... enfin, c'était six ans désormais. Allait-il la reconnaître ? Elle avait dû grandir. Sa mère allait pleurer de joie, et elle remercierait Okonkwo pour s'être si bien occupé de lui et le lui avoir ramené ! Elle voudrait savoir tout ce qui lui était arrivé pendant ces années. Saurait-il se souvenir de tout ? Il lui parlerait de Nwoye et de sa mère, et des sauterelles... Soudain, une idée lui traversa l'esprit : sa mère était peut-être morte ? Il s'efforça de penser à autre chose, mais en vain. Puis il fit appel à la méthode qu'il utilisait quand il était gamin pour chasser les idées noires. Il n'avait pas oublié les paroles :

Eze elina, elina !

Sala

Eze ilikwa ya
Ikwaba akwa oligholi
Ebe Danda nechi eze
Ebe Uzuzu nete egwu
Sala

Il chantait dans sa tête et marquait la mesure en marchant. Si la chanson finissait sur son pied droit, sa mère était toujours vivante. Si c'était le pied gauche, elle était morte. Non, pas morte, mais malade. Il termina sur le pied droit. Elle était vivante et en bonne santé ! Il recommença à chanter et arriva sur le pied gauche. Mais la deuxième fois, ça ne comptait pas ! La première voix va jusqu'à Chukwu, la maison de Dieu. C'était l'un des proverbes préférés des enfants. Ikemefuna se sentait une fois de plus un enfant. C'était sans doute à l'idée de retourner chez lui auprès de sa mère.

L'un des hommes qui le suivait se racla la gorge. Ikemefuna se retourna. L'homme lui dit d'avancer et de cesser de regarder en arrière. La façon dont il dit cela fit passer un frisson glacé le long de sa colonne vertébrale. Ses mains, qui tenaient le pot sur sa tête, se mirent à trembler. Pourquoi Okonkwo marchait-il maintenant à l'arrière du groupe ? Ikemefuna sentit ses jambes se dérober sous lui. Mais il avait peur de se retourner.

Quand l'homme qui s'était raclé la gorge sortit sa machette de l'étui et la leva, Okonkwo regarda ailleurs. Il entendit le coup. Le pot tomba et se brisa sur le sable. Il entendit Ikemefuna crier : "Père, ils m'ont tué !" en se précipitant vers lui. Hébété, Okonkwo tira à son tour sa machette et le frappa. Il craignait de passer pour faible.

Dès que son père revint cette nuit-là, Nwoye comprit qu'Ikemefuna avait été tué, et quelque chose parut se rompre en lui, comme la corde d'un arc trop tendue. Il ne pleura pas. Mais il perdit tout son allant. Il avait déjà ressenti quelque chose du même genre peu de temps auparavant, pendant la saison des récoltes. Tous les enfants adoraient cette période de l'année. Dès qu'ils étaient assez forts pour porter ne fût-ce que quelques ignames dans un petit panier, ils allaient aux champs avec leurs aînés. Et s'ils ne pouvaient pas les aider à déterrer les ignames, ils pouvaient toujours ramasser du bois pour cuire celles qu'on consommait sur place. Une igname grillée qu'on trempait dans de l'huile de palme rouge et qu'on dégustait en plein champ, c'était meilleur, et de loin, que tout ce qu'on pouvait manger chez soi ! C'était au soir d'une journée comme celles-ci, pendant la dernière saison des récoltes, que Nwoye avait eu pour la première fois l'impression que quelque chose se brisait en lui. Alors qu'ils revenaient avec des paniers d'ignames d'une terre située assez loin du village, ils avaient entendu la voix d'un petit enfant qui pleurait

dans l'épaisse forêt. Les femmes, qui bavardaient avec animation, avaient brusquement fait silence tandis qu'elles hâtaient le pas. Nwoye savait, on le lui avait dit, que lorsqu'il naissait des jumeaux on les enfermait dans des pots de terre et on allait se débarrasser d'eux au loin dans la forêt, mais il n'avait encore jamais vu cela. Il avait senti un grand froid et avait eu l'impression que sa tête se mettait à enfler, comme celle d'un promeneur solitaire qui croise en pleine nuit un esprit malfaisant sur son chemin. Puis quelque chose en lui avait lâché. Et c'est ce qu'il ressentit à nouveau le soir où son père rentra après avoir tué Ikemefuna.

VIII

Après la mort d'Ikemefuna, Okonkwo resta deux jours sans toucher à la moindre nourriture. Il buvait du vin de palme du matin au soir et il avait les yeux rouges et le regard farouche d'un rat qu'on a attrapé par la queue et cogné par terre. Il appela son fils pour qu'il vienne s'asseoir avec lui dans son obi. Mais Nwoye avait peur de lui, et il s'éclipsa dès qu'il le vit somnoler.

Il ne fermait pas l'œil de la nuit. Il essayait de ne pas penser à Ikemefuna, mais plus il essayait, plus il y pensait. Une nuit, quittant son lit, il alla marcher dans son domaine. Mais il était si faible que ses jambes le portaient à peine. Il se sentait comme un géant ivre marchant avec les jambes d'un moustique. De temps à autre, un frisson glacé parti de sa tête secouait son corps tout entier.

Au troisième jour, il demanda à Ekwefi, sa deuxième épouse, de lui rôtir des bananes plantains. Elle les prépara comme il les aimait, avec des graines de mubala tranchées et du poisson.

— Voilà deux jours que tu n'as pas mangé, lui dit Ezinma, sa fille, en lui apportant la nourriture. Alors il faut finir ça !

Elle s'assit, les jambes allongées devant elle. Okonkwo mangea, la tête ailleurs. "Elle aurait dû être un garçon", pensa-t-il en regardant la fillette de dix ans. Il lui tendit un morceau de poisson.

— Va me chercher de l'eau fraîche, dit-il.

Ezinma se précipita dehors en mastiquant son poisson, et revint très vite avec un bol d'eau fraîche puisée dans la jarre en terre qui se trouvait dans la case de sa mère.

Okonkwo lui prit le bol des mains et but jusqu'à la dernière goutte. Puis il mangea encore quelques morceaux de plantain et repoussa le plat sur le côté.

— Passe-moi mon sac, dit-il.

Ezinma alla prendre le sac en peau de chèvre au fond de la case. Il le fouilla à la recherche de sa tabatière. Le sac était profond et son bras y disparaissait tout entier. Il contenait d'autres choses, dont une corne à boire et aussi une gourde, qui s'entrechoquaient pendant qu'il cherchait. Il sortit la tabatière et la cogna contre son genou avant d'en extraire une petite quantité qu'il recueillit dans la paume de sa main gauche. Puis il se rappela qu'il n'avait pas pris sa cuillère à tabac. Replongeant dans son sac, il en

tira une petite cuillère plate en ivoire, avec laquelle il porta un peu de tabac brun à ses narines.

Ezinma prit l'assiette d'une main, le bol vide de l'autre et repartit vers la case de sa mère. "Elle aurait dû être un garçon", répéta Okonkwo pour lui-même. Ses pensées le ramenèrent à Ikemefuna et il frissonna. Si seulement il pouvait trouver quelque chose à faire, il parviendrait à oublier. Mais c'était la saison du repos entre la récolte et les prochaines semailles. La seule tâche qui revenait aux hommes à ce moment de l'année consistait à recouvrir leurs murs avec de nouvelles palmes. Et Okonkwo l'avait déjà fait. Il avait fini le jour de l'arrivée des sauterelles, avec Nwoye et Ikemefuna.

"Depuis quand es-tu une vieille femme qui tremble ? se demanda-t-il. Toi qui es connu dans les neuf villages pour ta bravoure ? Comment un homme qui a tué cinq fois sur le champ de bataille peut-il s'effondrer parce qu'il a ajouté un garçon à ce nombre ? Okonkwo, serais-tu devenu une femme ?"

Se levant d'un bond, il prit son sac en peau de chèvre sur l'épaule et se rendit chez son ami Obierika.

Obierika était assis à l'ombre d'un oranger, occupé à tresser des feuilles de raphia pour couvrir les toits. Ils se saluèrent et Obierika invita Okonkwo à entrer dans son obi.

— Je comptais venir te voir dès que j'aurais fini, dit-il, en chassant les grains de sable accrochés à ses cuisses.

— Ça va ? demanda Okonkwo.

— Oui, répondit Obierika. Le prétendant de ma fille doit venir aujourd'hui et je pense que nous allons nous mettre d'accord sur le montant de la dot. Je veux que tu sois là.

À cet instant, Maduka, le fils d'Obierika, entra dans l'obi, salua Okonkwo et se tourna vers le domaine.

— Viens me serrer la main, dit Okonkwo au garçon. J'ai été très content de voir comment tu te battais, l'autre jour.

Le garçon sourit, serra la main d'Okonkwo et tourna les talons.

— Celui-là, il fera de grandes choses, dit Okonkwo. Si j'avais un garçon comme lui, je serais heureux. Nwoye m'inquiète. Dans un tournoi de lutte, il ne ferait pas le poids d'un plat d'ignames pilées. Ses deux jeunes frères promettent plus. Mais laisse-moi te dire, Obierika, que mes enfants ne me ressemblent pas. Où sont-elles, les jeunes pousses qui grandiront quand le vieux bananier mourra ? Si Ezinma avait été un garçon j'aurais été plus content. Elle a du caractère, elle.

— Tu te fais du souci pour rien, dit Obierika. Ces enfants sont encore bien jeunes.

— Nwoye a l'âge de féconder une femme. À son âge, je me débrouillais déjà tout seul. Non, mon ami, il n'est plus si jeune. Un poussin qui deviendra un coq, ça se voit le jour où il

sort de l'œuf. Je me suis efforcé de faire de Nwoye un homme, mais il tient trop de sa mère.

— “Trop de son grand-père”, pensa Obierika, mais il s’abstint de le dire. Okonkwo venait de se dire la même chose. Mais il savait depuis longtemps exorciser ce fantôme. Quand le souvenir de son père, de ses échecs et de sa faiblesse lui venait à l’esprit, il le chassait en pensant à sa propre force et à ses propres réussites. Ce qu’il fit. Il pensa à son dernier exploit viril.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as refusé de venir avec nous tuer ce garçon, dit-il.

— Parce que je ne voulais pas, répondit sèchement Obierika. J’avais mieux à faire.

— Tu as l’air de mettre en doute l’autorité et la décision de l’oracle, qui a dit qu’il devait mourir.

— Non, ce n’est pas ce que je fais. Mais pourquoi l’aurais-je tué ? L’oracle ne m’avait pas demandé, à moi, d’exécuter sa décision.

— Il fallait pourtant que quelqu’un le fasse ! Si on avait tous peur du sang, on ne ferait jamais rien ! Et alors, que ferait l’oracle, d’après toi ?

— Tu sais très bien que je n’ai pas peur du sang, Okonkwo, et si quelqu’un le dit, il ment. Mais laisse-moi te dire quelque chose, mon ami. À ta place, je serais resté chez moi. Ce que tu as fait ne va pas plaire à la Terre. C’est pour des choses comme celle-là que la déesse fait disparaître des familles entières.

— La Terre ne peut pas me punir pour avoir obéi à son messenger, protesta Okonkwo. Les doigts de l’enfant ne craignent pas la brûlure quand sa mère lui met un morceau d’igname chaude dans la main.

— C’est vrai, admit Obierika. Pourtant, si l’oracle disait qu’il faut tuer mon fils, je ne contesterais pas sa décision mais ce n’est pas moi qui le ferais.

Ils auraient poursuivi la discussion si Ofoedu n’était pas entré à ce moment. Son regard brillant disait qu’il avait des nouvelles à leur transmettre. Mais il n’aurait pas été convenable de le presser de parler. Obierika lui offrit le lobe de la noix de cola qu’il venait de casser avec Okonkwo. Tout en mangeant sans se presser, Ofoedu parla des sauterelles. Sa noix de cola achevée, il dit :

— Il se passe ces jours-ci des choses très bizarres.

— Quoi ? demanda Okonkwo.

— Vous connaissez Ogbuefi Ndulue ?

— Ogbuefi Ndulue du village d’Îre ? demandèrent en même temps Okonkwo et Obierika.

— Il est mort ce matin.

— Ça n’a rien de bizarre. C’était l’homme le plus vieux d’Îre, remarqua Obierika.

— Tu as raison, répondit Ofoedu. Mais demande-toi pourquoi on n’a pas battu le tambour pour annoncer sa mort à Umuofia.

— Pourquoi ? demandèrent d’une seule voix Okonkwo et Obierika.

— C’est là que ça devient bizarre. Tu connais sa première épouse, celle qui marche avec une canne ?

— Oui. Elle s’appelle Ozoemena.

— C’est ça, dit Ofoedu. Ozoemena était, comme tu le sais, trop vieille pour s’occuper de Ndulue quand il est tombé malade. Ses épouses plus jeunes s’en sont chargées. Quand il est mort ce matin, l’une d’elles est allée prévenir Ozoemena dans sa case. Ozoemena s’est levée de sa natte, a pris sa canne et est allée à l’obi. Elle s’est agenouillée, a posé les mains sur le seuil et a appelé son époux, qui gisait sur une natte. “Ogbuefi Ndulue !” Trois fois. Puis elle est retournée dans sa case. Mais quand la plus jeune épouse est allée la chercher à nouveau pour qu’elle assiste à la toilette du corps, elle l’a trouvée morte sur sa natte.

— Voilà qui est vraiment bizarre, en effet, dit Okonkwo. On va devoir retarder les funérailles de Ndulue en attendant que sa femme soit enterrée.

— Voilà pourquoi on n’a pas battu le tambour.

— On m’a toujours dit que Ndulue et Ozoemena, en esprit, ne faisaient qu’un, dit Obierika. Je me souviens que quand j’étais gamin il y avait une chanson sur eux. Il ne pouvait rien faire sans lui en parler.

— Je ne savais pas ça, dit Okonkwo. Je croyais qu’il était un homme fort dans sa jeunesse.

— Et c’en était un, dit Ofoedu.

Okonkwo secoua la tête, incrédule.

— Il conduisait Umuofia à la bataille, en ce temps-là, ajouta Obierika.

Okonkwo commençait à se sentir redevenir lui-même. Il lui fallait seulement quelque chose pour s’occuper l’esprit. S’il avait tué Ikemefuna pendant une période de grande activité, au moment des semailles ou de la récolte par exemple, cela n’aurait pas été aussi dur, son esprit serait resté concentré sur la tâche à accomplir. Okonkwo n’était pas fait pour la réflexion, mais pour l’action. Mais faute de travail, le mieux était de parler.

Après le départ d’Ofoedu, il prit son sac et se prépara à partir.

— Je dois rentrer chez moi afin de tirer mon vin de palme pour l’après-midi, dit-il.

— Qui s’occupe d’inciser tes plus grands palmiers ? demanda Obierika.

— Umezulike.

— Je me dis parfois que je n’aurais pas dû prendre le titre d’ozo, dit Obierika. J’ai le cœur

qui saigne quand je vois ces jeunes massacrer les palmiers sous prétexte de les inciser.

— Eh oui, dit Okonkwo, mais c'est la loi de la Terre et il faut la respecter.

— Je ne sais pas d'où nous vient cette loi. Il y a de nombreux clans dans lesquels on n'interdit pas à un homme titré de grimper dans un palmier. Chez nous, on dit qu'il ne peut pas monter aux grands arbres mais qu'il peut inciser les petits du moment qu'il a les pieds sur terre. Ça me rappelle Dimaragana, qui refusait de prêter son couteau pour découper la viande de chien parce que le chien était tabou pour lui, mais qui proposait de le faire avec ses dents.

— Notre clan tient ce titre d'ozo en haute estime et je trouve que c'est une bonne chose. Dans ces autres clans dont tu parles, le titre est si peu prisé que n'importe quel mendiant peut l'obtenir.

— Je plaisantais, se défendit Obierika. À Abame et à Aninta, le titre ne vaut même pas deux cauris. Tout homme arbore ses titres sur son bracelet de cheville et ne le perd jamais, même s'il commet un vol.

— Ils ont vraiment sali le nom d'ozo, dit Okonkwo, en se levant pour prendre congé.

— Mes futurs parents ne vont pas tarder à arriver, dit Obierika.

— Je vais revenir bientôt, dit Okonkwo, en regardant la position du soleil.

Quand Okonkwo revint, il y avait sept hommes dans la case d'Obierika. Le prétendant était un garçon d'environ vingt-cinq ans, accompagné de son père et de son oncle. Obierika avait à son côté ses deux frères aînés et Maduka, son fils âgé de seize ans.

— Demande à la mère d'Akueke de nous envoyer quelques noix de cola, dit Obierika à son fils.

Maduka fila à toute vitesse. On commença par parler de lui, et ils furent tous d'accord pour dire qu'il était vif comme l'éclair.

— Je me dis parfois qu'il l'est trop, avoua Obierika, avec indulgence. On ne le voit presque jamais marcher. Il est toujours pressé. Si on lui demande d'aller faire une course, il disparaît avant d'avoir entendu la moitié du message.

— Tu étais comme ça toi-même à son âge, lui fit observer son frère aîné. Comme on dit chez nous : "Quand la vache rumine, son veau regarde sa bouche." Maduka a bien regardé ta bouche !

Pendant qu'il parlait le garçon revint, accompagné d'Akueke, sa demi-sœur, qui apportait sur un plateau en bois trois noix de cola et du piment crocodile. Elle donna le plateau au frère aîné de son père avant de serrer, très timidement, la main de son prétendant et celle des parents de celui-ci. Elle avait environ seize ans et était belle et mûre à point pour le mariage. Son prétendant et ses parents examinèrent son jeune corps d'un œil expert

comme pour s'en assurer.

Sa coiffure formait une crête bien centrée sur son crâne. Elle avait la peau légèrement frottée au bois de cam et tout son corps s'ornait de motifs dessinés à [l'uli¹](#). Un collier noir à trois rangs tombait juste au-dessus de ses seins à la rondeur appétissante. Elle portait aux bras des bracelets rouges et jaunes, et autour de la taille quatre ou cinq rangs de jigida, les ceintures de perles.

Arès avoir serré les mains, ou plutôt tendu la sienne à serrer, elle repartit dans la case de sa mère pour l'aider à faire la cuisine.

— Retire d'abord ta jigida, dit la mère, en la voyant s'approcher du feu avec le pilon récupéré contre le mur. Je te dis tous les jours que la jigida et le feu ne font pas bon ménage ! Mais tu n'entends pas. Tes oreilles sont là pour décorer, pas pour écouter. Un de ces jours ta jigida finira par prendre feu sur toi, et tu verras !

Akueke s'éloigna à l'autre bout de la case et se mit en devoir de retirer les rangs de perle qui lui ceignaient la taille. Il fallait s'y prendre lentement et avec soin, en ôtant un rang après l'autre pour éviter qu'ils ne se rompent, sinon il n'y aurait plus qu'à renfiler les milliers de minuscules anneaux. Elle repoussait chaque rang sur ses hanches pour le faire passer par-dessus les fesses avant qu'il glisse à terre.

Les hommes, dans l'obi, avaient commencé à boire le vin de palme apporté par le prétendant d'Akueke. C'était un vin excellent, et fort, car malgré le fruit du palmier fixé à l'embouchure du pot contenant la liqueur, une mousse blanche débordait et se répandait tout autour de l'embouchure.

— Ce vin est l'œuvre d'un bon tireur, déclara Okonkwo.

Le jeune prétendant, qui s'appelait Ibe, sourit largement et dit à son père :

— Tu entends ?

Puis, se tournant vers ses frères :

— Il ne reconnaîtra jamais que je suis un bon tireur !

— Il a saigné à mort trois de mes plus beaux palmiers ! se plaignit Ukegbu, son père.

— C'était il y a cinq ans, au moins, répliqua Ibe, qui avait commencé à verser le vin, avant que j'apprenne à inciser.

Il emplit la première corne et la tendit à son père. Puis il servit les autres. Okonkwo prit sa grande corne dans son sac en peau de chèvre, souffla dedans pour chasser la poussière qui pouvait s'y trouver et la tendit au jeune homme.

Tout en buvant, les hommes se mirent à parler de tout sauf de ce qui les rassemblait. C'est seulement quand ils eurent vidé le pot que le père du prétendant s'éclaircit la voix et annonça le motif de leur visite.

Obierika lui tendit un petit fagot de courtes baguettes. Ukegbu les compta.

— Il y en a bien trente ? demanda-t-il.

Obierika acquiesça d'un hochement de tête.

— Enfin les choses se précisent, dit Ukegbu.

Puis, se tournant vers son frère et son fils, il ajouta :

— Sortons en discuter entre nous.

Tous trois se levèrent et sortirent. Quand ils revinrent, Ukegbu tendit le fagot de baguettes à Obierika. Celui-ci les compta. Il n'y en avait plus trente, mais quinze. Il passa le fagot à Machi, son frère aîné, qui compta à son tour et dit :

— Nous ne pensions pas descendre au-dessous de trente. Mais comme disait le chien : "Si je descends pour toi et que tu descends pour moi, c'est le jeu." Le mariage doit être un jeu, pas un combat. Donc, nous descendons.

Ajoutant dix baguettes aux quinze restantes, il rendit le tout à Ukegbu.

C'est ainsi que la dot d'Akueke fut finalement fixée à vingt sacs de cauris. Le jour tombait quand les deux parties parvinrent à cet accord.

— Va dire à la mère d'Akueke que nous avons terminé, dit Obierika à son fils Maduka.

Les deux femmes arrivèrent presque aussitôt avec un grand bol de fofou. La deuxième épouse d'Obierika suivait avec un pot de soupe, et Maduka apporta encore un pot de vin de palme.

Tout en mangeant et en buvant le vin, les hommes parlèrent des coutumes de leurs voisins.

— Pas plus tard que ce matin, dit Obierika, je parlais avec Okonkwo d'Abame et d'Aninta, où les hommes titrés grimpent aux arbres et pilent le fofou pour leurs femmes.

— Toutes leurs coutumes sont à l'envers ! Ils ne fixent pas le prix des dots comme nous, avec des baguettes. Ils se chicanent et ils marchandent comme s'ils achetaient une chèvre ou une vache au marché.

— Ce n'est pas bien, déclara le frère aîné d'Obierika, mais ce qui est bien à un endroit est mauvais ailleurs. À Umunso, ils ne marchandent pas du tout, même pas avec des baguettes. Le prétendant continue à apporter des sacs de cauris jusqu'à ce que les parents de sa promise lui disent d'arrêter. C'est une mauvaise coutume parce que ça finit toujours par des disputes.

— Le monde est vaste, dit Okonkwo. J'ai même entendu dire que dans certaines tribus, les enfants d'un homme appartiennent à son épouse et à sa famille.

— Pas possible ! s'exclama Machi. Et pourquoi pas une femme qui s'allongerait sur l'homme pour faire des enfants !

— C'est comme cette histoire d'hommes qui seraient paraît-il aussi blancs que ce bout de craie ! dit Obierika.

Il brandit le bâton de craie que tout homme avait dans son obi pour permettre à ses hôtes de tracer des traits au sol avant de manger des noix de cola.

— Et ces Blancs, dit-on, n'auraient pas de doigts de pied !

— Et tu en as déjà vu ? demanda Machi.

— Et toi ? demanda Obierika.

— Il y en a un qui passe souvent par ici, dit Machi. Il s'appelle Amadi.

Ceux qui connaissaient Amadi éclatèrent de rire. C'était un lépreux, et le nom poli pour désigner la lèpre était "la peau blanche".

¹ Liquide obtenu à partir d'une graine, qu'on utilise pour tracer des dessins sur la peau.

IX

Pour la première fois après trois nuits blanches, Okonkwo dormit. Il se réveilla une seule fois au milieu de cette quatrième nuit, se remémora les trois jours qui venaient de s'écouler, constata qu'il ne se sentait plus aussi mal et commença à se demander pourquoi il s'était senti mal. Comme un homme qui s'étonne en plein jour qu'un rêve lui ait paru tellement effrayant durant la nuit. Il s'étira, se gratta la cuisse qu'un moustique avait piquée durant son sommeil. En entendant à nouveau un qui bruissait autour de son oreille gauche, il se donna une claque sur l'oreille dans l'espoir de tuer l'insecte. Pourquoi s'en prennent-ils toujours aux oreilles ? Sa mère, quand il était petit, lui avait raconté une histoire à ce sujet. Une histoire bête comme les histoires de bonne femme. Moustique ayant un jour demandé à Oreille de l'épouser, celle-ci se roula par terre de rire. "Combien de temps crois-tu que tu vivras ? demanda-t-elle. Tu n'es déjà qu'un squelette !" Moustique se sauva, humilié, et depuis, chaque fois qu'il croise son chemin, il rappelle à Oreille qu'il est toujours vivant.

Okonkwo se tourna sur le flanc et se rendormit. Au matin, il fut réveillé par des coups frappés à sa porte.

— Qui c'est ? grogna-t-il.

Il savait que c'était sans doute Ekwefi. De ses trois épouses, c'était la seule à avoir l'audace de frapper à sa porte.

— Ezinma va mourir !

Il y avait dans cette voix la tragédie et le chagrin de toute une vie.

Okonkwo bondit, repoussa le verrou de sa porte et se précipita dans la case d'Ekwefi.

Ezinma gisait sur une natte, secouée de frissons, à côté d'un grand feu que sa mère avait entretenu toute la nuit.

— C'est [l'iba¹](#), dit Okonkwo, en prenant sa machette pour aller chercher dans la brousse les feuilles et les herbes avec lesquelles on composait le remède contre l'iba.

Ekwefi, agenouillée près de son enfant malade, posait de temps à autre la main sur son front brûlant, humide de transpiration.

Ezinma était une enfant unique et, pour sa mère, le monde tournait autour d'elle. C'était souvent Ezinma qui décidait quel plat Ekwefi devait préparer. Et celle-ci lui donnait même des friandises comme des œufs, que les enfants étaient rarement autorisés à manger

parce que cette sorte de nourriture leur donnait la tentation de voler. Okonkwo, sortant à l'improviste de sa case, l'avait surprise un jour en train de s'en régaler. Choqué et furieux, il avait menacé Ekwefi de la battre si elle osait encore donner des œufs à la fillette. Mais il était impossible de refuser quoi que ce soit à Ezinma. Après la réprimande de son père, elle s'était mise à aimer les œufs comme jamais. Et elle adorait encore plus le fait de devoir désormais les manger en cachette : sa mère l'emmenait dans leur chambre et fermait la porte.

Ezinma n'appelait pas sa mère "nne" comme les autres enfants. Elle l'appelait par son nom, Ekwefi, comme son père et les autres grandes personnes. Il n'y avait pas entre elles une simple relation de mère à enfant. Il y avait quelque chose en plus, une camaraderie entre égales que renforçaient de petites conspirations comme celle consistant à manger des œufs dans la chambre à coucher.

Ekwefi avait beaucoup souffert au cours de son existence. Elle avait mis dix enfants au monde et neuf étaient morts en bas âge, la plupart avant d'atteindre trois ans. À mesure qu'elle enterrait un enfant après l'autre, le chagrin avait tourné au désespoir puis à une sombre résignation. La naissance de ses enfants, qui aurait dû être le couronnement de sa gloire de femme, était devenue pour Ekwefi une torture physique vide de promesse, et la cérémonie du baptême, après sept semaines de marché, un rituel dénué de sens. Son désespoir croissant s'exprimait dans les noms qu'elle donnait à ses enfants. L'un de ceux-ci était un cri pathétique : Onwumbiko... "Mort, je t'en supplie". Mais la mort n'en avait pas tenu compte. Onwumbiko était mort dans son quinzième mois. L'enfant suivant, une fille, s'appelait Ozoemena – "Que cela n'arrive plus jamais". Elle était morte avant onze mois, et deux autres après elle. Ekwefi, devenue provocante, avait baptisé l'enfant suivant Onwuma – "Que la mort fasse ce qui lui plaît". Et c'est ce qu'elle avait fait.

Après le décès du deuxième enfant d'Ekwefi, Okonkwo était allé trouver un homme-médecine, qui était également un devin de l'oracle Afa, pour tenter de savoir ce qui n'allait pas. L'homme lui avait déclaré qu'ils avaient affaire à un ogbanje, autrement dit l'un de ces enfants malfaisants qui, après leur mort, retournaient dans le ventre de leur mère pour renaître et mourir à nouveau.

— La prochaine fois que ta femme sera enceinte, avait dit l'homme-médecine, elle ne devra plus dormir dans sa case. Laisse-la aller dormir chez les siens. De cette façon, elle échappera à l'esprit cruel qui la tourmente et brisera son cycle pervers de naissances et de morts.

Ekwefi avait fait ce qu'on lui demandait. Une fois enceinte, elle était allée vivre chez sa vieille mère dans un autre village. C'est alors que son troisième enfant était né et avait été circoncis à son huitième jour. Elle n'était revenue chez Okonkwo que trois jours avant la

cérémonie du baptême. On avait appelé l'enfant Onwumbiko.

Onwumbiko, à sa mort, n'avait pas été enterré dans les règles. Okonkwo avait fait appel à un autre homme-médecine, qui était réputé dans le clan pour sa grande connaissance des enfants ogbanje. Il avait pour nom Okagbue Uyanwa. Okagbue était un personnage des plus impressionnants avec sa haute taille, sa grande barbe et son crâne chauve. Il avait le teint pâle, des yeux rouges et flamboyants. Il ne cessait de grincer des dents en écoutant ceux qui venaient le consulter. Il posa quelques questions à Okonkwo au sujet de l'enfant décédé. Tous les voisins et les parents venus s'associer au deuil étaient présents autour d'eux.

— Quel jour de marché est-il né ? demanda-t-il.

— [Oye²](#), répondit Okonkwo.

— Et il est mort ce matin ?

Okonkwo le confirma, et se rendit compte à cet instant seulement que l'enfant était mort le même jour de la semaine que celui de sa naissance. Les parents et les voisins notèrent aussi la coïncidence et convinrent entre eux qu'elle était très significative.

— Où dors-tu avec ta femme ? Dans ton obi ou dans sa propre case ?

— Dans sa case.

— À l'avenir, fais-la venir dans ton obi.

L'homme-médecine leur ordonna de ne pas observer de deuil pour l'enfant. Sortant un rasoir bien affûté du sac en peau de chèvre qu'il portait à l'épaule gauche, il se mit à mutiler le petit corps. Puis il l'emporta pour l'enterrer dans la Forêt Maudite, en le tenant par la cheville et en le traînant derrière lui sur le sol. Après avoir subi un tel traitement, il réfléchissait à deux fois avant de renaître, à moins qu'il ne fasse partie de ces entêtés qui revenaient sans cesse avec les marques de leurs mutilations – un doigt manquant, une trace noire aux endroits entaillés par le rasoir de l'homme-médecine...

Depuis le décès d'Onwumbiko, Ekwefi était devenue une femme pleine d'amertume. La première épouse de son mari avait déjà trois fils, trois garçons vigoureux et en bonne santé. À la naissance de son troisième garçon, Okonkwo avait sacrifié une chèvre en son honneur, comme c'était la coutume. Ekwefi n'avait que des bonnes choses à lui souhaiter pour l'avenir. Mais elle en voulait tellement à son propre chi que toute cette amertume l'empêchait de se réjouir avec les autres de leur bonne fortune. Et le jour où la mère de Nwoye fêtait la naissance de ses trois fils avec un festin et de la musique, Ekwefi avait été la seule à afficher une mine sinistre parmi le groupe joyeux des invités. L'épouse de son mari y avait vu de la malveillance, comme c'est souvent le cas entre épouses. Comment aurait-elle su que l'amertume d'Ekwefi ne se déversait pas sur les autres mais restait enfermée en elle, qu'elle n'en voulait pas aux autres pour leur chance mais à son propre

chi, qui lui en refusait la moindre parcelle ?

Enfin Ezinma vit le jour et, malgré sa santé fragile, elle semblait décidée à vivre. Au début Ekwefi l'accepta comme elle avait accepté les autres – avec une morne résignation. Mais comme elle vécut jusqu'à quatre, puis cinq, puis six ans, l'amour maternel revint, et avec lui l'angoisse. Déterminée à maintenir son enfant en bonne santé, elle s'y donna tout entière. Elle trouvait sa récompense quand Ezinma, de temps en temps, connaissait des périodes de bonne santé pendant lesquelles elle débordait d'énergie comme du vin de palme fraîchement tiré. Dans ces moments-là, la fillette semblait hors de danger. Puis elle déclinait de nouveau. Tout le monde savait que c'était une ogbanje : ces brusques alternances de santé et de maladie étaient caractéristiques. Mais elle avait déjà vécu si longtemps qu'elle avait peut-être décidé de rester ? Certains, parfois, finissaient par se lasser de passer sans cesse de la vie à la mort ou par avoir pitié de leur mère, et ils restaient... Ekwefi croyait dur comme fer qu'Ezinma allait rester. Elle le croyait, parce qu'il n'y avait que cela pour donner un sens à sa propre vie. Et cette foi s'était renforcée lorsque, un an auparavant, un homme-médecine avait déterré [l'iyi-uwa](#)³ d'Ezinma. Tout le monde avait pensé, alors, qu'elle vivrait puisque son lien avec le monde ogbanje avait été rompu. Ekwefi était rassurée. Mais son inquiétude pour sa fille était telle qu'elle ne pouvait pas se débarrasser complètement de la peur. Et si elle ne doutait pas de l'authenticité de l'iyi-uwa qui avait été exhumé, elle ne pouvait ignorer que certains enfants réellement possédés par un esprit maléfisant trompaient parfois les gens en leur en faisant exhumer un faux.

Mais l'iyi-uwa d'Ezinma avait l'air d'un vrai. C'était un petit galet lisse enveloppé dans un chiffon sale. Et l'homme qui l'avait déterré était le fameux Okagbue, réputé dans tout le clan pour sa connaissance de ces questions. Ezinma avait d'abord refusé de collaborer avec lui. Mais on pouvait s'y attendre. Aucun ogbanje ne livrait facilement ses secrets, et la plupart jamais car ils mouraient trop tôt, avant qu'on puisse les interroger.

— Où as-tu enterré ton iyi-uwa ? lui avait demandé Okagbue.

Ezinma avait neuf ans à l'époque, et se remettait tout juste d'une maladie grave.

— Qu'est-ce que c'est, un iyi-uwa ? avait-elle rétorqué.

— Tu sais très bien ce que c'est ! Tu l'as mis quelque part dans la terre pour pouvoir mourir et renaître et continuer à faire souffrir ta mère !

Ezinma avait regardé sa mère, dont le regard triste et suppliant restait fixé sur elle.

— Réponds tout de suite à la question ! avait rugi Okonkwo, qui se tenait à côté d'elle.

Toute la famille était là, ainsi que quelques voisins.

— Laissez-la-moi, avait dit l'homme-médecine à Okonkwo en baissant la voix.

Puis, se tournant à nouveau vers Ezinma :

— Où as-tu enterré ton iyi-uwa ?

— Là où on enterre les enfants, avait-elle répondu, et un murmure avait couru parmi le groupe silencieux des spectateurs.

— Alors viens avec moi, et montre-moi l'endroit, avait dit l'homme-médecine.

La foule s'était ébranlée, Ezinma ouvrant la marche, suivie de près par Okagbue. Venaient ensuite Okonkwo, puis Ekwefi. Arrivée sur la route principale, Ezinma avait tourné à gauche comme pour aller à la rivière.

— Mais tu as dit que c'était là où on enterre les enfants ? s'était étonné l'homme-médecine.

— Non, avait répondu Ezinma, visiblement consciente de son importance et sans se départir de son pas alerte.

Soudain elle accéléra, pour s'arrêter tout aussi brusquement, et ce à plusieurs reprises. La foule suivait en silence. Les femmes et les enfants qui revenaient de la rivière, leurs pots d'eau sur la tête, se demandaient ce qui se passait, puis ils voyaient Okagbue et devinaient que la chose concernait sans doute quelque ogbanje. Tous connaissaient bien Ekwefi et sa fille.

Quand ils arrivèrent au grand udala, Ezinma tourna à gauche dans la brousse, et la foule suivit. Sa petite taille lui permettait d'avancer plus vite entre les arbres et les lianes. On entendait dans les fourrés le bruit des pas sur les feuilles et les branches mortes. Ezinma s'enfonçait toujours plus avant dans le sous-bois et la foule suivait. Puis, sur une brusque volte-face, elle repartit vers la route. Le groupe s'immobilisa pour la laisser passer avant de se reformer derrière elle.

— Si tu nous fais faire tout ce chemin pour rien, je te battraï ! tonna Okonkwo.

— Je t'ai dit de la laisser tranquille. Je sais comment m'y prendre avec elle, dit Okagbue.

Ezinma les ramena jusqu'à la route, regarda à gauche et à droite, tourna à droite. Et ils se retrouvèrent au point de départ.

— Où as-tu enterré ton iyi-uwa ? demanda une nouvelle fois Okagbue quand elle s'arrêta devant l'obi de son père.

La voix de l'homme-médecine était toujours aussi calme et assurée.

— C'est près de l'oranger, répondit Ezinma.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas dit, mauvaise fille d'Akalogoli ? s'écria Okonkwo, au comble de la fureur.

L'homme-médecine l'ignora.

— Viens me montrer l'endroit précis, dit-il calmement à la fillette.

— C'est là, dit-elle, et ils s'approchèrent de l'arbre.

— Montre-le-moi du doigt.

— Là, dit Ezinma en touchant le sol de la pointe du doigt.

Okonkwo était à côté d'elle, grondant comme le tonnerre à la saison des pluies.

— Allez me chercher une pioche ! dit Okagbue.

Quand Ekwefi revint avec la pioche, il s'était déjà débarrassé de son sac en peau de chèvre et de son ample vêtement pour ne garder que son sous-vêtement, une longue et étroite bande de tissu qui s'enroulait autour de la taille et passait entre ses cuisses pour revenir par-derrière sous la ceinture. Il se mit aussitôt au travail pour creuser un trou à l'endroit indiqué par Ezinma. Les voisins rassemblés tout autour ne quittaient pas des yeux le puits, qui devenait de plus en plus profond. Sous la couche superficielle apparut bientôt la terre rouge avec laquelle on frottait le sol et les murs des cases pour leur donner du brillant. Okagbue, le dos luisant de transpiration, travaillait en silence et ne semblait pas se fatiguer. Okonkwo restait debout au bord du trou. Il proposa à Okagbue de faire une pause et de lui laisser sa place. Okagbue répondit qu'il n'était pas fatigué pour le moment.

Ekwefi retourna à sa case pour mettre des ignames à cuire. Son mari en avait apporté une plus grande quantité que d'habitude car il fallait donner à manger à l'homme-médecine. Ezinma l'accompagna pour l'aider à préparer les légumes.

— Il y a trop de légumes verts, dit-elle.

— Tu ne vois donc pas que le pot est plein d'ignames ? répondit Ekwefi. Et tu sais bien que les feuilles réduisent quand elles cuisent.

— Oui, dit Ezinma, c'est pour ça que le serpent-lézard a tué sa mère.

— C'est vrai.

— Il lui avait donné sept paniers de légumes à cuire et à la fin il n'y en avait plus que trois. Alors il l'a tuée, dit Ezinma.

— L'histoire ne finit pas là.

— Ah, oui ! dit Ezinma. Je me souviens maintenant. Il a rapporté sept paniers et il les a fait cuire lui-même. Et à la fin il en restait toujours trois. Alors il s'est tué lui-même.

Devant l'obi, Okagbue et Okonkwo continuaient à creuser pour trouver l'iyi-uwa d'Ezinma sous le regard des voisins qui se pressaient au bord du trou. Celui-ci était maintenant si profond qu'on ne voyait plus celui qui creusait. Les gens ne voyaient que le tas de terre qui, tout autour, ne cessait de grandir. Nwoye, le fils d'Okonkwo, restait tout au bord pour ne rien perdre du spectacle.

Okagbue avait à nouveau pris le relais d'Okonkwo. Il continuait à travailler sans desserrer les lèvres. Les voisins et les épouses d'Okonkwo s'étaient mis à bavarder. Les enfants avaient cessé de s'intéresser à l'événement pour aller jouer.

Okagbue bondit soudain hors du trou, vif comme un léopard.

— Il est tout près, dit-il. Je l'ai senti.

L'excitation fut immédiate et ceux qui s'étaient assis se relevèrent aussitôt.

— Appelle ta femme et ta fille, dit-il à Okonkwo.

Mais Ekwefi et Ezinma, alertées par le bruit, étaient sorties en courant pour voir ce qui se passait.

Okagbue redescendit dans le trou, autour duquel les curieux se bousculaient maintenant. Après quelques coups de pioche, il sentit qu'il avait frappé l'iyi-uwa. Il le souleva prudemment avec la pioche pour le jeter au bord. Quelques femmes, prises de peur, se sauvèrent en courant. Mais elles revinrent très vite se poster à distance respectueuse. Okagbue remonta et, sans un mot ni un regard pour les spectateurs, s'approcha de son sac en peau de chèvre, en sortit deux feuilles et se mit à les mastiquer. Après les avoir avalées, il prit le chiffon de la main gauche et entreprit de le dénouer. Et le galet lisse et brillant en tomba. Il se baissa pour le ramasser.

— C'est à toi ? demanda-t-il à Ezinma.

— Oui, répondit-elle.

Toutes les femmes poussèrent des cris de joie : les ennuis d'Ekwefi étaient enfin terminés !

Tout cela s'était passé plus d'un an auparavant et Ezinma, depuis, n'avait pas été malade. Mais voici qu'elle s'était soudain mise à frissonner pendant la nuit. Ekwefi l'avait allongée sur une natte par terre et avait allumé un feu. Mais l'état de la fillette n'avait cessé d'empirer. Agenouillée près d'elle, une main posée sur son front moite et brûlant, elle ne cessait de prier. Les autres épouses avaient beau lui dire que ce n'était rien de plus que l'iba, elle ne les entendait pas.

Okonkwo revint de la brousse en portant sur son épaule gauche une grande brassée d'herbes et de feuilles, de racines et d'écorces arrachées aux arbres et aux buissons connus pour leurs vertus médicinales. Il entra dans la case d'Ekwefi, posa son chargement au sol et s'assit.

— Apporte-moi un pot, dit-il, et laisse l'enfant.

Ekwefi alla chercher un pot. Okonkwo sélectionna les meilleures plantes, selon les quantités requises, et les coupa. Il les mit dans le pot et Ekwefi y versa un peu d'eau.

— Ça suffira ? demanda-t-elle, après avoir versé à peu près la moitié de l'eau dans le bol.

— Encore un peu... J'ai dit un peu ! Tu es sourde ? rugit Okonkwo.

Elle mit le pot sur le feu et Okonkwo ramassa sa machette pour retourner dans son obi.

— Surveille bien le pot, recommanda-t-il en sortant, et ne laisse pas l'eau bouillir. Si elle bout, elle perd son pouvoir.

Okonkwo parti, Ekwefi se mit à surveiller le pot comme si c'était lui l'enfant malade. Son regard allait et venait sans cesse d'Ezinma à l'infusion frémissante.

Okonkwo revint quand il estima que le mélange avait assez infusé. Il y jeta un coup d’œil et déclara que c’était prêt.

— Apporte-moi un tabouret bas pour Ezinma, dit-il, et une natte épaisse.

Ôtant le pot du feu, il le posa devant le tabouret. Puis il releva Ezinma et la mit sur le tabouret, à califourchon au-dessus du pot fumant. L’épaisse natte les recouvrit tous deux. Ezinma se débattit pour échapper à la vapeur qui la suffoquait, mais il la maintint assise. Elle se mit à pleurer.

Quand on retira enfin la natte, elle était inondée de sueur. Ekwefi l’essuya avec un linge, elle s’allongea sur une natte sèche et ne tarda pas à s’endormir.

¹ Fièvre de type malaria.

² La semaine ibo compte quatre jours : eke, oye, afo, et nkwo.

³ Pierre magique qui relie l’enfant ogbanje au monde des esprits. L’enfant n’échappe à la mort que si la pierre est mise au jour.

Des foules importantes commencèrent à se rassembler sur l'îlo du village dès que la chaleur au soleil diminua et que sa brûlure sur les corps cessa d'être douloureuse. La plupart des cérémonies de la communauté avaient lieu à ce moment de la journée, et quand on annonçait le début "après le repas de midi", chacun comprenait qu'on commencerait bien plus tard, quand la chaleur serait retombée.

On voyait bien, à la façon dont la foule se tenait debout ou s'asseyait, que la cérémonie était destinée aux hommes. Il y avait de nombreuses femmes mais elles se tenaient à l'écart et regardaient de loin. Les hommes titrés et les anciens attendaient sur leurs tabourets que les procès commencent. Face à eux se trouvait une rangée de neuf tabourets inoccupés. Deux petits groupes restaient à une distance respectueuse au-delà de ces tabourets. Ils faisaient face aux anciens. Il y avait trois hommes dans l'un de ces groupes, et trois hommes et une femme dans l'autre. La femme s'appelait Mgbafo et les trois hommes qui l'accompagnaient étaient ses frères. Dans l'autre groupe se trouvaient son mari, Uzowulu, et les parents de celui-ci. Mgbafo et ses frères étaient immobiles comme des statues dont un artiste aurait sculpté les visages pour leur donner une expression de défi. Uzowulu et ses parents, de leur côté, discutaient entre eux. Ils avaient l'air de chuchoter, mais en réalité ils parlaient à tue-tête. Dans la foule, tout le monde bavardait. On se serait cru au marché. De loin, on entendait ce bruit comme un grondement sourd porté par le vent.

Un gong métallique retentit, soulevant une vague d'impatience dans la foule et tous les regards se tournèrent vers la maison des egwugwu. Gome, gome, gome, chantait le gong, et une flûte lança avec force une note suraiguë. Puis les voix des egwugwu s'élevèrent, gutturales et effrayantes. La vague frappa les femmes et les enfants, qui reculèrent dans une bousculade. Mais cela ne dura pas. Ils étaient déjà assez loin et ne manquaient pas de place pour se sauver au cas où l'un des egwugwu s'avancerait dans leur direction.

On entendit à nouveau le gong et la flûte. De la maison des egwugwu sortait maintenant un tumulte de cris chevrotants : les Aru oyim de de de dei ! emplissaient l'air tandis que les esprits des ancêtres, tout juste sortis de terre, se saluaient dans leur langage ésotérique. La maison des egwugwu d'où ils surgissaient se trouvait face à la forêt et loin de la foule, qui n'en voyait que l'arrière avec ses nombreux motifs et dessins de

couleur réalisés à intervalles réguliers par des femmes spécialement choisies pour cela. Ces femmes ne voyaient jamais l'intérieur de la case. Aucune femme ne devait le voir. Elles nettoyaient les murs extérieurs et y faisaient des dessins et des hommes les surveillaient. Si elles imaginaient ce qu'il y avait à l'intérieur, elles gardaient cela pour elles. Aucune femme ne posait jamais une question sur le culte le plus puissant et le plus secret du clan.

Aru oyim de de de dei ! entendait-on voler comme des langues de feu autour de la case obscure et verrouillée. Les esprits des ancêtres du clan étaient lâchés. Le gong de métal continuait à battre et la flûte, aiguë et puissante, survolait le chaos.

C'est alors que les egwugwu apparurent. Les femmes et les enfants poussèrent un hurlement et s'enfuirent à toutes jambes. C'était instinctif. Dès qu'une femme voyait un egwugwu, elle se sauvait. Et quand, comme ce jour-là, neuf des plus grands esprits du clan apparaissaient ensemble, et masqués, c'était un spectacle terrifiant. Mgbafo elle-même voulut prendre ses jambes à son cou et ses frères durent la retenir.

Chacun des neuf egwugwu représentait un village du clan. Leur chef se nommait Forêt-Maudite. De la fumée sortait de sa tête.

Les neuf villages d'Umuofia avaient pour origines les neuf fils du premier père du clan. Forêt-Maudite représentait le village d'Umueru, celui des enfants d'Eru l'aîné des neuf fils.

— Umuofia kwenu ! lança à pleine voix le chef egwugwu, en battant l'air de ses bras de raphia.

Les plus vieux du clan répondirent :

— Yaa !

— Umuofia kwenu !

— Yaa !

— Umuofia kwenu !

— Yaa !

Forêt-Maudite planta alors la pointe de son bâton sonore dans la terre. Et celui-ci se mit à trembler et à crépiter comme animé d'une vie métallique. Forêt-Maudite prit le premier des tabourets inoccupés et les huit autres egwugwu s'assirent après lui par ordre d'ancienneté.

Les épouses d'Okonkwo, et peut-être d'autres femmes, remarquèrent sans doute que le deuxième egwugwu avait la démarche élastique d'Okonkwo. Et elles avaient peut-être aussi remarqué qu'Okonkwo n'était pas avec les hommes titrés et les anciens assis derrière la rangée d'egwugwu. Mais dans ce cas, elles gardèrent leurs remarques pour elles. L'egwugwu à la démarche élastique était l'un des pères défunts du clan. Il était effrayant avec son corps de raphia fumé, son grand visage de bois peint en blanc à

l'exception de ses yeux ronds au regard vide et de ses dents carbonisées longues comme des doigts d'homme. Il avait sur la tête deux puissantes cornes.

Une fois que tous les egwugwu furent assis et que les innombrables clochettes et autres crécelles accrochées à leurs costumes se furent tues, Forêt-Maudite s'adressa aux deux groupes qui leur faisaient face.

— Corps d'Uzowulu, je te salue ! dit-il.

Les esprits s'adressaient toujours aux humains en les appelant "corps de". Uzowulu se pencha et toucha la terre de sa main droite en signe de soumission.

— Notre père, ma main a touché le sol, dit-il.

— Uzowulu, me connais-tu ? demanda l'esprit.

— Comment te connaîtrais-je, père ? Tu es au-delà de notre connaissance.

Se tournant alors vers l'autre groupe, Forêt-Maudite s'adressa à l'aîné des trois frères.

— Corps d'Odukwe, je te salue !

Odukwe se pencha et toucha la terre. L'audience était ouverte.

Uzowulu s'avança pour exposer son affaire.

— La femme qui se trouve là est Mgbafo, mon épouse. Je l'ai épousée avec mon argent et mes ignames. Je ne dois rien à mes beaux-parents. Je ne leur dois pas d'ignames. Je ne leur dois pas d'ignames-coco. Un matin, ils sont venus chez moi, ils m'ont battu et ils ont emmené ma femme et mes enfants. C'était pendant la saison des pluies. J'ai attendu en vain que ma femme revienne. Je suis allé trouver ma belle-famille et je leur ai dit : "Vous avez repris votre sœur. Je ne l'ai pas renvoyée. C'est vous qui l'avez emmenée. La loi du clan veut que vous rendiez sa dot." Mais les frères de ma femme ont répondu qu'ils n'avaient rien à me dire. C'est pourquoi j'ai porté cette affaire devant les pères du clan. Voilà. Je vous salue.

— Tes paroles sont bonnes, dit le chef des egwugwu. Écoutons Odukwe. Il se peut que ses paroles aussi soient bonnes.

Odukwe était petit et trapu. Il s'avança, salua les esprits et commença son récit.

— Mon beau-frère vous a dit que nous étions allés chez lui, qu'on l'avait battu et qu'on avait emmené notre sœur et ses enfants. Tout est vrai. Il vous a dit qu'il était venu chez nous pour récupérer la dot et qu'on avait refusé de la lui rendre. C'est vrai aussi. Mon beau-frère, Uzowulu, est une brute. Ma sœur a vécu neuf ans avec lui. Pendant toutes ces années le soleil ne s'est pas levé un seul jour sans qu'il la batte. Nous avons essayé mille fois de mettre fin à leurs disputes, et c'était chaque fois Uzowulu qui avait tort.

— C'est un mensonge ! cria Uzowulu

— Il y a deux ans, poursuivit Odukwe, alors qu'elle était enceinte, il l'a tellement battue qu'elle a fait une fausse couche.

— C'est un mensonge ! Elle a perdu l'enfant après avoir couché avec son amant !

— Corps d'Uzowulu, je te salue, dit Forêt-Maudite pour le faire taire. Quelle sorte d'homme couche avec une femme enceinte ?

Un profond murmure d'approbation monta de la foule.

— L'année dernière, continua Odukwe, alors que ma sœur se remettait d'une maladie, il l'a encore battue, et si les voisins n'étaient pas venus à son secours il l'aurait tuée. Nous l'avons appris, et nous avons fait ce qu'il vous a dit. La loi d'Umuofia dit que si une femme s'enfuit de chez son mari on lui rend la dot. Mais dans le cas présent, elle s'est enfuie pour sauver sa vie. Ses deux enfants appartiennent à Uzowulu, nous ne le contestons pas. Mais ils sont trop jeunes pour quitter leur mère. Si, par contre, Uzowulu guérissait de sa folie et venait, comme il convient, supplier sa femme de revenir, elle le ferait, étant bien entendu que si jamais il la battait de nouveau nous lui couperions ce qui fait de lui un homme !

Un gigantesque éclat de rire secoua la foule. Forêt-Maudite se leva, ce qui eut pour effet immédiat de rétablir l'ordre. Un nuage de fumée sortait continuellement de sa tête. Il se rassit et appela deux témoins. C'étaient deux voisins d'Uzowulu, et ils confirmèrent qu'il battait sa femme. Forêt-Maudite se leva à nouveau, arracha son bâton de terre et l'y replanta. Il fit quelques pas en courant vers les femmes et elles s'enfuirent toutes, terrorisées, mais pour revenir aussitôt à leur place. Les neuf egwugwu se retirèrent alors pour se concerter dans leur maison. Leur absence dura un long moment. Puis le gong de métal résonna et la flûte suivit. Les egwugwu venaient de ressortir de leur maison souterraine. Ils se saluèrent les uns les autres et réapparurent sur l'ilo.

— Umuofia kwenu ! rugit Forêt-Maudite, en se plaçant face aux anciens et aux notables du clan.

— Yaa ! répondit la foule avant que le silence tombé du ciel engloutisse la clameur.

Forêt-Maudite reprit la parole devant un auditoire muet. Les huit autres egwugwu étaient à nouveau figés comme des statues.

— Nous avons entendu les deux parties, dit Forêt-Maudite. Il ne nous revient pas de blâmer cet homme ni de le féliciter, mais de régler cette querelle.

Se tournant vers Uzowulu, il marqua une courte pause avant d'ajouter :

— Corps d'Uzowulu, je te salue !

— Notre père, ma main a touché le sol, répondit Uzowulu en touchant la terre.

— Corps d'Uzowulu, me connais-tu ?

— Comment te connaîtrais-je, père ? Tu es au-delà de notre connaissance, répondit Uzowulu.

— Je suis Forêt-Maudite. Je tue un homme le jour où la vie est pour lui la plus douce !

— C'est vrai, répondit Uzowulu.

— Rends-toi chez ta belle-famille avec un pot de vin et supplie ton épouse de revenir avec toi. Il n’y a pas de bravoure chez un homme quand il se bat avec une femme.

Se tournant vers Odukwe, il dit après un court silence :

— Corps d’Odukwe, je te salue !

— Ma main touche le sol, répondit Odukwe.

— Me connais-tu ?

— Aucun homme ne peut te connaître.

— Je suis Forêt-Maudite. Je suis Viande-séchée-qui-emplit-la-bouche. Je suis Feu-qui-brûle-sans-fagot. Si ton beau-frère t’apporte du vin, laisse ta sœur partir avec lui. Je te salue !

Et d’arracher son bâton planté dans le sol pour le replanter aussitôt.

— Umuofia kwenu ! rugit-il, et la foule répondit.

— Je ne comprends pas pourquoi il faut porter cette sorte de vétille devant les egwugwu, dit un ancien à son voisin.

— Ne me dis pas que tu ignores quelle sorte d’homme est cet Uzowulu ? Il n’écouterait pas une autre décision, répondit l’autre.

Pendant qu’ils parlaient, deux autres groupes avaient remplacé les premiers face aux egwugwu, et une grande affaire de propriété terrienne s’ouvrit.

La nuit était d'un noir profond. La lune, qui s'était levée soir après soir de plus en plus tard, n'était plus visible qu'à l'aube. Et chaque fois que la lune abandonnait le soir pour se lever au chant du coq, les nuits prenaient la couleur du charbon.

Ezinma et sa mère étaient accroupies sur une natte après leur dîner de fougou d'ignames et de soupe d'herbes. Une lampe à huile les éclairait d'une lumière jaunâtre. Sans elle, il aurait été impossible de manger : on ne trouvait pas sa bouche dans l'obscurité de cette nuit-là. Chacune des quatre cases du domaine d'Okonkwo avait sa lampe à huile et chaque case, vue d'une autre, semblait avec cette douce lumière un œil jaune ouvert dans l'épaisseur de la nuit.

Le monde se taisait, à l'exception bien sûr des insectes dont le cri strident faisait partie de la nuit, et du bruit produit par Nwayieke pilant le fougou dans son mortier. Nwayieke vivait à quelques domaines de là, et elle était connue pour son habitude de cuisiner à des heures tardives. Toutes les femmes du voisinage connaissaient le bruit du mortier et du pilon de Nwayieke. Il faisait aussi partie de la nuit.

Okonkwo avait mangé les plats apportés par ses épouses et maintenant, adossé au mur, il se reposait. Plongeant la main dans son sac, il prit sa tabatière. Il la renversa dans sa paume, mais rien n'en sortit. Il la secoua sur son genou pour faire tomber le tabac. C'était toujours le problème avec le tabac d'Okeke : il prenait très vite l'humidité et contenait trop de salpêtre. Okonkwo ne lui en avait pas acheté depuis longtemps. C'était Idigo qui savait moudre du bon tabac. Mais il était tombé malade depuis peu.

Des voix étouffées interrompues de temps à autre par des chants parvenaient à Okonkwo, venant des cases de ses épouses. C'était le moment où mères et enfants se racontaient des histoires. Ekwefi et sa fille Ezinma étaient devant leur porte, assises sur une natte. C'était au tour d'Ekwefi de raconter.

— Il était une fois, commença-t-elle, un grand festin au ciel et tous les oiseaux étaient invités. Ils étaient très contents et beaucoup commencèrent à se préparer pour ce grand jour. Ils se peignirent le corps avec du bois de cam rouge et le décorèrent de magnifiques dessins avec l'uli.

Monsieur Tortue assista à ces préparatifs et ne tarda pas à comprendre ce qu'ils signifiaient. Rien de ce qui se passait dans le monde des animaux ne lui échappait : il était

plein de ruse. Et dès qu'il entendit parler du grand festin au ciel, sa gorge se mit à le démanger rien que d'y penser. La famine sévissait à cette époque et Tortue n'avait pas mangé depuis deux lunes un repas digne de ce nom. Son corps faisait un bruit de bois sec dans sa coquille vide. Alors il se mit à réfléchir à un moyen d'aller au ciel.

— Mais il n'avait pas d'ailes ! objecta Ezinma.

— Sois patiente, répondit sa mère. Voilà l'histoire. Tortue n'avait pas d'ailes, mais il alla trouver les oiseaux pour leur demander la permission de les accompagner. "On te connaît trop bien, répondirent-ils après l'avoir écouté. Tu es plein de ruse et tu es ingrat. Si nous te laissons venir avec nous, tu ne tarderas pas à faire des histoires. – Vous me connaissez mal, dit Tortue. J'ai changé et je ne suis plus le même. J'ai compris que celui qui embêtait les autres s'embêtait lui-même."

Tortue savait se faire tout sucre et tout miel. Les oiseaux furent convaincus en un rien de temps qu'il n'était plus le même et chacun lui donna une plume pour qu'il se fasse deux ailes.

Le grand jour étant enfin arrivé, Tortue fut le premier au lieu de rendez-vous fixé pour le départ. Quand les oiseaux furent au complet, ils s'envolèrent tous ensemble. Tortue était très content et bavardait à tort et à travers tout en volant parmi eux, et ils ne tardèrent pas à le choisir pour parler en leur nom car il avait un grand talent d'orateur.

"Il y a une chose importante que nous ne devons pas oublier, leur dit-il tout en battant des ailes. Quand on est invité à un grand festin comme celui-ci, on prend des noms pour l'occasion. Nos hôtes du ciel vont s'attendre à ce que nous fassions honneur à cette ancienne coutume."

Aucun oiseau n'avait jamais entendu parler de la coutume en question, mais ils savaient que Tortue, malgré ses lacunes dans d'autres domaines, était quelqu'un qui avait beaucoup voyagé et qui connaissait les usages des différents peuples. Chacun prit donc un nouveau nom. Et Tortue fit de même. Il s'appellerait "Vous-Tous".

Ils arrivèrent enfin au ciel et leurs hôtes les accueillirent avec joie. Tortue se présenta dans son plumage multicolore et les remercia pour leur invitation. Son discours était si éloquent que tous les oiseaux se félicitaient de l'avoir amené avec eux et hochaient la tête en l'écoutant. Leurs hôtes le prirent pour le roi des oiseaux, en particulier parce qu'il était si différent des autres.

Après qu'on eut offert et dégusté des noix de cola, les gens du ciel posèrent devant leurs invités les mets les plus fins et les plus délicieux dont Tortue ait jamais rêvé. La soupe était servie fumante et dans la marmite où elle avait cuit. Elle était pleine de viande et de poisson. Tortue se mit à la humer à grand bruit. Il y avait de l'igname pilée et aussi du potage d'igname cuit avec de l'huile de palme et du poisson frais. Et des pots de vin de

palme. Quand tout fut disposé devant les invités, l'un de leurs hôtes du ciel s'avança pour goûter un peu de chaque mets. Puis il invita les oiseaux à manger. Mais Tortue bondit sur ses pattes et demanda : "Pour qui avez-vous préparé ce festin ? – Pour vous tous", répondit l'hôte.

Se tournant vers les oiseaux, Tortue dit : "Vous vous souvenez, n'est-ce pas, que mon nom est Vous-Tous. La coutume ici veut qu'on serve d'abord le porte-parole et les autres après. On vous servira quand j'aurai mangé."

Et Tortue de se mettre à manger et les oiseaux à grommeler. Les gens du ciel se disaient que c'était certainement la coutume, chez le peuple des oiseaux, de laisser toute la nourriture à son roi. Et Tortue mangea ainsi la meilleure part de chaque chose puis but deux pots de vin de palme, si bien qu'à la fin il était bourré de nourriture et de boisson et sa carapace pleine à craquer.

Les oiseaux firent cercle pour manger ce qui restait et picorer les os qu'il avait jetés par terre autour de lui. Certains étaient trop furieux pour manger. Ils choisirent de rentrer chez eux le ventre vide. Mais avant de se séparer, chacun reprit à Tortue la plume qu'il lui avait prêtée. C'est ainsi qu'il se retrouva dans sa carapace bourrée de nourriture et de vin, sans ailes pour redescendre chez lui. Il demanda alors aux oiseaux de porter un message à son épouse, mais tous refusèrent. Jusqu'à ce que Perroquet, qui s'était montré le plus furieux contre lui, change soudain d'avis et accepte de lui rendre ce service.

"Dis à ma femme, lui demanda Tortue, de sortir de la maison tout ce qu'il y a de mou et d'en couvrir la cour, afin que je puisse sauter du haut du ciel sans trop de risques."

Perroquet promit de transmettre le message et partit à tire d'ailes. Mais une fois chez Tortue, il dit à sa femme de sortir tout ce qu'il y avait de dur dans la maison. Elle sortit donc les pioches de son mari, ses machettes, ses lances, ses fusils et même son canon. En regardant du haut du ciel, Tortue aperçut sa femme qui sortait un tas de choses de leur maison, mais de si loin il ne distingua pas lesquelles. Quand tout lui parut prêt, il s'élança. Il tomba et tomba et tomba, au point de se demander si ça n'allait pas durer toujours. Puis il s'écrasa au sol et son canon n'aurait pas tonné plus fort que le bruit de sa chute.

— Il est mort ? demanda Ezinma.

— Non, répondit Ekwefi. Sa carapace s'est cassée en mille morceaux. Mais il y avait un grand homme-médecine dans le voisinage. La femme de Tortue l'a fait venir, il a ramassé tous les morceaux de carapace et il les a recollés. C'est pour cette raison que la carapace de Tortue n'est pas lisse.

— Il n'y a pas de chanson dans cette histoire, remarqua Ezinma.

— Non, répondit Ekwefi. Je vais t'en trouver une autre avec une chanson. Mais c'est ton tour, maintenant.

— Il était une fois, commença Ezinma, Tortue et Chat qui partirent en guerre contre les ignames... Non, ça ne commence pas comme ça. Il était une fois une grande famine au pays des animaux. Tout le monde était maigre sauf Chat, qui était gros et gras, avec le corps qui brillait comme si on l'avait frotté avec de l'huile...

Elle s'interrompit parce qu'un cri perçant venait de déchirer le silence de la nuit. C'était Chielo, la prêtresse d'Agbala, qui prophétisait. Ce n'était pas nouveau. Chielo, de temps en temps, était possédée par l'esprit de son dieu et elle se mettait à vaticiner. Mais ce soir-là, elle adressait sa prophétie et son salut à Okonkwo, et tous ceux de sa famille tendaient l'oreille. On cessa de raconter des contes.

"Agbala do-o-o-o ! Agbala ekene-o-o-o-o, lançait la voix semblable à une lame effilée s'enfonçant à travers la nuit. Okonkwo ! Agbala ekene gio-o-o-o ! Agbala cholu ifu ada ya Ezinmao-o-o-o !"

En entendant le nom de sa fille, Ekwefi releva brusquement la tête comme un animal qui sent l'odeur de la mort. Son cœur se mit à cogner douloureusement dans sa poitrine.

La prêtresse était arrivée au domaine d'Okonkwo et parlait avec lui devant sa case. Elle ne cessait de répéter qu'Agbala voulait voir sa fille Ezinma. Okonkwo la priait de revenir le lendemain matin car Ezinma dormait à cette heure. Mais Chielo, ignorant ce qu'il tentait de lui expliquer, continuait à crier qu'Agbala voulait voir sa fille. Sa voix sonnait comme du métal et les femmes et les enfants d'Okonkwo, dans leurs cases, entendaient tout ce qu'elle disait. Okonkwo continuait à expliquer que la fillette venait d'être malade et qu'elle dormait. Ekwefi l'emmena en toute hâte dans sa chambre et la fit coucher dans leur grand lit de bambou.

— Prends garde, Okonkwo ! cria la prêtresse. Garde-toi d'échanger des mots avec Agbala. Est-ce qu'un homme parle quand un dieu parle ? Prends garde !

Après avoir traversé la case d'Okonkwo, elle se dirigea directement vers celle d'Ekwefi. Okonkwo la suivit.

— Ekwefi ! appela-t-elle. Agbala te salue ! Où est ma fille Ezinma ? Agbala veut la voir !

Ekwefi sortit de sa case, sa lampe à huile dans la main gauche. Comme un vent léger soufflait, elle abritait la flamme de la main droite. La mère de Nwoye sortit de sa propre case avec elle aussi une lampe à huile. Les enfants étaient dehors, dans la pénombre, ne perdant rien de cet étrange spectacle. La plus jeune femme d'Okonkwo sortit à son tour et rejoignit les autres.

— Où Agbala veut-il la voir ? demanda Ekwefi.

— Où donc, sinon dans la maison des Collines et des Grottes ? répondit la prêtresse.

— Je viens avec vous, dit Ekwefi d'un ton ferme.

— Tufia-a ! lança la prêtresse, sa voix claquant comme l'aboiement furieux du tonnerre à

la saison sèche. Comment oserais-tu, femme, te présenter devant le tout-puissant Agbala de ton propre chef ? Prends garde, femme, que sa colère ne s'abatte sur toi ! Et amène-moi ta fille !

Ekwe fi rentra dans sa case et en ressortit avec Ezinma.

— Viens, ma fille, dit la prêtresse. Je vais te porter sur mon dos. Sur le dos de sa mère, un bébé ne sait pas si le chemin est long.

Ezinma se mit à pleurer. Elle avait l'habitude que Chielo l'appelle "ma fille". Mais ce n'était plus la même Chielo qu'elle voyait maintenant à la lumière jaune des lampes à huile.

— Ne pleure pas, ma fille, dit la prêtresse. Sinon Agbala sera en colère contre toi.

— Ne pleure pas, dit Ekwe fi. Elle te ramènera vite. Je vais te donner du poisson.

Elle repartit dans sa case et décrocha le panier noirci par la fumée dans lequel elle gardait son poisson séché et les autres ingrédients de la soupe. Coupant un morceau en deux, elle le tendit à Ezinma, qui s'agrippa à elle.

— N'aie pas peur, dit-elle, en caressant le crâne de sa fille rasé selon un dessin régulier.

La prêtresse mit un genou à terre et Ezinma grimpa sur son dos, la main gauche refermée sur son morceau de poisson et les yeux pleins de larmes.

"Agbala do-o-o-o ! Agbala ekeneo-o-o-o !..." recommença à psalmodier Chielo pour saluer son dieu.

Puis elle tourna brusquement les talons, retraversa la case d'Okonkwo, en se courbant très bas pour franchir chaque seuil. Ezinma pleurait à grand bruit maintenant, en appelant sa mère. D'épaisses ténèbres se refermèrent sur leurs deux voix.

Une étrange et soudaine fatigue s'abattit alors sur Ekwe fi, qui restait debout, le regard braqué dans la direction des voix, telle une poule à laquelle un vautour vient d'enlever son unique poussin. La voix d'Ezinma s'évanouit bientôt et on n'entendit plus que celle de Chielo, de plus en plus lointaine.

— Pourquoi restes-tu là comme si on l'avait enlevée ? demanda Okonkwo, en repartant vers sa case.

— Elle va bientôt la ramener, dit la mère de Nwoye.

Mais Ekwe fi n'entendit pas ces paroles de consolation. Elle resta un moment immobile, puis, subitement, prit sa décision. Elle traversa en courant la case d'Okonkwo et ressortit.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Je vais suivre Chielo, répondit-elle avant de disparaître dans l'obscurité.

Okonkwo se racla la gorge et sortit la tabatière de son sac en peau de chèvre posé à côté de lui.

La voix de la prêtresse n'était plus qu'un lointain murmure. Ekwefi pressa le pas pour rejoindre le sentier et tourna à gauche en direction de la voix. Elle n'y voyait rien dans l'obscurité, mais avançait sans peine sur le sentier sablonneux entre les branches et les feuilles humides. Elle se mit à courir en se tenant les seins à deux mains pour les empêcher de ballotter bruyamment contre son corps. Son pied gauche heurta une racine et la terreur la prit. C'était un mauvais présage. Elle accéléra encore. Mais la voix de Chielo était toujours aussi loin. Courait-elle aussi ? Comment pouvait-elle aller si vite avec Ezinma sur le dos ? Malgré la fraîcheur nocturne, Ekwefi commençait à avoir chaud. Elle devait se frayer un chemin dans les hautes herbes et les plantes grimpantes qui poussaient sur le sentier. Elle trébucha une fois, et tomba. C'est à ce moment seulement qu'elle comprit, en tressaillant, qu'elle n'entendait plus Chielo. Son cœur battit plus fort et elle se figea sur place. Puis la voix de la prêtresse éclata de nouveau, quelques pas devant elle. Mais Ekwefi ne la voyait pas. Elle ferma les yeux un instant et les rouvrit en espérant y voir plus clair, mais en vain. Elle ne distinguait rien au-delà de son nez.

Il n'y avait pas d'étoiles au ciel car le temps était à la pluie. Les lucioles qui voletaient de-ci de-là avec leurs minuscules lampes vertes ne faisaient que rendre l'obscurité plus profonde. Entre les éclats de voix de Chielo, la nuit bruissait des innombrables stridences des insectes tapis dans la forêt.

"Agbala do-o-o-o !... Agbala ekeneo-o-o-o !..."

Ekwefi avançait péniblement, en s'efforçant à la fois de ne pas trop s'approcher et de ne pas se laisser distancer. "Elles doivent aller à la grotte sacrée", se dit-elle. Comme elle marchait lentement, elle avait le temps de réfléchir. Que ferait-elle une fois qu'elles seraient descendues dans la grotte ? Elle n'oserait jamais y entrer. Elle attendrait devant l'entrée, toute seule à cet endroit qui lui faisait si peur. Elle pensa à toutes les terreurs nocturnes. Elle se rappela la nuit où elle avait vu Ogbu-agali-odu, l'une de ces essences immatérielles malfaisantes lâchées sur le monde par les puissantes "médecines" que la tribu avait conçues jadis pour lutter contre ses ennemis, mais dont elle avait depuis oublié comment les contrôler. Alors qu'elle revenait de la rivière avec sa mère par une nuit aussi noire que celle-ci, elles avaient vu sa lueur qui flottait à leur rencontre. Elles avaient jeté leurs pots d'eau et s'étaient cachées sur le côté du chemin en s'attendant à voir cette sinistre lueur s'abattre sur elles et les tuer. C'était la seule fois où Ekwefi avait vu Ogbu-agali-odu. Mais bien que cela se soit passé de nombreuses années auparavant, son sang se glaçait encore quand elle repensait à cette nuit.

La voix de la prêtresse lui parvenait maintenant à des intervalles plus longs, mais elle était toujours aussi forte. L'air était humide et frais, chargé de rosée. Ezinma éternua. Ekwefi murmura : "Vie à toi", et au même moment la prêtresse dit aussi : "Vie à toi, ma

filles !" La voix d'Ezinma dans l'obscurité réchauffa le cœur de sa mère. Elle continua à avancer, tant bien que mal.

Puis la prêtresse poussa un hurlement :

— Il y a quelqu'un qui marche derrière moi ! Que tu sois un esprit ou un homme, puisse Agbala te raser la tête avec une lame ébréchée ! Et te tordre le cou jusqu'à ce que tu voies tes talons !

Ekwefi resta pétrifiée. Une petite voix lui disait : "Rentre chez toi, femme, avant qu'Agbala te fasse du mal !" Mais elle ne le pouvait pas. Elle resta ainsi jusqu'à ce que Chielo l'ait largement distancée, puis elle se remit à la suivre. Elle avait tant marché qu'elle commençait à sentir une lourdeur dans ses jambes et même dans sa tête. Puis elle se rendit compte que le chemin qu'elles avaient pris ne pouvait pas être celui de la grotte. Elles l'avaient sans doute dépassée depuis longtemps. Elles devaient aller vers Umuachi, le village le plus lointain du clan. La voix de Chielo s'élevait maintenant à de longs intervalles.

Ekwefi eut l'impression que la nuit s'était un peu éclaircie. Le ciel était dégagé et quelques étoiles brillaient. La lune se préparait sans doute à se lever, cessant sa bouderie. Les nuits où elle tardait à apparaître, les gens disaient qu'elle refusait de manger comme un mari renfrogné qui rejette la cuisine de sa femme après une dispute.

"Agbala do-o-o-o ! Umuachi Agbala ekene unuo-o-o !"

C'était exactement ce qu'Ekwefi avait compris. La prêtresse saluait maintenant le village d'Umuachi. Elles avaient parcouru une distance incroyable. Comme elles entraient dans le village par l'étroite piste forestière, l'obscurité commença à se dissiper et on distingua vaguement la forme des arbres. Ekwefi plissait les yeux pour tenter de voir sa fille et la prêtresse, mais chaque fois qu'elle croyait les apercevoir leur forme se dissolvait comme un pan de nuit qui fond.

La voix de Chielo résonnait maintenant de façon ininterrompue, comme lorsqu'elles s'étaient mises en route. Ekwefi avait une sensation d'espace et elle pensa qu'ils devaient être sur l'îlo, le terrain de jeu du village. Elle se rendit compte également, dans un sursaut, que Chielo n'avancait plus. En fait, elle revenait sur ses pas. Ekwefi se mit prestement à l'écart. Chielo passa, et elles repartirent par le chemin qui les avait amenées jusque-là.

Le trajet fut interminable et épuisant. Ekwefi eut l'impression d'en faire la plus grande partie comme une somnambule. La lune s'était levée pour de bon et avant même qu'elle n'apparaisse dans le ciel son éclat avait déjà chassé l'obscurité. Ekwefi voyait, maintenant, la silhouette de la prêtresse et son fardeau. Elle ralentit le pas pour accroître la distance qui les séparait. Elle avait peur de ce qui arriverait si Chielo se retournait brusquement et la découvrait.

Elle avait prié pour que la lune se lève, mais elle trouvait maintenant le demi-jour de la lune naissante plus effrayant que l'obscurité. Le monde se peuplait de silhouettes floues et fantastiques qui s'évanouissaient sous son regard fixe pour réapparaître sous d'autres formes. Ekwefi finit par être tellement terrorisée qu'elle faillit à un moment appeler Chielo pour avoir une compagnie et un peu de chaleur humaine. Elle venait de voir un homme en train de grimper à un palmier, la tête tournée vers le sol et les jambes vers le ciel. À cet instant précis, la voix de Chielo s'éleva de nouveau pour lancer sa chanson de possédée et Ekwefi se referma sur elle-même car il n'y avait pas là-dedans la moindre trace d'humanité. Ce n'était pas la Chielo qui s'asseyait à côté d'elle au marché et achetait parfois des galettes de haricot pour Ezinma, qu'elle appelait sa fille. C'était une autre femme : la prêtresse d'Agbala, oracle des Collines et des Grottes. Ekwefi avançait à grand-peine, partagée entre deux craintes. Le bruit de sa démarche hésitante semblait venir de quelqu'un d'autre derrière elle. Elle gardait les bras croisés sur sa poitrine. Une épaisse rosée tombait du ciel et l'air était froid. Elle était incapable de penser, même aux terreurs de la nuit. Elle avançait dans un demi-sommeil, ne se réveillant que lorsque Chielo se mettait à psalmodier.

Elles tournèrent à nouveau, en direction des grottes. À partir de là, Chielo ne cessa plus de chanter. Elle saluait son dieu sous une multitude de noms – maître de l'avenir, messenger de la Terre, dieu qui abat un homme au moment où sa vie est la plus douce... Ekwefi était sortie de sa somnolence, et toutes ses peurs assoupies s'étaient réveillées.

La lune s'étant levée, elle voyait clairement Chielo et Ezinma. Qu'une femme puisse porter si facilement et aussi longtemps une enfant de cette taille tenait du miracle. Mais cette pensée ne vint pas à l'esprit d'Ekwefi. Chielo, cette nuit-là, n'était pas une femme.

"Agbala do-o-o-o ! Agbala ekeneo-o-o-o ! Chi negbu madu ubosi ndu ya nato ya uto daluo-o-o !..."

Ekwefi voyait déjà au loin les collines sous la lune. Elles formaient un cirque dont le sentier rejoignait le centre en profitant d'une brèche.

Dès que la prêtresse entra dans le cercle dessiné par les collines, sa voix parut deux fois plus forte, multipliée par l'écho qui la renvoyait de tous côtés. On était bien dans le sanctuaire d'un grand dieu. Ekwefi choisissait son chemin avec prudence et sans se presser. Elle commençait à se demander si elle avait agi sagement en venant. Il n'arriverait rien à Ezinma, se disait-elle. Et s'il devait lui arriver quelque chose, serait-elle capable de l'empêcher ? Elle n'oserait jamais entrer dans les grottes souterraines. Sa présence, se disait-elle, était complètement inutile.

Toute à ces pensées, elle ne s'était pas rendu compte qu'elles arrivaient très près de l'entrée de la grotte sacrée. Si bien qu'en voyant Chielo, Ezinma sur le dos, disparaître

dans un trou à peine assez large pour une poule, Ekwefi se mit à courir comme pour les arrêter. Incapable de retenir ses larmes devant le gouffre obscur qui les avait englouties, elle se jura que si elle entendait sa fille crier, elle se précipiterait dans cette grotte pour la défendre contre tous les dieux de l'univers. Dût-elle mourir avec elle.

Après avoir fait ce serment, elle s'assit sur une marche de pierre et attendit. Elle n'avait plus peur. Elle entendait la voix de la prêtresse, dont le timbre métallique ne vibrait plus dans le vide immense de la grotte. Elle enfouit son visage entre ses genoux et attendit.

Elle ne sut pas combien de temps elle avait attendu. Très longtemps, sans doute. Elle tournait le dos au sentier qui sortait du cercle des collines. C'est probablement un bruit, derrière elle, qui la réveilla et elle se retourna vivement. Un homme était là, sa machette à la main. Ekwefi poussa un cri et se leva d'un bond.

— Ne sois pas idiote, dit la voix d'Okonkwo. J'ai cru que tu allais descendre dans le sanctuaire avec Chielo, ajouta-t-il, moqueur.

Ekwefi ne répondit pas. Des larmes de gratitude lui montèrent aux yeux. Elle comprit que sa fille était sauvée.

— Rentre chez nous et dors, dit Okonkwo. Je vais attendre ici.

— Moi aussi je vais attendre. C'est presque l'aube. Le premier coq a chanté.

Tandis qu'ils étaient là tous deux, les pensées d'Ekwefi la ramenèrent au temps de leur jeunesse. Elle s'était mariée avec Anene parce que Okonkwo était alors trop pauvre pour l'épouser, et s'était enfuie après deux années d'un mariage qu'elle ne supportait plus pour aller le retrouver. Un matin à l'aube. La lune brillait. Elle allait chercher de l'eau à la rivière. La maison d'Okonkwo était sur le chemin. Elle avait frappé à la porte et il était sorti. En ce temps-là, déjà, Okonkwo n'était pas un grand bavard. Il l'avait tout simplement portée dans la pénombre jusqu'à son lit et avait tâtonné autour de sa taille pour trouver l'ouverture du pagne.

Le lendemain matin, tout le voisinage avait un air de fête, car Obierika, l'ami d'Okonkwo, célébrait [l'uri](#)¹ de sa fille. Ce jour-là, son prétendant (qui avait déjà réglé la plus grande partie de la dot) devait apporter du vin de palme non seulement aux parents de la jeune fille et à sa proche famille, mais aussi à ce groupe beaucoup plus large appelé [umunna](#)². Tout le monde était invité : hommes, femmes et enfants. Mais c'était en fait une cérémonie de femmes centrée autour de la fiancée et de sa mère.

Dès le lever du jour, le petit-déjeuner fut rapidement avalé et les femmes et les enfants commencèrent à se rassembler dans le domaine d'Obierika pour aider la mère de la fiancée qui avait la tâche aussi difficile qu'agréable de cuisiner pour tout le village.

La famille d'Okonkwo partageait l'excitation de toutes les autres familles du voisinage. La mère de Nwoye et la plus jeune épouse d'Okonkwo étaient prêtes à se rendre au domaine d'Obierika avec leurs enfants. La mère de Nwoye avait préparé un panier d'ignames-coco, un pain de sel et du poisson fumé qu'elle offrirait à l'épouse d'Obierika. Ojiugo, la plus jeune épouse d'Okonkwo, avait un panier de plantains et d'ignames-coco ainsi qu'un petit pot d'huile de palme. Leurs enfants portaient des pots d'eau.

Ekwe fi était fatiguée et somnolente après la nuit harassante qu'elle avait passée. Ils n'étaient pas rentrés depuis longtemps. La prêtresse était ressortie du sanctuaire en rampant comme un serpent, Ezinma endormie dans ses bras. Elle avait à peine regardé Okonkwo et Ekwe fi, pas plus qu'elle n'avait montré la moindre surprise en les trouvant à l'entrée de la grotte. Elle avait filé directement vers le village en regardant droit devant elle. Okonkwo et sa femme suivaient à distance respectueuse. Ils pensaient que la prêtresse allait rentrer chez elle, mais elle se rendit tout de suite au domaine d'Okonkwo, traversa son obi, entra dans la case d'Ekwe fi et alla jusqu'à sa chambre. Là, elle posa doucement Ezinma sur le lit et repartit sans un mot pour quiconque.

Ezinma dormait toujours quand tout le monde fut sur le départ, et Ekwe fi demanda à la mère de Nwoye et à Ojiugo d'expliquer à l'épouse d'Obierika qu'elle serait en retard. Elle avait préparé son panier d'ignames-coco et de poisson, mais elle était obligée d'attendre qu'Ezinma se réveille.

— Toi aussi, tu as besoin de dormir, lui dit la mère de Nwoye. Tu as l'air épuisée.

Sur ces entrefaites, Ezinma sortit de la case en se frottant les yeux et en étirant ses bras

maigrelets. En voyant les enfants avec leurs pots, elle se rappela qu'ils allaient à la rivière chercher de l'eau pour la femme d'Obierika et elle rentra dans la case pour prendre le sien.

— Tu as assez dormi ? demanda sa mère.

— Oui, répondit-elle. Allons-y !

— Pas avant que tu aies pris ton petit-déjeuner, dit Ekwefi.

Elle alla dans sa case chercher la soupe de légumes qu'elle avait préparée la veille.

— Il faut qu'on y aille, dit la mère de Nwoye. Je préviendrai la femme d'Obierika que tu arriveras plus tard.

Ils partirent donc pour aller aider la femme d'Obierika – la mère de Nwoye avec ses quatre enfants et Ojiugo avec les deux siens.

Comme ils se rassemblaient devant l'obi d'Okonkwo, celui-ci demanda :

— Qui va préparer mon repas cet après-midi ?

— Je reviendrai pour m'en occuper, répondit Ojiugo.

Okonkwo était fatigué lui aussi et il avait sommeil. Personne ne savait qu'il n'avait pas dormi de la nuit. Il était terriblement angoissé mais n'en laissait rien voir. Après qu'Ekwefi fut partie pour suivre la prêtresse, il avait laissé passer un laps de temps qu'il jugeait raisonnable et virilement digne avant de prendre sa machette et d'aller au sanctuaire, où il pensait les trouver. C'est seulement une fois sur place qu'il s'était dit que la prêtresse avait peut-être décidé de faire d'abord le tour des villages. Okonkwo était rentré chez lui pour attendre. Puis, estimant qu'il avait assez attendu, il était retourné au sanctuaire. Mais un silence de mort régnait sur les collines et les grottes. Ce n'est qu'à sa quatrième tentative qu'il avait trouvé Ekwefi et depuis il était terriblement inquiet.

Le domaine d'Obierika bruissait comme une ruche. Pour faire la cuisine, on avait installé dans tous les coins disponibles des supports composés de trois blocs de terre séchée entre lesquels on faisait du feu. On ne cessait d'en retirer les marmites pour en mettre d'autres, et on pilait le fufu dans une centaine de mortiers en bois. Quelques femmes faisaient cuire les ignames et les cassaves tandis que d'autres préparaient la soupe de légumes. Les jeunes hommes qui ne pilotaient pas le fufu fendaient des bûches. Les enfants n'en finissaient pas d'aller à la rivière.

Trois jeunes hommes avaient aidé Obierika à tuer les deux chèvres avec lesquelles on faisait la soupe. Elles étaient bien grasses, mais la plus grasse de toutes était attachée à un piquet près du mur d'enceinte du domaine. Elle avait la taille d'une petite vache. Obierika avait envoyé quelqu'un de sa famille jusqu'à Umuike pour l'acheter, car c'était celle-ci qu'il allait offrir vivante à ses nouveaux parents par alliance.

— Le marché d'Umuike est un endroit formidable, avait dit le jeune homme chargé

d'acheter la chèvre. Il y a tellement de monde que si on y jette un grain de sable il risque de ne jamais tomber par terre.

— C'est la conséquence d'une puissante médecine, avait répondu Obierika. Les gens d'Umuïke voulaient que leur marché s'agrandisse et absorbe ceux de leurs voisins. Ils ont donc concocté une puissante médecine. Les jours de marché, avant le premier chant du coq, on trouve cette médecine sous la forme d'une vieille femme avec un éventail à la main. Et avec son éventail magique elle fait venir au marché tous les clans des alentours. Elle fait ce geste devant elle, derrière, à droite et à gauche.

— Et tout le monde vient, dit un autre homme. Les gens honnêtes et les voleurs. Ils sont capables de vous voler le pagne que vous avez sur les fesses, là-bas !

— Oui, dit Obierika. J'avais recommandé à Nwankwo d'ouvrir l'œil et de tendre l'oreille. Un homme, un jour, y est allé pour vendre une chèvre. Il la tenait avec une grosse corde enroulée autour de son poignet. Mais une fois sur le marché il s'est rendu compte que les gens le montraient du doigt comme on fait quand on voit un fou. Il ne comprenait pas pourquoi, jusqu'au moment où il a vu en regardant derrière lui qu'il ne tirait pas une chèvre au bout de sa corde, mais une grosse bûche !

— Vous croyez qu'un voleur peut faire tout seul une chose pareille ? demanda Nwankwo à la cantonade.

— Non, répondit Obierika. Mais ils ont cette médecine.

Après avoir égorgé les chèvres et recueilli le sang dans une bassine, ils les présentèrent au-dessus des flammes pour brûler leur pelage. L'odeur de la fourrure carbonisée se mêla à celle des plats qui cuisaient. Puis ils les rincèrent et les découpèrent pour les femmes qui préparaient la soupe.

Toute cette activité de fourmilière se poursuivait dans le calme quand survint une brusque interruption – un cri dans le lointain : "Oji odu achu ijiji-o-o !" ("Celle qui chasse les mouches avec sa queue") Abandonnant leur tâche, les femmes se précipitèrent en direction du cri.

— On ne peut pas s'en aller comme ça en laissant tout brûler sur le feu ! s'écria Chielo la prêtresse. Il faudrait que trois ou quatre d'entre nous restent pour s'en occuper.

— C'est vrai, dit une autre femme. On va s'arranger pour en laisser trois ou quatre ici.

Cinq femmes restèrent pour surveiller les marmites, et les autres se lancèrent à la recherche de la vache qu'on avait laissé échapper. Sitôt qu'elles la virent, elles la ramenèrent à son propriétaire, qui paya sur-le-champ la lourde amende infligée par le village à toute personne qui laissait l'une de ses vaches divaguer dans les cultures de ses voisins. Ayant perçu l'amende, les femmes vérifièrent qu'aucune d'entre elles n'avait manqué à son devoir après avoir entendu le cri.

— Où est Mgbogo ? demanda l'une.

— Dans son lit, répondit la voisine de Mgbogo. Elle a l'iba.

— À part elle, il ne manque qu'Udenkwo, dit une autre femme, mais son petit n'a pas encore vingt-huit jours.

Les femmes auxquelles l'épouse d'Obierika n'avait pas demandé de venir l'aider à cuisiner retournèrent chez elles, tandis que les autres revenaient ensemble chez Obierika.

— À qui était cette vache ? demandèrent celles qui avaient été autorisées à rester.

— À mon mari, répondit Ezelagbo. Un de nos enfants a ouvert la porte de l'étable.

Au début de l'après-midi, les deux premiers pots de vin de palme arrivèrent, de la part de la nouvelle belle-famille d'Obierika. Ils furent dûment offerts aux femmes, qui burent chacune une ou deux cornes pour se donner du cœur à l'ouvrage. Une autre partie fut pour la fiancée et ses demoiselles d'honneur, qui mettaient, avec un rasoir, la délicate et ultime touche à sa coiffure et achevaient de tracer des motifs au bois de cam sur sa peau satinée.

Quand la chaleur du soleil commença à diminuer, Maduka, le fils d'Obierika, s'arma d'un grand balai pour nettoyer le sol devant l'obi de son père. Et comme s'ils n'avaient attendu que ce signal, les parents et les amis d'Obierika commencèrent à arriver, chaque homme avec son sac en peau de chèvre sur l'épaule et un tapis de peau de chèvre roulé sous le bras. Certains étaient accompagnés de leurs fils qui portaient des tabourets de bois sculpté. Okonkwo arrivait avec eux. Ils s'assirent en demi-cercle et se mirent à discuter de choses et d'autres. Les fiancés ne tarderaient pas à arriver.

Okonkwo sortit sa tabatière et la tendit à Ogbuefi Ezenwa, qui était assis à côté de lui. Ezenwa la prit, la tapota sur son genou, s'essuya la paume de la main gauche et y versa du tabac. Ses gestes étaient précis et mesurés, et il dit sans s'interrompre :

— J'espère que tes nouveaux parents vont apporter beaucoup de vin. Même s'ils viennent d'un village réputé pour sa radinerie, ils doivent savoir qu'Akueke est une fiancée digne d'un roi !

— Qu'ils ne se risquent pas à apporter moins de trente pots, répondit Obierika. Sinon, je leur dirai ma façon de penser.

À cet instant, Maduka, le fils d'Obierika, amenait la grande chèvre de l'arrière-cour pour que les parents de son père la voient. Tous l'admirèrent et déclarèrent que c'était bien ainsi qu'il fallait faire. Puis on ramena la chèvre à son piquet.

La belle-famille arriva presque aussitôt. Les jeunes hommes et les adolescents marchaient devant en file indienne, avec chacun un pot de vin de palme. Les parents d'Obierika comptaient les pots à mesure qu'ils arrivaient. Vingt, vingt-cinq... Il y eut un long silence, les parents d'Obierika échangeant des regards qui disaient : "Je te l'avais bien

dit. "Puis d'autres pots apparurent. Trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq... Les invités regardaient avec des hochements de tête approbateurs et semblaient dire : "Voilà qui est se conduire en hommes." Il y eut en tout cinquante pots de vin. Après les porteurs de vin venaient le fiancé, Ibe, et les aînés de sa famille. Ils s'assirent en demi-cercle, complétant ainsi celui de leurs hôtes. Les pots de vin étaient posés au centre. Puis la fiancée, sa mère et une demi-douzaine d'autres femmes arrivèrent de l'intérieur du domaine et firent le tour du cercle en serrant les mains. La mère de la fiancée venait en tête, suivie par la fiancée et les autres femmes. Les femmes mariées avaient revêtu leurs plus belles toilettes et les jeunes filles portaient des rangs de perles rouges et noires à la taille et des anneaux de cheville en cuivre.

Quand les femmes se retirèrent, Obierika présenta des noix de cola à la belle-famille. Son frère aîné cassa la première.

— Vie pour nous tous, dit-il. Et que l'amitié règne entre nos deux familles !

— Ee-e-e ! répondit la foule.

— Aujourd'hui nous vous donnons notre fille. Elle sera pour vous une bonne épouse. Elle vous donnera neuf fils comme la mère de notre ville !

— Ee-e-e !

Le doyen du clan des visiteurs répondit :

— Ce sera bien pour nous et ce sera bien pour vous.

— Ee-e-e !

— Ce n'est pas la première fois que les miens viennent épouser une fille de chez vous. Ma mère était des vôtres.

— Ee-e-e !

— Et ce ne sera pas la dernière fois, car vous nous comprenez et nous vous comprenons. Vous êtes une excellente famille !

— Ee-e-e !

— Des hommes prospères et de grands guerriers.

Et, regardant Okonkwo :

— Votre fille nous donnera des fils comme toi.

— Ee-e-e !

Les noix de cola avalées, on commença à boire du vin de palme. Les hommes s'assirent par groupes de quatre ou cinq autour d'un pot. La soirée se prolongeant, on offrit à manger aux invités. Il y avait de grands plats de fufu et des pots de soupe fumants. Il y avait aussi du potage d'ignames. Ce fut un grand festin.

Comme la nuit tombait, on mit des torches sur des trépieds en bois et les jeunes

hommes entonnèrent une chanson. Les anciens s'assirent en formant un large cercle dont les chanteurs firent le tour en chantant les louanges de chaque homme quand ils arrivaient à sa hauteur. Ils avaient quelque chose à dire pour chacun. Certains étaient de grands fermiers, d'autres des orateurs qui parlaient pour le clan, Okonkwo était le plus grand lutteur et le plus grand guerrier de son temps. Après avoir fait le tour du cercle, ils s'installèrent au centre, et les filles vinrent du fond du domaine pour danser. La fiancée n'était pas parmi elles. Quand elle apparut enfin, brandissant un coq de la main droite, les acclamations fusèrent. Toutes les danseuses s'écartèrent pour lui laisser la place. Elle offrit le coq aux musiciens et se mit à danser. Ses anneaux de cheville en cuivre cliquetaient en cadence et l'enduit au bois de cam luisait dans la douce lumière jaune des torches. Avec leurs instruments de bois, d'argile et de fer, les musiciens passaient d'un chant à l'autre. Ils entonnèrent le dernier chant du village :

Si je tiens sa main
Elle dit : "Touche pas !"
Si je tiens son pied
Elle dit : "Touche pas !"
Mais quand je tiens sa ceinture de taille
Elle fait semblant de l'ignorer.

La nuit était déjà bien avancée quand les invités se levèrent pour partir en emmenant la fiancée qui devait maintenant passer sept semaines de marché dans la famille de son prétendant. Ils chantaient en repartant et, en chemin, ils firent de courtes visites de politesse à quelques personnages importants comme Okonkwo avant de quitter le village. Okonkwo leur offrit deux coqs.

¹ Correspond au moment des fiançailles où la dot achève d'être payée.

² La famille élargie, le clan (surtout des hommes).

“Go-di-di-go-go-di-go. Di-go-go-di-go.” Ainsi parlait l’ekwe au clan. Le langage de l’instrument de bois creux faisait partie des choses que tout homme devait apprendre. “Diim ! Diim ! Diim !” tonnait le canon par intervalles.

Le premier coq n’avait pas chanté et Umuofia était encore plongé dans le sommeil et dans un profond silence quand l’ekwe se mit à parler et le canon à tonner, faisant voler le silence en éclats. Les hommes s’étirèrent sur leurs lits de bambou et tendirent l’oreille, inquiets. Quelqu’un était mort. Le canon semblait déchirer le ciel. “Di-go-go-di-go-di-di-go-go”, entendait-on dans l’air nocturne porteur de messages. Le faible gémissement des femmes dans le lointain se posait sur la terre comme un sédiment de chagrin. Une lamentation lancée à pleins poumons s’élevait de temps à autre au-dessus des gémissements chaque fois qu’un homme arrivait sur le lieu du décès. Il hurlait une ou deux fois sa douleur virile avant de s’asseoir avec les autres hommes pour écouter la plainte ininterrompue des femmes et le langage ésotérique de l’ekwe. Puis le canon tonnait à nouveau. On ne pouvait pas entendre la plainte des femmes au-delà du village, mais l’ekwe portait le message aux neuf autres et plus loin encore. Il donnait d’abord le nom du clan : Umuofia obodo dike, “la terre des braves”. “Umuofia obodo dike ! Umuofia obodo dike !” lançait-il, encore et encore, et plus il insistait, plus l’anxiété montait dans tous les cœurs qui battaient sur des lits de bambou cette nuit-là. Puis il se rapprocha et annonça le nom du village : “Iguedo de la meule jaune !” C’était le village d’Okonkwo. L’appel à Iguedo résonnait encore et encore, et les hommes des neuf villages écoutaient en retenant leur respiration. Le nom de l’homme, enfin, fut annoncé, et les gens soupirèrent : “E-u-u, Ezeudu est mort !” Un frisson glacé courut dans le dos d’Okonkwo qui se rappela la dernière fois que le vieil homme était venu le voir. “Ce garçon t’appelle père, avait-il dit. Ne prête pas la main à sa mort.”

Ezeudu était un grand homme, et le clan tout entier assista donc à ses funérailles. Les antiques tambours de la mort battirent, fusils et canons retentirent, et les hommes pris de frénésie se précipitèrent pour abattre tous les arbres et tous les animaux qu’ils voyaient, bondissant par-dessus les murs et dansant sur les toits. C’était un guerrier qu’on portait en terre, et on vit des guerriers aller et venir du matin au soir par classe d’âge. Tous portaient

des tuniques de raphia noirci à la fumée et sur leur corps des dessins à la craie et au charbon de bois. L'esprit d'un ancêtre, ou egwugwu, se manifestait de temps à autre, venu du monde souterrain, et parlait d'une voix tremblante et surnaturelle sous le raphia qui le recouvrait entièrement. Certains étaient très violents et l'un d'eux avait provoqué une panique en début de journée en surgissant armé d'une machette bien aiguisée, si bien que deux hommes étaient intervenus pour l'empêcher de faire vraiment du mal en lui passant une corde autour de la taille. Par moments, il faisait brusquement volte-face pour s'en prendre à ces hommes, ceux-ci partaient en courant car ils craignaient pour leur vie. Mais ils revenaient toujours à la longue corde qu'il traînait après lui. Celui-ci chantait, de sa voix terrifiante, qu'Ekwensu, ou l'Esprit du mal, lui était entré dans l'œil.

Mais le plus effrayant restait à venir. Il était toujours seul et prenait la forme d'un cercueil. L'air se chargeait d'une odeur pestilentielle partout où il allait et les mouches l'accompagnaient. À son approche, même le plus grand des hommes-médecine courait se mettre à l'abri. Bien des années auparavant, un autre egwugwu avait osé refuser de lui céder la place et il était resté pétrifié pendant deux jours. Celui-là n'avait qu'une main, avec laquelle il portait un panier plein d'eau.

Mais il y avait d'autres egwugwu tout à fait inoffensifs. L'un d'eux était si vieux et infirme qu'il s'appuyait de tout son poids sur un bâton. S'approchant de sa démarche mal assurée jusqu'à l'endroit où gisait le corps du défunt, il le regarda fixement un moment et repartit – pour le monde souterrain.

Le pays des vivants ne se trouvait pas très loin de celui des ancêtres. Il y avait entre les deux de nombreuses allées et venues, surtout pendant les fêtes et aussi quand un vieil homme mourait, parce que les vieux étaient très proches des ancêtres. La vie d'un homme de sa naissance à sa mort était une succession de rites de transition qui le rapprochaient de plus en plus de ses ancêtres.

Ezeudu avait été le doyen de son village, après sa mort il ne restait dans tout le clan que trois hommes plus âgés, et quatre ou cinq dans sa classe d'âge. Chaque fois que l'un de ces anciens apparaissait dans la foule pour exécuter d'un pas hésitant la danse funéraire de la tribu, les hommes plus jeunes s'écartaient et le tumulte s'apaisait.

Ce furent de grandes funérailles, dignes d'un noble guerrier. À l'approche de la nuit, les cris et les coups de fusil, les roulements de tambour et le tintement des machettes entrechoquées redoublèrent.

Ezeudu avait pris trois titres dans sa vie. C'était le signe d'une réussite exceptionnelle. Il n'y avait que quatre titres dans le clan, et seuls un ou deux hommes par génération parvenaient au quatrième, le plus élevé. Dans ce cas, ils devenaient les seigneurs du pays. En raison de ces titres, Ezeudu allait être enterré après la tombée de la nuit avec une seule

torche pour éclairer la cérémonie sacrée.

Mais avant ce rite final et silencieux, le tumulte se fit dix fois plus puissant. Les tambours battaient follement et les hommes bondissaient dans tous les sens. Les coups de fusil partaient de tous côtés et des étincelles jaillissaient des machettes entrechoquées par les guerriers qui se saluaient. La poussière et l'odeur de la poudre stagnaient dans l'air. C'est alors que l'esprit à une seule main surgit, portant son panier plein d'eau. La foule s'écarta et le bruit cessa. L'air s'emplit d'une puanteur qui chassa même l'odeur de la poudre. Il esquissa quelques pas de la danse funéraire au son des tambours, puis s'approcha du corps.

— Ezeudu ! appela-t-il, de sa voix gutturale. Si tu avais été pauvre au cours de ton existence, je t'aurais demandé d'être riche quand tu reviendras. Mais tu étais riche. Si tu avais été lâche, je t'aurais demandé de revenir avec du courage. Mais tu as été un guerrier intrépide. Si tu étais mort jeune, j'aurais demandé de la vie pour toi. Mais tu as vécu longtemps. Je te demande donc de revenir tel que tu l'as été. Si ta mort a été naturelle, alors va en paix. Mais si un homme l'a causée, ne lui laisse pas un instant de répit.

Après quelques nouveaux pas de danse, il repartit.

Les tambours résonnèrent et la danse reprit jusqu'au paroxysme. La pleine nuit n'était pas loin, et donc l'enterrement. Les fusils tirèrent pour un dernier adieu et un coup de canon déchira le ciel. C'est alors qu'au milieu du délire et de la furie générale éclatèrent un cri d'agonie et des hurlements d'horreur. Comme si un sort avait été jeté. Puis tout se tut. Un garçon gisait au milieu de la foule dans une mare de sang. C'était le fils du défunt, âgé de seize ans, qui venait de danser avec ses frères et ses demi-frères pour le traditionnel adieu à leur père. Le fusil d'Okonkwo avait explosé et un éclat de métal avait percé le cœur de l'adolescent.

Il s'ensuivit une confusion comme on n'en avait jamais vu dans l'histoire d'Umuofia. Les morts violentes étaient fréquentes, mais rien de tel ne s'était jamais produit.

Pour Okonkwo, il n'y avait qu'une issue : fuir le clan. Tuer un homme du clan était un crime contre la déesse de la Terre, et celui qui l'avait commis devait quitter le pays. Il y avait des crimes mâles et des crimes femelles. Celui d'Okonkwo était un crime femelle parce qu'il l'avait commis par inadvertance. Il pourrait réintégrer le clan au bout de sept années.

Pendant la nuit, il rassembla ce qu'il avait de plus précieux et en fit des ballots à porter sur la tête. Ses épouses versèrent des larmes amères et leurs enfants pleurèrent avec elles sans savoir pourquoi. Obierika et une demi-douzaine d'autres amis vinrent l'aider et le consoler. Chacun d'eux fit neuf ou dix allers-retours pour porter les ignames d'Okonkwo

dans la grange d'Obierika. Et, avant le chant du coq, Okonkwo et les siens partirent pour sa terre natale. C'était un petit village du nom de Mbanta, juste au-delà des confins de Mbaino.

Dès que le jour se leva, une foule d'hommes venus du quartier d'Ezeudu et vêtus comme pour la guerre fit irruption sur le domaine d'Okonkwo pour le ravager. Ils mirent le feu à sa maison, abattirent les murs rouges, tuèrent ses bêtes et détruisirent sa grange. La déesse de la Terre rendait justice et ils n'étaient que ses messagers. Il n'y avait dans leurs cœurs aucune haine envers Okonkwo. Obierika, son meilleur ami, était d'ailleurs parmi eux. Ils ne faisaient que nettoyer la terre qu'Okonkwo avait polluée avec le sang d'un membre du clan.

Obierika était un homme qui réfléchissait aux choses. Quand la volonté de la déesse fut faite, il s'assit dans son obi, sincèrement désolé par la calamité dont son ami était victime. Pourquoi fallait-il qu'un homme souffre autant pour un crime commis par inadvertance ? Mais il eut beau y réfléchir longuement, il ne trouva pas de réponse. Plus il y pensait, plus les choses paraissaient compliquées. Il se souvint des jumeaux de son épouse, dont il s'était débarrassé. Quel crime avaient-ils commis ? La déesse avait décidé qu'ils constituaient une offense à la Terre et devaient être détruits. Et si le clan n'exigeait pas un châtiment pour celui qui avait offensé la grande déesse, alors la colère de celle-ci s'abattait sur le pays tout entier, pas seulement sur le coupable. Comme le disaient les anciens, quand un doigt touchait l'huile, il salissait tous les autres.

DEUXIÈME PARTIE

Okonkwo fut bien reçu par la famille de sa mère à Mbanta. Le vieil homme qui l'accueillit était le jeune frère de sa mère, désormais le plus âgé des membres de la famille encore en vie. Il s'appelait Uchendu, et c'était lui qui avait reçu la mère d'Okonkwo vingt et dix ans auparavant quand on l'avait ramenée d'Umuofia pour qu'elle soit enterrée parmi les siens. Okonkwo n'était alors qu'un petit garçon et Uchendu se souvenait de lui lançant l'adieu traditionnel : "Mère, mère, mère s'en va !"

Bien des années étaient passées depuis. Okonkwo, ce jour-là, ne ramenait pas la dépouille de sa mère pour qu'elle soit enterrée parmi les siens. Il venait avec ses trois épouses et leurs enfants chercher refuge sur sa terre natale. En voyant la tristesse et la lassitude qui se peignaient sur leurs visages, Uchendu devina tout de suite ce qui s'était passé et ne posa pas de questions. C'est seulement le lendemain qu'Okonkwo lui raconta tout. Le vieil homme écouta son récit jusqu'à la fin et dit, avec un certain soulagement : "C'est un [ochu](#)¹ femelle." Et il organisa les rites et les sacrifices requis.

On donna à Okonkwo un terrain pour y construire son habitation et deux ou trois lopins de terre à cultiver en vue de la prochaine saison des semailles. Avec l'aide des parents de sa mère, il construisit un obi pour lui-même et trois cases pour ses épouses. Il installa ensuite son dieu personnel et les symboles de ses ancêtres disparus. Les cinq fils d'Uchendu offrirent chacun une contribution de trois cents graines d'igname afin que leur cousin puisse démarrer une exploitation dès les premières pluies.

Et la pluie vint, soudaine et torrentielle. Le soleil s'était renforcé pendant deux ou trois lunes et faisait passer un souffle brûlant sur la terre. Toute l'herbe était depuis longtemps brunie et racornie et le sable sous les pieds semblait de la braise. Une poussière marron recouvrait les arbres au feuillage persistant. Les oiseaux se taisaient dans les forêts et le monde était comme pantelant sous la vibration d'une chaleur vivante. Puis il y eut un claquement de tonnerre. Un claquement furieux, métallique et assoiffé, différent du roulement profond et liquide de la saison des pluies. Un vent puissant se leva et l'air se chargea de poussière. Les palmiers oscillaient sous les rafales qui soulevaient leur feuillage pour leur faire d'étranges et fantastiques coiffures en forme de crêtes.

Quand la pluie arriva enfin, ce fut en grosses gouttes solides et gelées que les gens appelaient les "noix de l'eau du ciel". Elles étaient dures et faisaient mal quand on les

recevait, mais les plus jeunes couraient joyeusement les ramasser pour les faire fondre dans leur bouche.

La terre revint très vite à la vie et les oiseaux, dans les forêts, se mirent à voler et à pépier gaiement. Un parfum diffus de renaissance et de verdure se répandit dans l'atmosphère. La pluie tomba moins drue et en petites gouttes liquides, les enfants se mirent à l'abri, heureux, rafraîchis et reconnaissants.

Okonkwo et les siens travaillaient avec acharnement pour planter une nouvelle ferme. Mais c'était comme repartir de zéro sans l'enthousiasme et la vigueur de la jeunesse, comme devenir gaucher quand on est déjà vieux. Il ne prenait plus le même plaisir au travail, et quand il n'avait rien à faire restait assis dans un demi-sommeil silencieux.

Une véritable passion avait jusque-là commandé son existence : il voulait devenir l'un des seigneurs du clan. De là venait toute son énergie. Et il y était presque parvenu. Puis tout avait volé en éclats. On l'avait chassé hors de son clan comme un poisson qu'on jette, pantelant, sur le sable sec. Son dieu personnel, ou chi, n'était manifestement pas fait pour de grandes choses. Un homme ne pouvait pas se hausser au-delà du destin de son chi. Le proverbe des anciens, d'après lequel il suffisait qu'un homme dise oui pour que son chi le confirme, se révélait faux. Il y avait là un homme dont le chi avait dit non même si lui-même avait dit oui.

Uchendu, l'ancien, voyait bien qu'Okonkwo cédaient au désespoir et qu'il était gravement perturbé. Il se promit de lui parler après la cérémonie du [isa-ifi](#)².

Amikwu, le plus jeune des cinq fils d'Uchendu, devait épouser une nouvelle femme. La dot avait été payée, on avait déjà procédé à toutes les cérémonies sauf à la dernière. Amikwu et les siens avaient apporté du vin de palme à la famille de la jeune fille deux lunes avant l'arrivée d'Okonkwo à Mbanta. Il était donc temps de procéder à la dernière cérémonie, celle de la confession.

Les femmes de la famille étaient toutes là et certaines avaient fait un long chemin depuis leurs lointains villages. La fille aînée d'Uchendu était venue d'Obodo, à une demi-journée de marche. Les filles des frères d'Uchendu étaient là également. C'était un rassemblement complet [d'umuada](#)³, comme on le faisait pour un décès dans la famille. Ils étaient vingt-deux en tout.

Ils s'assirent par terre en formant un large cercle et la fiancée se plaça au centre, avec une poule dans la main droite. Uchendu, assis à côté d'elle, tenait le bâton ancestral de la famille. Les autres hommes, restés en dehors du cercle, regardaient. Leurs épouses regardaient aussi. C'était le soir au coucher du soleil.

Njide, la fille aînée d'Uchendu, posa les questions.

— Rappelle-toi que si tu ne réponds pas aux questions avec franchise tu souffriras ou même tu mourras en couches, commença-t-elle. Combien d'hommes ont couché avec toi depuis que mon frère a exprimé pour la première fois son désir de t'épouser ?

— Aucun, répondit simplement la jeune fille.

— Dis la vérité, insista l'autre femme.

— Aucun ? demanda Njide.

— Aucun.

— Jure-le sur ce bâton de mes ancêtres, dit Uchendu.

— Je le jure, dit la fiancée.

Prenant la poule de sa main, Uchendu lui ouvrit la gorge avec un couteau bien aiguisé en laissant un peu de sang couler sur le bâton ancestral.

À partir de ce jour, Amikwu prit la jeune fiancée dans sa case et elle devint son épouse. Les filles de la famille ne retournèrent pas tout de suite chez elles pour rester deux ou trois jours à Mbanta avec leurs parents.

Le deuxième jour, Uchendu convoqua ses fils, ses filles et son neveu Okonkwo. Les hommes apportèrent leurs nattes en peau de chèvre pour s'asseoir par terre, et les femmes s'assirent sur des nattes de sisal étalées sur une banquette en terre. Uchendu tirait doucement sur sa barbe blanche et grinçait des dents. Puis il prit la parole d'un ton calme et décidé en choisissant ses mots avec soin :

— C'est à Okonkwo que je souhaite m'adresser avant tout. Mais je veux que vous tous prêtiez bien l'oreille à ce que je vais dire. Je suis un vieil homme et vous êtes tous des enfants. J'en sais plus sur le monde que n'importe lequel d'entre vous. S'il y en a un parmi vous qui pense en savoir plus, qu'il parle.

Il se tut mais personne ne parla.

— Pourquoi Okonkwo est-il avec nous aujourd'hui ? Ceci n'est pas son clan. Nous ne sommes que les parents de sa mère. Il n'est pas d'ici. C'est un exilé, condamné à vivre pour sept années en terre étrangère. Si bien qu'il est accablé par le chagrin. Mais je n'ai qu'une question à lui poser. Peux-tu me dire, Okonkwo, pourquoi l'un des noms que nous donnons le plus souvent à nos enfants est Nneka, ou "la mère est suprême" ? Nous savons tous qu'un homme est le chef de la famille et que ses épouses lui obéissent. Un enfant appartient à son père et à la famille de celui-ci et non à sa mère et à celle de sa mère. Un homme appartient à la terre de son père et non à celle de sa mère. Et pourtant nous disons Nneka, "la mère est suprême". Pourquoi cela ?

Il y eut un silence.

— Je veux qu'Okonkwo me réponde, dit Uchendu.

— Je ne connais pas la réponse, dit Okonkwo.

— Tu ne connais pas la réponse ? Tu vois bien, alors, que tu es un enfant. Tu as de nombreuses épouses et de nombreux enfants – plus que je n’en ai moi-même. Tu es un grand homme dans ton clan. Mais tu restes un enfant, mon enfant. Écoute-moi bien et je te donnerai la réponse. Mais j’ai une autre question à te poser. Comment se fait-il que, lorsqu’une femme meurt, on la ramène chez elle pour l’enterrer avec sa famille d’origine ? On ne l’enterre pas avec celle de son époux. Pourquoi cela ? On a ramené ta mère à moi et on l’a enterrée avec mes parents. Pourquoi ?

Okonkwo secoua la tête.

— Il ne sait pas non plus, dit Uchendu, et pourtant le voilà accablé de chagrin parce qu’il est venu vivre quelques années au pays de sa mère.

Et Uchendu d’éclater d’un rire amer en se tournant vers ses fils et ses filles.

— Et vous ? Saurez-vous répondre à ma question ?

Tous secouèrent la tête.

— Alors écoutez-moi, dit-il, et il s’éclaircit la voix. C’est vrai qu’un enfant appartient à son père. Mais quand un père frappe son enfant, l’enfant va se faire consoler dans la case de sa mère. Un homme appartient à la terre de son père quand tout va bien et que sa vie est douce. Mais quand frappent le chagrin et l’amertume, il cherche refuge chez sa mère. Ta mère est là pour te protéger. Elle est enterrée ici. Et c’est pourquoi nous disons que la mère est suprême. Est-il juste que toi, Okonkwo, tu présentes à ta mère un visage fermé et refuses d’être consolé ? Méfie-toi, car tu risques de déplaire à celle qui est morte. Ton devoir est de consoler tes femmes et tes enfants et de les ramener au bout de sept ans sur la terre de ton père. Mais si tu laisses le chagrin t’accabler et te tuer, ils mourront tous en exil.

Il resta un long moment silencieux avant de reprendre, en montrant ses fils et ses filles :

— Ceux-là sont ta famille, désormais. Tu crois être l’homme le plus malheureux au monde ? Sais-tu que certains sont parfois bannis à vie ? Sais-tu qu’ils perdent parfois toutes leurs ignames et même leurs enfants ? J’avais six femmes, à une époque. Aujourd’hui je n’en ai plus, sauf cette fille qui ne distingue pas sa droite de sa gauche. Sais-tu combien d’enfants j’ai enterrés – des enfants conçus quand j’étais jeune et plein de vigueur ? Vingt-deux. Je ne me suis pas pendu pour autant, et je suis toujours en vie. Si tu crois être l’homme le plus malheureux au monde, alors demande à ma fille Akueni de combien de jumeaux elle a accouché et s’est débarrassée. N’as-tu jamais entendu ce qu’on chante quand une femme meurt ?

Pour qui tout va bien, pour qui tout va bien ?

Il n'y a personne pour qui tout va bien.

— Voilà tout ce que j'ai à te dire.

[1](#) Crime, meurtre.

[2](#) Cérémonie durant laquelle, quand une femme a vécu loin de son fiancé ou de son mari un certain temps, on vérifie qu'elle n'a pas été infidèle pendant la période de séparation.

[3](#) La famille élargie, le clan (surtout des femmes).

C'est au cours de la deuxième année d'exil d'Okonkwo que son ami Obierika vint lui rendre visite. Il amena avec lui deux jeunes hommes qui portaient chacun un sac pesant sur la tête. Okonkwo les aida à poser à terre leurs fardeaux. Les sacs, visiblement, étaient pleins de cauris.

Okonkwo était très content de recevoir son ami. Ses épouses et ses enfants l'étaient également, de même que ses cousins et leurs épouses, quand il les fit venir et leur annonça qui était son hôte.

— Il faut que tu l'amènes saluer notre père, dit l'un des cousins.

— Oui, répondit Okonkwo. Nous y allons de ce pas.

Mais il glissa d'abord quelques mots à l'oreille de sa première femme. Elle hocha la tête, et les enfants se lancèrent aussitôt à la poursuite d'un de leurs coqs.

L'un de ses petits-enfants avait déjà prévenu Uchendu que trois inconnus venaient d'arriver chez Okonkwo. Il était là et attendait pour les accueillir. Il leur tendit les mains quand ils entrèrent dans son obi, puis, après avoir échangé une poignée de mains avec eux, il demanda à Okonkwo qui ils étaient.

— Celui-ci, c'est Obierika, mon grand ami, dont je t'ai déjà parlé.

— Oui, dit le vieil homme, en se tournant vers Obierika. Mon fils m'a parlé de toi et je me réjouis que tu sois venu nous voir. J'ai connu ton père, Iweka. C'était un grand homme. Il avait de nombreux amis ici et venait souvent les voir. C'était le bon temps, quand un homme avait des amis dans des clans éloignés. Ce n'est pas la même chose pour votre génération. Vous restez chez vous, vous avez peur de votre voisin. De nos jours, un homme ne connaît même pas la terre de sa mère.

Regardant Okonkwo :

— Je suis un vieil homme et j'aime discuter. Je ne suis plus bon qu'à cela désormais.

Se relevant avec effort, il disparut dans une autre pièce et revint avec une noix de cola.

— Qui sont ces jeunes hommes qui t'accompagnent ? demanda-t-il, en se rasseyant sur sa peau de chèvre.

Okonkwo le lui dit.

— Ah. Soyez les bienvenus, mes fils.

Il leur présenta la noix de cola. À sa vue, ils le remercièrent, puis il la cassa et ils

mangèrent.

— Va dans cette pièce, dit-il à Okonkwo en pointant le doigt. Tu y trouveras un pot de vin.

Okonkwo apporta le vin et ils commencèrent à boire. Tiré de la veille, il était très fort.

— Oui, dit Uchendu après un long silence. On voyageait davantage, en ce temps-là. Aninta, Umuazu, Ikeocha, Elumelu, Abame... les clans de ces régions, je les connais tous très bien.

— On vous a dit, demanda Obierika, qu'Abame n'existe plus ?

— Comment ça ? s'étonnèrent d'une même voix Uchendu et Okonkwo.

— Abame a été entièrement détruite, expliqua Obierika. C'est une étrange et terrible histoire. Si je n'avais pas vu de mes propres yeux les quelques survivants et entendu de mes propres oreilles ce qui leur était arrivé, je ne l'aurais pas cru. Ce n'est pas un jour de marché Eke qu'ils se sont enfuis et qu'ils sont arrivés à Umuofia ? demanda-t-il en se tournant vers ses deux compagnons, et ils répondirent d'un hochement de la tête.

— Il y a trois lunes, reprit-il, un jour de marché Eke, un petit groupe de fugitifs est arrivé dans notre village. La plupart étaient des fils de chez nous dont les mères avaient été enterrées avec nous. Mais il y en avait aussi qui étaient venus parce qu'ils avaient des amis là, et d'autres qui n'avaient pas d'autre endroit où se réfugier. Ils sont donc arrivés à Umuofia avec leur triste histoire.

Il but son vin de palme, Okonkwo remplit sa corne et il continua :

— Pendant la dernière saison des semailles, un Blanc était arrivé dans leur clan.

— Un albinos ? suggéra Okonkwo.

— Non, ce n'était pas un albinos. Pas du tout.

Il prit une gorgée de vin.

— Il montait un cheval de fer. Les premiers qui l'ont vu se sont sauvés, mais il a continué à leur faire des signes. Finalement, ceux qui n'avaient pas peur se sont approchés et l'ont même touché. Les anciens sont allés consulter leur oracle, qui leur a dit que cet homme étrange allait briser leur clan et semer la destruction chez eux.

Obierika but encore un peu de vin.

— Alors ils ont tué l'homme blanc et ils ont attaché son cheval de fer à leur arbre sacré parce qu'il avait l'air de vouloir se sauver pour appeler les amis de cet homme. J'ai oublié de vous dire que l'oracle avait aussi déclaré que d'autres hommes blancs allaient venir. Ils étaient comme les sauterelles, d'après lui, et cet homme était venu le premier pour explorer le terrain. Donc ils l'ont tué.

— Qu'a dit l'homme avant qu'ils ne le tuent ? demanda Uchendu.

— Il n'a rien dit, répondit l'un des compagnons d'Obierika.

— Il a parlé, mais ils n'ont pas compris ce qu'il disait. Il semblait parler avec son nez.

— L'un des survivants m'a dit, expliqua l'autre compagnon d'Obierika, qu'il répétait tout le temps le même mot, qui ressemblait à Mbaino. Peut-être qu'il voulait aller à Mbaino et qu'il s'était perdu en chemin.

— En tout cas, reprit Obierika, ils l'ont tué et ils ont attaché son cheval de fer. C'était avant la saison des semailles. Pendant longtemps il ne s'est rien passé. Les pluies sont arrivées et ils ont semé leurs ignames. Le cheval de fer était toujours attaché au kapokier sacré. Puis un matin, trois hommes blancs conduits par une bande d'hommes aussi normaux que vous et moi sont arrivés au clan. Ils ont vu le cheval de fer et sont repartis. Les hommes et les femmes d'Abame étaient presque tous partis sur leurs fermes. Ils ne sont que quelques-uns à avoir vu arriver ces hommes blancs et ceux qui les accompagnaient. Pendant plusieurs semaines de marché il ne s'est rien passé. Il y avait un grand marché à Abame un jour d'Afo sur deux et, comme vous le savez, tout le clan s'y retrouvait. C'est ce jour-là que ça s'est passé. Les trois hommes blancs et un très grand nombre d'autres hommes ont encerclé le marché. Ils devaient avoir une médecine très puissante pour se rendre invisibles jusqu'à ce que le marché soit plein. Et alors ils se sont mis à tirer. Tout le monde a été tué sauf les vieux et les malades qui étaient restés chez eux et une poignée d'hommes et de femmes dont le chi était bien réveillé et les a fait sortir du marché.

Obierika resta un instant silencieux avant de continuer :

— Leur clan, aujourd'hui, est désert. Même les poissons sacrés de leur lac mystérieux se sont enfuis et le lac a pris la couleur du sang. Un terrible mal s'est abattu sur leur terre, comme l'oracle les en avait prévenus.

Un long silence suivit. On entendit Uchendu grincer des dents, puis il éclata :

— Ne tuez jamais un homme qui ne dit rien ! Ces hommes d'Abame étaient des idiots. Que savaient-ils de cet homme ?

Et de grincer des dents à nouveau avant de raconter une histoire à l'appui de ce qu'il venait de dire :

— Mère Vautour, un jour, envoya sa fille chercher de quoi manger. Elle y alla et rapporta un caneton. "C'est très bien, dit mère Vautour à sa fille, mais dis-moi, qu'a dit la mère de ce caneton quand tu as piqué sur son nid et que tu as emporté son petit ? – Elle n'a rien dit, répondit la jeune vautour. Elle s'en est allée, c'est tout. – Alors tu dois rapporter ce caneton, dit mère Vautour. Il y a quelque chose de menaçant derrière ce silence." Fille Vautour rapporta donc le caneton et prit un poulet à la place. "Qu'a fait la mère de ce poulet ? demanda mère Vautour. – Elle a pleuré, elle a hurlé et elle m'a maudite, répondit sa fille. – Alors nous pouvons manger ce poulet, dit la mère. Il n'y a rien à craindre de

quelqu'un qui crie." Ces hommes d'Abame étaient des idiots.

— Oui, des idiots, répéta Uchendu, après une nouvelle pause. On les avait prévenus du danger. Même pour aller au marché, ils auraient dû s'armer de leurs fusils et de leurs machettes.

— Leur idiotie leur a coûté cher, dit Obierika. Mais j'ai très peur. On nous a raconté des histoires au sujet des hommes blancs qui fabriquaient des fusils puissants et des boissons fortes, et prenaient des esclaves pour les emporter à travers les mers, mais personne ne croyait que ces histoires étaient vraies.

— Il n'y a aucune histoire qui ne soit vraie, répondit Uchendu. Le monde n'a pas de fin, et ce qui est bon pour les uns est une abomination pour les autres. Nous avons des albinos parmi nous. Ne croyez-vous pas qu'ils sont arrivés dans notre clan par erreur, qu'ils se sont égarés sur le chemin les menant à une terre où tout le monde est comme eux ?

La première épouse d'Okonkwo eut bientôt fini de cuisiner et posa devant ses hôtes un superbe repas d'ignames écrasées et de soupe d'herbes. Nwoye, le fils d'Okonkwo, apporta un pot de vin doux tiré du palmier raphia.

— Te voilà grand et fort, maintenant, dit Obierika à Nwoye. Ton ami Anene m'a chargé de te saluer.

— Il va bien ? demanda Nwoye.

— Nous allons tous bien, répondit Obierika.

Ezinma leur apporta un bol d'eau pour qu'ils se rincent les mains. Puis ils commencèrent à manger en buvant du vin.

— Quand es-tu parti de chez toi ? demanda Okonkwo.

— On avait décidé de partir avant le chant du coq, dit Obierika. Mais Nweke n'est pas arrivé avant le jour. Ne prends jamais rendez-vous de bonne heure avec un homme qui vient d'épouser une nouvelle femme !

Tous s'esclaffèrent.

— Nweke s'est marié ? demanda Okonkwo.

— Il a épousé la deuxième fille d'Okadigbo, répondit Obierika.

— C'est très bien, dit Okonkwo. Je ne te blâme pas de ne pas avoir entendu le chant du coq.

Quand ils eurent mangé, Obierika montra les deux sacs.

— C'est l'argent de tes ignames, dit-il. J'ai vendu les grosses tout de suite après ton départ. Ensuite j'ai vendu une partie des graines et j'en ai confié d'autres à des métayers. Je ferai ça chaque année jusqu'à ce que tu reviennes. Mais je me suis dit que tu aurais besoin d'argent dès maintenant et donc je t'en ai apporté. Qui sait de quoi demain sera

fait ? Peut-être que des hommes verts viendront dans notre clan et nous tireront dessus...

— Dieu ne le permettra pas, dit Okonkwo. Je ne sais comment te remercier.

— Je vais te le dire : tue un de tes fils pour moi.

— Ça ne suffirait pas, dit Okonkwo.

— Alors tu n'as qu'à te tuer toi-même, répondit Obierika.

Okonkwo sourit :

— Pardon. Je ne parlerai plus de te remercier.

Lorsque, près de deux ans plus tard, Obierika rendit à nouveau visite à son ami exilé, les circonstances étaient moins heureuses. Les missionnaires étaient arrivés à Umuofia. Ils y avaient bâti leur église, gagné une poignée de convertis et envoyaient déjà des évangélistes dans les villes et villages alentour. C'était une source de grande affliction pour les chefs du clan, mais nombre d'entre eux pensaient que cette étrange croyance et le dieu des Blancs ne dureraient pas. Aucun de ces convertis n'avait une parole qui comptait à l'assemblée du peuple. Aucun n'était titré. C'était pour l'essentiel le genre d'individu qu'on traitait d'efulefu : personne vide, qui ne vaut rien. On dépeignait l'efulefu, dans la langue du clan, comme un homme qui vend sa machette et part à la bataille avec l'étui. Chielo, la prêtresse d'Agbala, traitait les convertis d'excréments du clan, et la nouvelle foi était pour elle un chien fou venu les dévorer.

Ce qui amena Obierika à venir voir Okonkwo fut la soudaine apparition du fils de celui-ci, Nwoye, parmi les missionnaires d'Umuofia.

— Que fais-tu ici ? lui avait demandé Obierika, après que les missionnaires eurent fait mille difficultés pour le laisser parler au garçon.

— Je suis l'un d'entre eux, avait répondu Nwoye.

— Comment va ton père ? avait alors demandé Obierika, faute de trouver autre chose à dire.

— Je n'en sais rien. Il n'est pas mon père, avait dit Nwoye tristement.

Aussi Obierika était-il allé trouver son ami à Mbanta. Et avait découvert qu'Okonkwo ne voulait pas parler de Nwoye. C'est par la mère de celui-ci qu'il avait entendu quelques bribes de l'histoire.

L'arrivée des missionnaires avait causé une émotion considérable au village de Mbanta. Ils étaient six, dont un Blanc. Hommes et femmes, tout le monde sortit pour voir le Blanc. Il courait toutes sortes d'histoires sur ces hommes étranges depuis que l'un d'eux avait été tué et son cheval de fer attaché au kapokier sacré à Abame. Tout le monde était donc dehors pour voir le Blanc. C'était l'époque de l'année où on restait chez soi. La récolte était passée.

Quand les gens furent tous rassemblés, le Blanc leur parla. Il avait un interprète, un Ibo,

bien que son dialecte soit différent et désagréable aux oreilles de Mbanta. Beaucoup se moquaient de ce dialecte et de l'usage bizarre que cet homme faisait des mots. Au lieu, par exemple, de dire "moi-même" il disait toujours "mes fesses". Mais l'homme en imposait par sa présence, et les membres du clan l'écoutaient. Il leur déclara qu'il était l'un d'entre eux, comme ils pouvaient le voir à sa couleur et à son langage. Les autres Noirs étaient aussi leurs frères, bien que l'un d'eux ne parle pas l'ibo. Le Blanc aussi était leur frère puisqu'ils étaient tous les fils de Dieu. Et de leur parler de ce nouveau Dieu, le Créateur du monde et de tous les hommes et de toutes les femmes. Il leur dit qu'ils avaient jusqu'ici adoré de faux dieux, des dieux de bois et de pierre. Un profond murmure parcourut la foule à ces mots. Il leur dit que le vrai Dieu vivait au ciel et que tous les hommes, quand ils mouraient, se présentaient devant Lui pour être jugés. Ceux qui étaient mauvais et tous les païens qui, dans leur aveuglement, se prosternaient devant du bois ou de la pierre étaient précipités dans un feu qui brûlait comme de l'huile de palme. Mais les bons qui adoraient le vrai Dieu entraient pour toujours dans Son royaume.

— Ce grand Dieu nous a envoyés vous demander de renoncer à vos erreurs et à vos faux dieux pour vous tourner vers Lui afin d'être sauvés quand vous mourrez !

— Tes fesses comprennent notre langue ! lança gaiement quelqu'un, provoquant l'éclat de rire de la foule.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda le Blanc à son interprète.

Mais, sans lui laisser le temps de répondre, un autre homme demanda :

— Où est passé le cheval du Blanc ?

Les évangélistes ibos se concertèrent et conclurent que cet homme parlait sans doute d'une bicyclette. Ils en firent part au Blanc, qui sourit avec bienveillance :

— Dites-leur que j'apporterai beaucoup d'autres chevaux de fer quand je serai installé parmi eux. Certains pourront même les monter.

Ces paroles furent aussitôt traduites, mais très peu les entendirent. Ils discutaient entre eux avec animation car le Blanc avait parlé de s'installer parmi eux. Ils n'avaient pas pensé à ça.

Un vieil homme avait une question à poser :

— C'est qui, au juste, ton dieu ? La déesse de la Terre, le dieu du Ciel, Amadiora, le tonnerre, ou quoi ?

L'interprète dit quelques mots au Blanc et la réponse fut immédiate :

— Tous les dieux que tu viens de nommer ne sont absolument pas des dieux. Ce sont des dieux trompeurs qui vous poussent à tuer vos semblables et des enfants innocents. Il n'y a qu'un vrai Dieu et Il règne sur la terre comme au ciel, sur vous, sur moi et sur nous tous.

— Si nous abandonnons nos dieux pour suivre le tien, demanda un autre homme, qui nous protégera de la colère de ceux que nous aurons abandonnés, et de nos ancêtres ?

— Vos dieux ne sont pas vivants et ne peuvent pas vous faire de mal, répondit le Blanc. Ce ne sont que des pierres et des morceaux de bois.

En entendant l'interprète traduire ces paroles, les gens de Mbanta éclatèrent d'un rire moqueur. Ces hommes devaient être fous, se dirent-ils. Comment, sinon, pouvaient-ils dire qu'Ani et Amadiora étaient inoffensifs ? Et Idemili et Ogwugwu aussi ? Quelques-uns commencèrent à partir.

Les missionnaires, alors, se mirent à chanter. C'était l'un de ces chants joyeux et bien rythmés des évangélistes, qui avaient le pouvoir de faire vibrer à nouveau certaines cordes silencieuses engourdies dans le cœur de l'Ibo. L'interprète expliquait chaque verset à l'auditoire. Une partie de celui-ci restait saisie et ne s'agitait plus. C'était l'histoire de frères qui vivaient dans les ténèbres, la crainte et l'ignorance de l'amour de Dieu. Il était question d'une brebis égarée dans la montagne, loin des portes du paradis et du berger qui lui prodiguait ses soins et son amour.

Après le chant, l'interprète parla du Fils de Dieu qui avait pour nom Jesu Kristi. Okonkwo, qui n'était resté là que dans l'espoir qu'on finirait par chasser ces hommes hors du village ou par les exterminer, prit la parole :

— Tu nous as dit toi-même qu'il n'y avait qu'un seul dieu. Maintenant tu nous parles de son fils. Il doit donc avoir une épouse ?

Murmures d'approbation dans la foule.

— Je n'ai pas dit qu'Il avait une femme, répliqua l'interprète, un peu gêné.

— Tes fesses ont dit qu'il avait un fils, lança un plaisantin. Il doit donc avoir une femme et ils doivent tous avoir des fesses !

Ignorant la remarque, le missionnaire se lança dans un discours sur la Sainte-Trinité. À la fin, Okonkwo était pleinement convaincu que l'homme était fou. Il haussa les épaules et s'en alla tirer son vin de palme pour l'après-midi.

Mais un garçon avait été captivé. Il s'appelait Nwoye et c'était le fils aîné d'Okonkwo. Ce qui le captivait n'était pas la logique délirante de la Sainte-Trinité, à laquelle il ne comprenait rien. Mais la dimension poétique de la nouvelle religion le touchait au plus profond de lui-même. L'hymne sur les frères qui vivaient dans les ténèbres et la crainte semblait répondre aux interrogations confuses qui hantaient sa jeune âme – la question des jumeaux pleurant dans la forêt et celle du meurtre d'Ikemefuna. Il avait éprouvé une sorte de soulagement en entendant cet hymne qui avait apaisé son âme blessée. Les mots étaient comme des gouttes de pluie gelée fondant sur le palais desséché de la terre assoiffée. L'esprit simple de Nwoye n'en revenait pas.

XVII

Les missionnaires passèrent leurs quatre ou cinq premières nuits sur la place du marché, en se rendant chaque matin au village pour prêcher l'Évangile. Ils demandèrent qui était le roi de ce village, mais les villageois leur répondirent qu'il n'y avait pas de roi. "Nous avons des hommes hautement titrés et les chefs prêtres et les anciens", dirent-ils.

Il ne fut pas facile, après l'excitation du premier jour, de rassembler les hommes hautement titrés et les anciens. Mais les missionnaires ne se découragèrent pas et furent finalement reçus par ceux qui dirigeaient Mbanta. Ils demandèrent un terrain pour y bâtir leur église.

Tout clan, et tout village, avait sa "forêt maudite". On y enterrait ceux qui mouraient de maladies vraiment mauvaises comme la lèpre ou la petite vérole. C'était aussi le dépotoir des puissants fétiches des grands hommes-médecine à la mort de ces derniers. Une "forêt maudite" était donc animée de puissances funestes et d'obscurs pouvoirs. C'est ce genre de forêt que les notables de Mbanta attribuèrent aux missionnaires. Comme ils ne tenaient pas vraiment à les avoir dans leur clan, ils leur firent cette offre, qu'aucun individu doué de bon sens n'aurait acceptée.

— Ils veulent un terrain pour leur sanctuaire, dit Uchendu à ses pairs quand ils se réunirent pour en discuter. Nous allons leur donner un terrain.

Il fit une pause et il y eut un murmure désapprobateur dans le groupe.

— Donnons-leur une partie de la Forêt Maudite. Ils se vantent d'être plus forts que la mort. Offrons-leur un champ de bataille pour le prouver.

Ils rirent et se déclarèrent d'accord, puis firent venir les missionnaires auxquels ils avaient demandé de les laisser un moment afin de pouvoir "chuchoter ensemble". Ils leur offrirent de prendre une aussi grande portion de la Forêt Maudite qu'il leur plairait. Et, à leur stupéfaction, les missionnaires les remercièrent et se mirent à chanter.

— Ils ne comprennent pas, dit l'un des anciens. Mais ils comprendront demain matin, une fois sur leur terrain.

Et le groupe se dispersa.

Le lendemain matin, ces fous commençaient bel et bien à défricher une partie de la forêt et entamaient la construction. Les habitants de Mbanta s'attendaient à ce qu'ils soient tous morts en quatre jours. Le premier jour passa, puis le deuxième, le troisième, le

quatrième, et aucun ne mourut. Tout le monde était sidéré. On sut alors que les fétiches du Blanc avaient un pouvoir incroyable. On raconta qu'il avait sur les yeux des verres grâce auxquels il pouvait voir les esprits malfaisants et leur parler. C'est peu après qu'il conquit ses trois premiers convertis.

Bien qu'il ait ressenti dès le premier jour une attirance pour la nouvelle foi, Nwoye en garda le secret. Il n'osait pas s'approcher des missionnaires par crainte de son père. Mais chaque fois qu'ils venaient prêcher au village ou sur le terrain de jeu, Nwoye était là. Et il commençait déjà à connaître une partie des histoires simples qu'ils racontaient.

— Nous avons maintenant une véritable église, déclara M. Kiaga, l'interprète, qui était désormais chargé de la jeune congrégation.

Le Blanc était reparti à Umuofia, où il allait bâtir son quartier général et d'où il venait rendre de fréquentes visites à la congrégation de M. Kiaga à Mbanta.

— Nous avons maintenant une véritable église, déclara M. Kiaga, et je veux que vous veniez tous chaque septième jour pour célébrer le culte du vrai Dieu.

Le dimanche suivant, Nwoye passa et repassa devant le petit édifice de chaume et de terre rouge sans trouver le courage d'entrer. Il entendit chanter les voix, et bien qu'elles n'émanent que d'un petit groupe d'hommes, elles étaient fortes et confiantes. L'église se trouvait dans une clairière circulaire qui semblait être la gueule ouverte de la Forêt Maudite. Attendait-elle le moment de refermer sa mâchoire ? Après être passé et repassé devant l'église, Nwoye rentra chez lui.

Les gens de Mbanta savaient bien que leurs dieux faisaient parfois preuve d'une grande patience et laissaient délibérément un homme les défier. Mais même dans ce cas, ces dieux fixaient leur limite à sept semaines de marché ou vingt-huit jours. Au-delà, ils ne souffraient d'aucun homme qu'il continue. C'est pourquoi l'excitation allait croissant au village à l'approche de la septième semaine après que les missionnaires eurent imprudemment bâti leur église en pleine Forêt Maudite. Les villageois étaient tellement certains de la malédiction qui allait s'abattre sur ces hommes qu'un ou deux convertis jugèrent plus sage de suspendre leur allégeance à la nouvelle foi.

Le jour arriva enfin où tous les missionnaires auraient dû être morts. Mais ils étaient toujours vivants, et s'activaient pour construire un nouveau bâtiment de terre rouge et de chaume où loger leur instructeur, M. Kiaga. Ils gagnèrent cette semaine-là une poignée de convertis. Et, pour la première fois, une femme. Elle se nommait Nneka et était l'épouse d'un fermier prospère, Amadi. Sa grossesse était bien avancée.

Nneka avait déjà eu quatre grossesses, toutes menées à terme, mais elle avait chaque fois accouché de jumeaux qui avaient tout de suite été abandonnés. Son mari et la famille de celui-ci multipliaient déjà les critiques à l'égard d'une telle femme et ne furent pas

perturbés outre mesure en apprenant qu'elle était partie rejoindre les chrétiens. C'était un bon débarras.

Un matin, comme Amikwu, le cousin d'Okonkwo, passait devant l'église pour se rendre à un village voisin, il aperçut Nwoye parmi les chrétiens. Il fut très surpris et, sitôt rentré chez lui, alla directement trouver Okonkwo pour lui dire ce qu'il avait vu. Les femmes se mirent à parler avec excitation, mais Okonkwo ne broncha pas.

L'après-midi tirait à sa fin quand Nwoye revint. Il entra dans l'obi pour saluer son père, mais celui-ci ne répondit pas. Nwoye bifurquait pour pénétrer à l'intérieur du domaine quand son père, brusquement emporté par sa colère, bondit sur ses pieds pour l'attraper par le cou.

— D'où viens-tu ? tonna-t-il.

Nwoye se débattit pour échapper à la prise qui l'étranglait.

— Réponds-moi ! rugit Okonkwo. Avant que je te tue !

Saisissant son lourd bâton posé sur le muret, il lui asséna deux ou trois coups d'une rare violence.

— Réponds ! rugit-il à nouveau.

Nwoye restait planté face à lui et le regardait sans rien dire. Les femmes hurlaient dehors, trop effrayées pour entrer.

— Lâche immédiatement ce garçon ! lança une voix à l'extérieur du domaine.

C'était Uchendu, l'oncle d'Okonkwo.

— Tu n'es pas fou ?

Okonkwo ne répondit pas. Mais il lâcha Nwoye, qui sortit et ne revint jamais.

Il retourna à l'église et annonça à M. Kiaga qu'il avait décidé d'aller à Umuofia, où les missionnaires blancs avaient ouvert une école pour apprendre aux jeunes chrétiens à lire et à écrire.

M. Kiaga en conçut une grande joie.

— Béni soit celui qui oublie pour moi son père et sa mère ! s'exclama-t-il. Mon père et ma mère sont ceux qui entendent ma parole !

Nwoye ne comprit pas tout à fait, mais il était content de quitter son père. Il retournerait plus tard auprès de sa mère, de ses frères et de ses sœurs et les convertirait à la nouvelle foi.

Cette nuit-là dans sa case, le regard perdu dans un feu de bûches, Okonkwo réfléchit à la question. Une fureur soudaine s'empara de lui et il éprouva un désir violent de prendre sa machette et d'aller à l'église pour en finir avec cette méprisable bande de mécréants. Mais, à la réflexion, il se dit que Nwoye ne valait pas qu'on se batte pour lui. Pourquoi, se

lamentait-il du fond du cœur, fallait-il que ce soit lui, Okonkwo, qui subisse la malédiction d'avoir un tel fils ? Il y voyait clairement la main de son dieu personnel, son chi. Comment expliquer autrement autant d'infortune, d'abord l'exil et maintenant ce fils à la conduite méprisable ? À bien y réfléchir maintenant, le crime de ce fils lui apparaissait dans toute son énormité. Renier les dieux de son père pour s'en aller traîner avec une bande d'efféminés qui caquetaient comme de vieilles poules, c'était le degré ultime de l'abomination. Et si, à sa propre mort, ses enfants mâles décidaient d'abandonner leurs ancêtres pour suivre les traces de Nwoye ? Okonkwo sentit un frisson glacé le parcourir tout entier à cette terrible perspective, proche de l'annihilation. Il se vit, lui et ses pères rassemblés autour du sanctuaire familial pour attendre en vain adoration et sacrifices et ne trouvant que les cendres des jours passés, tandis que ses enfants prieraient le dieu du Blanc. Si une telle chose devait un jour lui arriver, il irait, lui, Okonkwo, éliminer ces hommes de la surface de la Terre.

Les gens avaient surnommé Okonkwo le "feu qui dévore tout". En regardant les bûches flamber, il se rappela ce nom. Oui, il était un feu qui dévorait tout ! Comment se faisait-il, alors, qu'il ait donné naissance à un fils comme Nwoye, efféminé et dégénéré ? Ce n'était peut-être pas son fils ? Non ! ce n'était pas possible autrement. Son épouse l'avait trompé. Il le lui ferait payer ! Mais Nwoye ressemblait à Unoka, son grand-père paternel. Okonkwo chassa cette pensée de son esprit. Okonkwo, lui qu'on appelait le "feu qui dévore tout", comment avait-il pu engendrer une femme en guise de fils ? Lui qui, à l'âge de Nwoye, était déjà connu de tout Umuofia pour ses exploits de lutteur et son intrépidité !

Il laissa échapper un soupir et, comme par compassion, la bûche qui se consumait soupira aussi. Et soudain ses yeux se décillèrent et il vit clairement la situation. Le feu est vivant, mais il ne donne que de la cendre froide et inerte. Il soupira à nouveau, plus profondément.

XVIII

La jeune église de Mbanta connut quelques crises à ses débuts. Le clan avait d'abord pensé qu'elle ne survivrait pas. Mais elle avait survécu et s'était progressivement renforcée. Le clan s'en inquiétait, mais sans excès. Si une bande d'efulefu avait décidé de vivre dans la Forêt Maudite, c'était son affaire. La Forêt Maudite, après tout, était toute désignée pour recevoir ces indésirables. Certes, ils se portaient au secours des jumeaux dont on se débarrassait, mais ne les amenaient jamais au village. Et pour ce qu'en savaient les villageois, les jumeaux restaient où on les avait abandonnés. La déesse de la Terre ne ferait tout de même pas payer les péchés des missionnaires à des villageois innocents ?

Les missionnaires avaient pourtant, une fois, tenté de dépasser les limites. Trois convertis étaient venus au village en se vantant ouvertement de savoir que tous les dieux étaient morts et impuissants, ajoutant qu'ils s'apprêtaient à les défier en brûlant tous leurs sanctuaires.

— Allez donc brûler les parties génitales de votre mère ! lança l'un des prêtres.

On se saisit de ces hommes et on les battit jusqu'à ce qu'ils soient en sang. Il s'ensuivit une longue période sans incidents entre l'église et le clan.

Mais des rumeurs commencèrent à circuler d'après lesquelles le Blanc n'avait pas seulement apporté une religion mais aussi un gouvernement. On disait que les missionnaires avaient construit un tribunal à Umuofia pour protéger leurs adeptes. Et même qu'ils avaient pendu un homme coupable d'avoir tué un missionnaire.

Bien que ces rumeurs soient amplement relayées, elles passaient pour des fariboles aux yeux des gens de Mbanta et n'affectaient guère les relations entre la nouvelle église et le clan. Il n'était plus question de tuer un missionnaire, car M. Kiaga, tout fou qu'il soit, restait absolument inoffensif. Quant à ses convertis, personne n'aurait pu les tuer sans être obligé de fuir le clan auquel, malgré le mépris dont ils étaient l'objet, ils appartenaient toujours. Personne, donc, ne prenait au sérieux ces histoires de gouvernement des Blancs ou de conséquences du meurtre d'un missionnaire. Si ces gens-là devaient se révéler plus gênants qu'ils ne l'étaient déjà, on les chasserait tout simplement du clan.

Et la petite église était pour le moment trop absorbée par ses propres problèmes pour s'en prendre au clan. Tout commença avec la question de l'admission des proscrits.

Les proscrits, ou osu, voyant que la nouvelle église accueillait des jumeaux entre autres abominations, se dirent qu'ils avaient peut-être une chance d'y être acceptés eux aussi. Un dimanche, deux d'entre eux se présentèrent donc à l'église. Leur arrivée fit sensation. Mais l'œuvre accomplie sur les convertis par la nouvelle religion était telle que personne ne quitta immédiatement l'église. Ceux qui se retrouvèrent à côté d'eux se contentèrent de changer de place. C'était un miracle. Mais il ne dura que jusqu'à la fin du service. L'église entière éleva une protestation et s'apprêtait à chasser ces gens quand M. Kiaga intervint et expliqua :

— Devant Dieu, il n'y a pas d'esclaves et d'hommes libres. Nous sommes tous des enfants de Dieu et nous devons accueillir nos frères.

— Tu ne comprends pas, dit l'un des convertis. Que diront de nous les païens quand ils sauront que nous acceptons des osu parmi nous ? Ils se moqueront !

— Laissez-les se moquer, répondit M. Kiaga. Dieu se moquera d'eux au jour du Jugement. Pourquoi les nations cèdent-elles à la colère et les peuples se soumettent-ils à de vaines apparences ? Celui qui siège aux cieux en rira. Le Seigneur n'aura pour eux que dérision.

— Tu ne comprends pas ! insista le converti. Tu es notre maître et tu peux nous enseigner les choses de la nouvelle foi, mais là, c'est quelque chose que nous connaissons.

Et de lui expliquer ce qu'était un osu.

C'était un individu voué à un dieu, une chose à part – à jamais tabou, comme ses enfants après lui. Il ne pouvait contracter de mariage avec ceux qui étaient nés libres. C'était en fait un proscrit, vivant dans un quartier réservé du village, près du Grand Sanctuaire. Chaque fois qu'il sortait de chez lui, il arborait le signe de sa caste interdite – de longs cheveux sales et emmêlés. Le rasoir était tabou pour lui. Un osu ne pouvait pas se mêler à un rassemblement d'hommes libres, et ceux-ci, de leur côté, ne pouvaient pas s'abriter sous son toit. Il ne pouvait pas prendre l'un des quatre titres du clan, et quand il mourait, ceux de sa caste l'enterraient dans la Forêt Maudite. Comment un tel individu pouvait-il être un disciple du Christ ?

— Il a plus besoin du Christ que vous et moi, dit M. Kiaga.

— Alors je retourne au clan, déclara le converti.

Et il sortit. M. Kiaga ne céda pas, et c'est sa fermeté qui sauva la jeune église. Les convertis hésitants puisèrent inspiration et confiance dans cette foi inébranlable. M. Kiaga ordonna aux proscrits de raser leurs longs cheveux emmêlés. Au début, ils avaient peur d'en mourir.

— Tant que vous ne vous serez pas débarrassés des marques de vos croyances impies, je ne vous admettrai pas dans cette église, leur dit M. Kiaga. Vous avez peur de mourir.

Pourquoi donc ? En quoi êtes-vous différents des hommes qui se coupent les cheveux ? Le même Dieu vous a créés, eux et vous. Mais eux vous ont rejetés comme des lépreux. C'est contre la volonté de Dieu, qui a promis la vie éternelle à ceux qui croient en Son saint nom. Les païens prétendent que vous mourrez si vous faites ceci ou cela, et vous avez peur. Ils ont dit aussi que je mourrais si je bâtissais mon église sur ce terrain. Est-ce que je suis mort ? Ils ont dit que je mourrais si je prenais soin des jumeaux. Je suis toujours vivant. Les païens ne disent que des mensonges. Il n'y a de vrai que la parole de notre Dieu.

Les deux proscrits se coupèrent les cheveux et devinrent bientôt les plus fervents adeptes de la nouvelle foi. Qui plus est, presque tous les osu de Mbanta suivirent leur exemple. Ce fut en fait l'un d'eux qui, dans son zèle, précipita un an plus tard l'église dans un grave conflit avec le clan en tuant un python sacré, émanation du dieu de l'Eau.

Le python royal était à Mbanta et dans les clans des alentours un animal qu'on vénérât entre tous. On s'adressait à lui en l'appelant "notre père" et on le laissait aller partout où il voulait, jusque dans le lit des gens. Il mangeait les rats de la maison et gobait parfois les œufs des poules. Si un membre du clan tuait accidentellement un python royal, il faisait des sacrifices expiatoires et organisait sans compter des funérailles dignes d'un grand homme. Il n'y avait pas de châtement prévu pour celui qui tuait volontairement un python : personne ne croyait une telle chose possible.

Peut-être que cela ne s'était jamais produit. C'est ainsi que, d'abord, le clan décida de considérer les choses. Personne n'avait vraiment vu l'homme le faire. La rumeur était née parmi les chrétiens eux-mêmes.

Ce qui n'empêcha pas les anciens et les notables de Mbanta de se réunir pour décider de la conduite à tenir. Ils furent nombreux à s'exprimer, longuement et avec colère. L'esprit de la guerre était sur eux. Okonkwo, qui avait commencé à jouer un rôle dans les affaires locales, dit que tant qu'on n'aurait pas chassé cette affreuse bande du village à coups de fouet, celui-ci ne connaîtrait pas de paix.

Mais de nombreux autres ne voyaient pas les choses de cet œil, et ce fut leur avis qui l'emporta.

— Ce n'est pas dans nos coutumes de nous battre pour nos dieux, dit l'un d'eux. Ne nous risquons pas à le faire maintenant. Si un homme tue le python sacré dans le secret de sa case, c'est une affaire entre lui et le dieu. Nous n'avons rien vu. Si nous nous interposons entre le dieu et sa victime, nous risquons de prendre des coups destinés au coupable. Quand un homme blasphème, que faisons-nous ? Allons-nous lui fermer la bouche ? Non. Nous nous bouchons les oreilles pour ne plus entendre. C'est un geste sage.

— Ne raisonnons pas comme des lâches ! intervint Okonkwo. Si un homme entre dans ma case et défèque par terre, qu'est-ce que je fais ? Je ferme les yeux ? Non ! Je prends un

bâton et je lui brise le crâne. Voilà ce que fait un homme. Ces gens-là nous salissent tous les jours, et Okeke voudrait que nous fassions semblant de ne rien voir ?

Et Okonkwo de pousser un grognement de dégoût. Quel clan de femmelettes, pensait-il. Une telle chose ne se serait jamais produite à Umuofia, sur la terre de ses pères.

— C'est vrai, ce que dit Okonkwo, ajouta un autre. Nous devrions faire quelque chose. Excluons plutôt ces hommes. On ne nous tiendra pas pour responsables des horreurs qu'ils commettent.

Tous les membres de l'assemblée prirent la parole et on décida finalement d'exclure les chrétiens. Okonkwo, écoeuré, grinçait des dents.

Ce soir-là, un homme parcourut Mbanta de long en large en frappant sur son gong et en proclamant que les adeptes de la nouvelle foi seraient dorénavant exclus de la vie et des privilèges du clan.

Les chrétiens s'étaient faits plus nombreux et formaient une petite communauté d'hommes, de femmes et d'enfants confiants et déterminés. M. Brown, le missionnaire blanc, venait fréquemment leur rendre visite.

— Quand je pense qu'il y a à peine six mois que la graine a été semée parmi vous, disait-il, je m'émerveille devant ce que le Seigneur a accompli.

C'était le mercredi de la Semaine sainte. M. Kiaga avait demandé aux femmes de venir avec de la terre rouge, de la craie blanche et de l'eau afin de nettoyer l'église pour Pâques, et les femmes s'étaient organisées en trois groupes pour s'attaquer à cette tâche. Elles commencèrent de bonne heure ce matin-là, certaines se rendant à la rivière avec leurs pots à eau, d'autres se dirigeant vers la fosse de terre rouge du village tandis qu'un troisième groupe, armé de pioches et de paniers, allait à la carrière de craie.

M. Kiaga était en train de prier à l'église quand il entendit les femmes qui discutaient avec excitation. Il mit aussitôt fin à ses prières pour aller voir de quoi il retournait. Les femmes étaient revenues à l'église avec des pots à eau vides. Elles dirent que des jeunes gens les avaient chassées de la rivière à coups de fouet. Puis celles qui étaient allées chercher de la terre revinrent avec leurs paniers vides. Certaines avaient été brutalement fouettées. Celles qui s'étaient rendues à la carrière de craie racontèrent une histoire similaire.

— Que signifie tout cela ? s'interrogea M. Kiaga, très perplexe.

— Le village nous a mis hors la loi, expliqua l'une des femmes. Le crieur l'a annoncé hier soir. Mais ce n'est pas notre coutume d'interdire à quiconque d'aller à la rivière ou à la carrière.

Une autre dit :

— Ils veulent nous réduire à la misère. Ils vont nous interdire les marchés. C'est ce qu'ils ont dit.

Comme M. Kiaga s'apprêtait à envoyer chercher au village les hommes convertis, il les vit arriver. Ils avaient, bien sûr, entendu le crieur, mais c'était la première fois de leur vie qu'ils entendaient parler de femmes empêchées d'aller à la rivière.

— Venez avec nous, leur dirent-ils. Nous allons vous y accompagner et nous verrons qui sont ces lâches !

Certains avaient de solides gourdins et d'autres, même, des machettes.

Mais M. Kiaga les retint. Il voulait d'abord savoir pourquoi on les avait mis hors la loi.

— Ils disent qu'Okoli a tué le python sacré, dit une femme.

— C'est faux, rétorqua une autre. Okoli m'a dit lui-même que c'était faux.

Okoli n'était pas là pour répondre. Il était tombé malade la veille au soir. À la fin de la journée il était mort. Sa mort montrait que les dieux étaient toujours capables de livrer leurs propres combats. Le clan, dès lors, ne voyait plus pourquoi tourmenter les chrétiens.

XIX

Les dernières grosses pluies de l'année tombaient. C'était le moment de fouler la terre rouge avec laquelle on construisait les murs. On ne le faisait pas plus tôt parce que les trop fortes averses auraient emporté la terre compressée. Ni plus tard, parce que le moment de la récolte allait venir, puis ce serait la saison sèche.

Ce devait être la dernière récolte d'Okonkwo à Mbanta. Sept années gâchées et épuisantes touchaient à leur fin. Bien qu'il ait prospéré sur la terre maternelle, Okonkwo savait qu'il aurait fait mieux encore à Umuofia, sur la terre de ses pères où les hommes étaient hardis et belliqueux. Pendant ces sept années, il aurait pu s'élever jusqu'aux plus hautes fonctions. Il regrettait donc chaque journée de cet exil. La famille de sa mère s'était montrée très bonne pour lui, et il lui en était reconnaissant. Mais cela ne changeait rien aux faits. Il avait donné le nom de Nneka – "la mère est suprême" – à son premier enfant né en exil, par courtoisie à l'égard des parents de sa mère. Mais lorsque, deux ans après, un fils était venu au monde, il l'avait appelé Nwofia : "conçu dans le désert".

Dès le début de cette dernière année d'exil, Okonkwo envoya de l'argent à Obierika pour qu'il construise à l'emplacement de son ancien domaine deux cases dans lesquelles il pourrait loger avec sa famille en attendant d'en avoir construit d'autres ainsi qu'un nouveau mur d'enceinte. Il ne pouvait pas demander à quiconque de construire son obi à sa place, ni le mur qui délimitait son domaine. C'étaient des choses qu'un homme construisait lui-même s'il ne les héritait pas de son père.

Quand les dernières grosses pluies de l'année commencèrent, Obierika lui adressa un message pour le prévenir que les deux cases étaient achevées et qu'il pouvait commencer à se préparer pour son retour, après les pluies. Okonkwo aurait préféré rentrer plus tôt et reconstruire lui-même son domaine cette année-là, avant que cessent les pluies, mais cela serait revenu à réduire de fait la durée de la peine qu'on lui avait infligée. Et c'était impossible. Il attendit donc impatiemment l'arrivée de la saison sèche.

Elle fut longue à venir. La pluie se fit de plus en plus fine pour ne plus tomber qu'en averses légères et obliques. Le soleil se montrait par intermittence à travers la pluie et un vent léger soufflait. C'était une pluie joyeuse et aérienne. L'arc-en-ciel commença à apparaître, il y en avait parfois deux en même temps, telles une mère et sa fille, l'une jeune et belle, et l'autre vieille et presque effacée. On appelait l'arc-en-ciel le "python du

ciel”.

Okonkwo fit venir ses trois épouses et leur demanda de tout préparer pour une grande fête.

— Je dois remercier la famille de ma mère avant de partir, dit-il.

Ekwefi avait encore sur sa ferme un peu de manioc de l’année précédente. Aucune des autres épouses n’en avait gardé. Non qu’elles aient été paresseuses, mais elles avaient de nombreux enfants à nourrir. Il fut donc entendu qu’Ekwefi fournirait le manioc pour le festin. Ojiugo et la mère de Nwoye apporterait le reste : poisson fumé, huile de palme et piment pour la soupe. Okonkwo se chargeait de la viande et des ignames.

Le lendemain matin, Ekwefi se leva de bonne heure et se rendit à sa ferme, accompagnée de sa fille, Ezinma, et de la fille d’Ojiugo, Obiageli, pour ramasser des tubercules de manioc. Elles avaient chacune un long panier d’osier, une machette pour couper les tendres tiges de manioc et une petite pioche pour déterrer les tubercules. Heureusement, une pluie légère était tombée au cours de la nuit et la terre ne serait pas trop dure.

— Il ne va pas nous falloir longtemps pour en prendre autant que nous voulons, dit Ekwefi.

— Mais les feuilles vont être mouillées, lui fit remarquer Ezinma, son panier en équilibre sur la tête et les bras croisés sur sa poitrine – elle avait froid. Je n’aime pas quand l’eau froide me coule dans le dos. On aurait dû attendre que le soleil se lève et sèche les feuilles.

Obiageli l’appelait “Sel” parce qu’elle avait horreur de l’eau.

— Tu as peur de fondre ?

La récolte fut facile, comme Ekwefi s’y attendait. Ezinma secouait violemment chaque pied avec son bâton avant de se pencher pour couper la tige et déterrer le tubercule. Il n’était pas toujours nécessaire de creuser pour l’atteindre. Elles n’avaient qu’à tirer sur la partie qui dépassait, la terre se soulevait, les racines se cassaient en dessous et on sortait le tubercule.

Quand elles en eurent un bon tas, elles firent deux allers-retours pour tout porter à la rivière, où chaque femme avait un trou peu profond dans lequel mettre son manioc à fermenter.

— Ça devrait être prêt d’ici quatre jours, peut-être même trois, dit Obiageli. Ce sont de jeunes tubercules.

— Pas si jeunes que ça, répondit Ekwefi. Voilà presque deux ans que j’ai fait mes plantations. Mais le sol est pauvre ici, c’est pourquoi ils sont si petits.

Okonkwo ne faisait jamais les choses à moitié. Quand son épouse Ekwefi lui dit que

deux chèvres seraient bien suffisantes pour la fête, il lui répondit que ça ne la regardait pas.

— J’offre un festin parce que j’ai ce qu’il faut pour ça. Je ne veux pas vivre au bord d’une rivière et me laver les mains avec des crachats. Les parents de ma mère ont été bons pour moi et je me dois de leur prouver ma gratitude.

On tua donc trois chèvres et une quantité de poulets. Ce fut comme un repas de noces. Il y avait du fufufu et du potage d’ignames, de la soupe [egusi](#)¹, de la soupe d’herbes, ainsi que des pots et des pots de vin de palme.

Tous les umunna furent invités, tous les descendants d’Okolo, qui avait vécu peu ou prou deux siècles plus tôt. Le doyen de cette famille pléthorique était Uchendu, l’oncle d’Okonkwo. On lui offrit la noix de cola pour qu’il la casse, et il fit une prière aux ancêtres. Il leur demanda la santé et des enfants.

— Nous ne demandons pas la richesse car celui qui a des enfants et la santé aura aussi la richesse. Nous ne prions pas pour avoir plus d’argent, mais pour avoir une plus grande famille. Nous valons mieux que les animaux parce que nous avons des parents. Un animal se frotte les flancs contre un arbre quand il a des démangeaisons, un homme demande à l’un de ses parents de le gratter.

Il fit une prière spéciale pour Okonkwo et les siens. Puis il cassa la noix de cola et jeta l’un des lobes par terre, pour les ancêtres.

Pendant qu’on faisait passer la noix de cola, les épouses et les enfants d’Okonkwo et tous ceux qui étaient venus les aider commencèrent à apporter la nourriture. Ses fils servirent le vin de palme. Il y avait tellement à manger et à boire que de nombreux invités sifflèrent d’étonnement. Quand tout fut en place, Okonkwo se leva pour parler.

— Je vous prie d’accepter cette petite noix de cola, dit-il. Cela ne vous rendra pas tout ce que vous avez fait pour moi pendant ces sept années. Un enfant ne peut pas payer pour le lait de sa mère. Je vous ai demandé de vous retrouver autour de moi simplement parce qu’il est bon quand on est une famille d’être tous ensemble.

On servit d’abord le potage d’ignames parce qu’il était plus léger que le fufufu et parce que les ignames venaient toujours en premier, avant le fufufu. Certains parents le mangèrent avec la soupe egusi et d’autres avec la soupe d’herbes. Puis on partagea la viande de façon que tous les membres de l’umunna en aient une portion. Chaque homme se leva, par rang d’âge, le plus vieux d’abord, et prit sa part. Et même les parents qui n’avaient pas pu venir eurent leur part réservée pour leur être remise ensuite.

Pendant qu’on servait le vin de palme, l’un des plus anciens de l’umunna se leva à son tour pour remercier Okonkwo.

— Si je disais qu’on ne s’attendait pas à un tel festin, j’aurais l’air de sous-entendre qu’on

ne savait pas combien Okonkwo, notre fils, avait la main large. On le connaît tous, on s'attendait à un formidable festin. Mais il est encore plus formidable que prévu. Merci. Puissiez-vous tous en recevoir dix fois autant en retour. C'est un plaisir de voir de nos jours, alors que la jeune génération se croit plus sage que les anciens, un homme qui fait les choses dans la grande tradition. Celui qui invite ses parents à un festin ne le fait pas pour leur éviter de mourir de faim. Ils ont tous à manger chez eux. Quand nous nous réunissons sur la place du village éclairée par la lune, ce n'est pas pour la lune. Chacun peut la voir de chez lui. Nous nous réunissons parce qu'il est bon pour des parents de le faire. Vous me demanderez peut-être pourquoi je dis tout ça. Je vous répondrai que c'est parce que j'ai peur pour la jeune génération, pour vous autres.

D'un geste, il montrait l'endroit où se trouvaient la plupart des jeunes hommes.

— Quant à moi, il ne me reste que peu de temps à vivre, tout comme à Uchendu, Unachukwu et Emefo. Mais j'ai peur pour vous, jeunes gens, parce que vous ne comprenez pas la force des liens familiaux. Vous ne savez pas ce que c'est de parler d'une seule voix. Et le résultat ? Une abominable religion s'est installée parmi vous. Un homme peut désormais quitter son père et ses frères. Il peut insulter les dieux de ses pères et de ses ancêtres comme un chien de chasse qui devient fou et se retourne contre son maître. J'ai peur pour vous, j'ai peur pour le clan.

Se tournant à nouveau vers Okonkwo :

— Merci de nous avoir réunis.

¹ Graines de melon accommodées en soupe.

TROISIÈME PARTIE

Sept ans loin de son clan, c'était long. La place d'un homme ne restait pas toujours à l'attendre. Dès qu'il partait, quelqu'un se levait pour la prendre. Le clan était comme un lézard : quand il perdait sa queue, il lui en poussait une autre.

Okonkwo savait tout cela. Il savait qu'il avait perdu sa place parmi les neuf esprits masqués qui rendaient la justice au sein du clan. Et qu'il avait perdu toute chance d'entraîner ce clan à l'esprit guerrier dans un véritable combat contre la nouvelle religion, dont on lui disait qu'elle avait gagné du terrain. Il avait perdu les années pendant lesquelles il aurait pu acquérir les titres les plus élevés. Mais ces pertes n'étaient pas toutes irréparables et sa détermination restait forte : son retour parmi les siens ne passerait pas inaperçu. Il reviendrait avec panache et rattraperait les sept années gâchées.

Il s'y était même préparé dès sa première année d'exil. Avant toute chose, il reconstruirait un magnifique domaine à plus grande échelle que précédemment. La grange serait plus vaste, et il y aurait des cases pour deux nouvelles épouses. Puis il montrerait sa richesse en initiant ses fils à la société [ozo](#)¹, comme seuls les très grands hommes du clan pouvaient le faire. Okonkwo était parfaitement conscient de la haute estime dont il jouirait alors, et se voyait prendre le titre le plus élevé du pays.

Tandis que passaient l'une après l'autre les années d'exil, il s'était dit que son chi finirait peut-être par lui offrir réparation pour le désastre passé. Ses ignames poussaient en abondance, non seulement sur la terre maternelle mais aussi à Umuofia, où son ami les confiait année après année à des métayers.

Puis il y avait eu le drame de son fils aîné. On put craindre d'abord un coup fatal pour son courage. Mais c'était un courage inébranlable, et Okonkwo parvint finalement à surmonter sa peine. Il avait cinq autres fils et il les élèverait à la manière du clan.

Il les fit venir dans son obi. Le plus jeune avait quatre ans.

— Vous avez tous vu dans quelle abomination est tombé votre frère. Il n'est plus désormais ni mon fils ni votre frère. Je veux un fils qui soit un homme, qui garde la tête haute parmi ceux de mon peuple. Si l'un de vous préfère être une femme, libre à lui de suivre Nwoye tant que je suis en vie car je pourrai le maudire. Et si vous vous dressez contre moi après ma mort, je reviendrai pour vous tordre le cou.

Okonkwo eut beaucoup de chance avec ses filles. Il ne cessa jamais de regretter qu'Ezinma ne soit pas un garçon. De tous ses enfants, elle était la seule à comprendre ses changements d'humeur. Un lien de sympathie s'était développé entre eux au fil des années.

Ezinma avait grandi pendant l'exil de son père pour devenir l'une des plus belles filles de Mbanta. On l'appelait "Cristal de Beauté", comme sa mère dans sa jeunesse. La gamine malade qui avait causé tant de soucis à celle-ci s'était transformée, presque du jour au lendemain, en une jeune fille pleine de vie et d'entrain. Elle avait, à vrai dire, des moments de dépression pendant lesquels elle rabrouait tout le monde comme un chien prêt à mordre. Ces accès survenaient à l'improviste, sans raison apparente. Mais ils étaient peu fréquents et de courte durée. Et, dans ces moments, elle ne supportait personne d'autre que son père.

De nombreux hommes de Mbanta, certains jeunes, d'autres riches et plus âgés, s'offrirent pour l'épouser. Mais elle les refusa tous parce que son père l'avait fait venir un soir pour lui dire : "Il y a ici beaucoup d'hommes riches et honnêtes, mais je préférerais que tu te maries à Umuofia quand nous serons rentrés chez nous."

Il n'avait rien dit de plus. Mais Ezinma avait parfaitement compris sa pensée et ce que ces quelques mots impliquaient. Et elle l'avait accepté.

— Obiageli, ta demi-sœur, ne comprendra pas, ajouta Okonkwo. Mais tu peux lui expliquer.

Bien qu'elles aient presque le même âge, Ezinma exerçait une forte influence sur sa demi-sœur. Elle lui expliqua donc pourquoi elles devaient attendre pour se marier, et celle-ci l'accepta également. Elles refusèrent ainsi toutes les demandes à Mbanta.

"Je voudrais qu'Ezinma soit un garçon", se disait secrètement Okonkwo. Elle comprenait si bien les choses. Quel autre de ses enfants aurait pu comme elle lire dans ses pensées ? Avec ces deux filles superbes et en âge de se marier, son retour à Umuofia ne manquerait pas d'attirer l'attention. Ses futurs gendres seraient des hommes qui feraient autorité dans le clan. Les pauvres et les inconnus n'oseraient pas se mettre sur les rangs.

Umuofia avait bien changé pendant les sept années d'exil d'Okonkwo. L'église était arrivée et en avait détourné plus d'un du droit chemin. Pas seulement les gens de petite naissance et les proscrits, mais parfois un homme de valeur s'y était rallié. Comme Ogbuefi Ugonna, par exemple, un homme deux fois titré, qui avait, dans un geste fou, brisé et jeté l'anneau de cheville de ses titres pour rejoindre les chrétiens. Le missionnaire blanc était très fier de lui, et il avait été le premier homme d'Umuofia à recevoir le sacrement de la sainte communion, ou saint festin, comme on l'appelait en ibo. Croyant

que le festin en question consistait à boire et à manger et qu'il était simplement plus saint que ceux qu'on faisait au village, Ogbuefi Ugonna avait, pour l'occasion, mis sa corne à boire dans son sac en peau de chèvre.

Mais outre l'église, les Blancs avaient établi un gouvernement. Ils avaient construit un tribunal dans lequel le commissaire de district jugeait des affaires dans une ignorance totale. Il avait des auxiliaires qui lui amenaient des prévenus. Nombre de ces auxiliaires étaient originaires d'Umuuru, sur la rive du Grand Fleuve, où les Blancs s'étaient établis bien des années auparavant pour y installer le siège de leur religion, de leur commerce et de leur gouvernement. À Umuofia, on détestait violemment ces auxiliaires de la Cour parce qu'ils étaient étrangers, mais aussi arrogants et brutaux. On les appelait les [kotma](#)², et à cause de leurs shorts gris couleur de cendre ils gagnèrent le surnom supplémentaire de Fesses-de-Cendre. C'était eux les gardiens de la prison, qui était pleine de gens coupables d'avoir enfreint la loi du Blanc. Certains se débarrassant de leurs jumeaux, d'autres en importunant des chrétiens. À la prison, les kotma les battaient et ils travaillaient chaque matin à nettoyer le siège du gouvernement et à apporter du bois au commissaire blanc et aux auxiliaires de la Cour. Certains de ces prisonniers étaient des hommes titrés qui auraient dû être dispensés de ces tâches dégradantes. Ils étaient blessés dans leur dignité et s'inquiétaient pour leurs fermes laissées à l'abandon. En coupant l'herbe chaque matin, les plus jeunes chantaient au rythme de leurs coups de machette :

Kotma aux fesses de cendre
Ferait un bon esclave
Le Blanc n'a pas de jugeote
Il ferait un bon esclave...

Les auxiliaires de justice n'aimaient pas qu'on les appelle Fesses-de-Cendre, et ils battaient ces hommes. Mais la chanson s'était répandue à Umuofia.

Okonkwo baissait tristement la tête en écoutant Obierika lui raconter tout cela.

— Je suis peut-être resté trop longtemps absent, dit-il, comme pour lui-même. Mais je ne comprends rien à ce que tu me dis. Qu'est-il arrivé à notre peuple ? Pourquoi n'a-t-il plus la force de se battre ?

— On ne t'a pas dit comment les Blancs ont détruit Abame ? demanda Obierika.

— On me l'a dit, répondit Okonkwo. Mais on m'a dit aussi que les gens d'Abame étaient faibles et stupides. Pourquoi ne se sont-ils pas défendus ? Ils n'avaient pas de fusils et de machettes ? Nous serions lâches de nous comparer à eux. Leurs pères n'ont jamais osé affronter nos ancêtres. Nous devons nous battre contre ces hommes et les chasser du

pays.

— Il est déjà trop tard, dit sombrement Obierika. Nos propres hommes et nos fils ont rejoint les rangs de ces étrangers. Ils se sont ralliés à leur religion et les aident à gouverner. Si nous voulions chasser les Blancs d'Umuofia, ce serait facile. Il n'y en a que deux. Mais ceux de notre peuple qui les suivent et à qui on a donné du pouvoir ? Ils iraient chercher des soldats à Umuru et il nous arriverait ce qui est arrivé à Abame.

Il resta silencieux un long moment avant d'ajouter :

— Je t'ai raconté, la dernière fois que je suis venu te voir à Mbanta, qu'ils ont pendu Aneto.

— Qu'est devenu ce terrain qu'on se disputait ? demanda Okonkwo.

— Le tribunal du Blanc a décidé qu'il devait revenir à la famille de Nnama, qui a donné beaucoup d'argent aux auxiliaires du Blanc et à l'interprète.

— Tu crois que le Blanc comprend notre coutume au sujet de la terre ?

— Comment le pourrait-il, alors qu'il ne parle même pas notre langue ? Mais il dit que nos coutumes sont mauvaises et nos propres frères qui ont adopté sa religion le disent aussi. Comment veux-tu qu'on se batte, alors que nos propres frères se sont retournés contre nous ? Le Blanc est très habile. Il est arrivé avec sa religion, tranquillement et paisiblement. On s'est amusé de toutes ses sottises et on lui a permis de rester. Maintenant il a conquis nos frères et notre clan ne peut plus rien faire. Il a posé un couteau sur les choses qui nous tenaient ensemble et on s'est écroulés.

— Comment ont-ils attrapé Aneto pour le pendre ? demanda Okonkwo.

— Après avoir tué Oduche, il s'est sauvé à Aninta pour échapper à la colère de la Terre. C'était huit jours après la bagarre, parce que Oduche n'est pas mort tout de suite de ses blessures. Il est mort le septième jour. Mais tout le monde savait qu'il allait mourir. Aneto a rassemblé ses affaires pour être prêt à filer. Mais les chrétiens avaient parlé de l'accident au Blanc, et il a envoyé son kotma chercher Aneto. On l'a mis en prison avec tous les chefs de sa famille. Oduche a fini par mourir et ils ont emmené Aneto à Umuru pour le pendre. Les autres ont été relâchés mais, depuis, ils n'ont toujours pas trouvé les mots pour dire ce qu'ils ont souffert.

Les deux hommes, ensuite, restèrent un long moment assis sans dire un mot.

¹ L'un des titres de clan.

² "Auxiliaire de la Cour" – le mot, qui n'est pas d'origine ibo, est la contraction déformée de court messenger.

Beaucoup d'hommes et de femmes d'Umuofia n'étaient pas aussi violemment hostiles qu'Okonkwo à la nouvelle organisation. Certes, le Blanc avait apporté avec lui une foi délirante, mais il avait aussi établi un comptoir commercial, et pour la première fois l'huile et la noix de palme étaient devenues des produits de grand prix, si bien que beaucoup d'argent arrivait à Umuofia.

Et même pour ce qui était de la religion, le sentiment qui se faisait jour était qu'il y avait peut-être dans celle-ci quelque chose qui ressemblait vaguement à de la méthode dans toute cette folie.

Ce sentiment croissant était dû à M. Brown, le missionnaire blanc qui tenait fermement ses troupes pour les empêcher de provoquer la colère du clan. L'un de ses hommes, notamment, était difficile à calmer. Il s'appelait Enoch et son père était le prêtre du culte du serpent. Une rumeur courut, selon laquelle Enoch avait tué et mangé le python sacré et que son père l'avait maudit.

M. Brown, dans son prêche, s'éleva contre un tel excès de zèle. Tout était possible, dit-il à ses dynamiques ouailles, mais tout n'était pas opportun. Et M. Brown en vint ainsi à être respecté au sein même du clan, parce qu'il foulait sa foi d'un pied léger. Il se lia d'amitié avec quelques-uns des grands hommes du clan, et à l'occasion de l'une de ses fréquentes visites dans les villages alentour, on lui présenta une défense d'éléphant sculptée, comme on le faisait pour honorer dans leur dignité les personnages de haut rang. L'un des plus grands hommes de ce village se nommait Akunna et avait confié l'un de ses fils à M. Brown pour qu'il acquière les connaissances des Blancs à l'école que celui-ci avait ouverte.

Quand M. Brown se rendait dans ce village, il passait de longues heures avec Akunna dans son obi à parler de religion par l'entremise d'un interprète. Aucun des deux ne parvint à convertir l'autre, mais ils apprirent beaucoup de choses sur leurs croyances respectives.

— Tu dis qu'il y a une divinité suprême, Dieu, qui a créé le ciel et la terre, dit un jour Akunna, au cours d'une de ces visites. Nous croyons aussi en Lui et nous L'appelons Chukwu. Il a fait le monde et tous les autres dieux.

— Il n'y a pas d'autres dieux, répondit M. Brown. Chukwu est le seul Dieu et tous les autres sont de faux dieux. Vous gravez un morceau de bois, comme celui-ci, et vous l'appellez dieu. (Montrant les poutres, auxquelles était accroché [l'ikenga](#)¹ gravé par

Akunna.) Mais c'est un morceau de bois.

— Oui, répondit Akunna. C'est un morceau de bois, en effet. L'arbre dont il provient a été créé par Chukwu, tout comme d'ailleurs tous les dieux moins importants. Mais il les a créés pour qu'ils soient Ses messagers, pour que nous puissions L'approcher par leur intermédiaire. C'est comme toi. Tu es le chef de votre Église.

— Non, protesta M. Brown. Le chef de mon Église, c'est Dieu Lui-même.

— Je le sais, rétorqua Akunna, mais il faut bien un chef en ce monde parmi les hommes. Comme toi, ici.

— En se sens-là, le chef de mon Église se trouve en Angleterre.

— C'est exactement ce que je dis ! Le chef de votre Église est dans votre pays. Il t'a envoyé ici pour être son messenger. Et toi aussi tu as engagé des messagers et des serviteurs. Laisse-moi te citer un autre exemple : le commissaire du district. Il est l'envoyé de ton roi.

— Nous avons une reine, intervint l'interprète, à qui on ne demandait rien.

— Ta reine a envoyé son messenger, le commissaire du district. Comme il se sent incapable de faire le travail tout seul, il a engagé des kotma pour l'aider. Même chose pour Dieu, ou pour Chukwu. Il engage de plus petits dieux pour L'aider parce que Son travail est trop lourd pour une seule personne.

— Vous ne devriez pas penser à Lui comme à une personne, dit M. Brown. C'est ce qui fait que vous imaginez qu'il a besoin d'auxiliaires. Et le pire, c'est que vous adorez les faux dieux que vous avez créés.

— Ce n'est pas cela. Nous offrons des sacrifices aux petits dieux, mais quand ils échouent et qu'il n'y a plus personne vers qui se tourner, nous nous adressons à Chukwu. C'est normal. Pour approcher un grand homme, on passe par ses serviteurs. Mais quand les serviteurs sont incapables de nous aider, nous nous tournons vers la dernière source d'espoir. Nous avons l'air de prêter plus d'attention aux dieux mineurs, mais ce n'est pas le cas. Si nous les dérangeons, c'est parce que nous avons peur de déranger leur Maître. Nos pères savaient que Chukwu était le Seigneur suprême et c'est pourquoi beaucoup ont donné à leurs enfants le nom de Chukwuka, qui signifie "Chukwu est suprême".

— J'ai noté que tu avais dit une chose intéressante, releva M. Brown. Vous avez peur de Chukwu. Dans ma religion, Chukwu est un père aimant, et ceux qui accomplissent Sa volonté n'ont rien à craindre de lui.

— Mais quand nous n'accomplissons pas Sa volonté, nous devons Le craindre, insista Akunna. Et qui nous dit ce qu'est Sa volonté ? Elle nous dépasse !

Ainsi M. Brown apprenait-il beaucoup de choses sur la religion du clan, et il en vint à se dire qu'une attaque frontale n'aurait aucune chance de succès. Il construisit donc une école

et un petit hôpital à Umuofia, et se rendit de famille en famille supplier les parents d'envoyer leurs enfants à son école. Mais, au début, ils n'envoyaient que leurs esclaves et parfois un de leurs enfants quand il était paresseux. M. Brown suppliait, argumentait, prophétisait. Il disait qu'à l'avenir, le pays aurait à sa tête des hommes et des femmes qui auraient appris à lire et à écrire. Si les gens d'Umuofia n'avaient pas envoyé leurs enfants à l'école, des étrangers venus d'ailleurs viendraient les diriger. Il n'y avait qu'à voir ce qui se passait au tribunal indigène, où le commissaire du district s'était entouré d'étrangers qui parlaient sa langue. Ils venaient pour la plupart de la lointaine ville d'Umururu au bord du Grand Fleuve, où les Blancs s'étaient d'abord installés.

Les arguments de M. Brown finirent par porter. Les gens furent plus nombreux à venir s'instruire dans son école, et il les encourageait en leur offrant des serviettes et des tricots de corps. Ce n'étaient pas seulement des jeunes qui venaient pour apprendre. Certains avaient trente ans et plus. Ils travaillaient le matin sur leurs fermes et venaient à l'école l'après-midi. Et les gens commencèrent bientôt à dire que la médecine du Blanc agissait vite. L'école de M. Brown produisait des résultats rapides : il suffisait de quelques mois pour faire un auxiliaire de justice ou même un greffier. Ceux qui restaient plus longtemps devenaient maîtres d'école, et cessaient de travailler de leurs mains pour entrer dans les vignes du Seigneur. De nouvelles églises apparurent dans les villages voisins, ainsi que quelques écoles. Éducation et religion, dès l'origine, marchaient main dans la main.

La mission de M. Brown allait de succès en succès, et elle acquit un surcroît de prestige grâce à ses liens avec la nouvelle administration. Mais la santé de M. Brown déclinait. Au début, il ignora les alertes, mais fut finalement contraint d'abandonner ses ouailles, triste et physiquement brisé.

C'est pendant la saison des pluies qui suivit le retour d'Okonkwo à Umuofia que M. Brown dut rentrer dans son pays. En apprenant qu'il était revenu depuis cinq mois, le missionnaire lui avait immédiatement rendu visite. Il venait d'envoyer Nwoye, le fils d'Okonkwo qui s'appelait désormais Isaac, à la nouvelle école normale de formation des maîtres ouverte à Umururu. Et il espérait que son père serait content de le savoir. Mais Okonkwo l'avait congédié avec la promesse que s'il remettait les pieds dans son domaine, il en serait chassé manu militari.

Le retour d'Okonkwo sur sa terre natale ne fut pas un événement aussi mémorable qu'il l'avait espéré. Ses deux superbes filles furent, certes, l'objet de beaucoup d'intérêt, et des négociations en vue de leur mariage ne tardèrent pas à s'engager. Mais, au-delà de cela, Umuofia n'eut pas l'air particulièrement ému par le retour du guerrier. Le clan avait connu de si profonds changements pendant son exil qu'il était quasiment méconnaissable. La

nouvelle religion, le nouveau gouvernement et les magasins attiraient les regards et occupaient les esprits. Nombreux étaient encore ceux qui voyaient d'un très mauvais œil les nouvelles institutions, mais même ceux-là en parlaient peu et ne s'en souciaient guère, et se préoccupaient encore moins du retour d'Okonkwo.

En outre, ce n'était pas la bonne année : si Okonkwo avait pu initier tout de suite ses deux fils à la société ozo comme il en avait l'intention, cela aurait certainement fait sensation. Mais le rite d'initiation ne se célébrait qu'une fois tous les trois ans à Umuofia et il lui fallait donc attendre près de deux ans pour que s'ouvrent les prochaines cérémonies.

Okonkwo était profondément affecté. Et ce n'était pas seulement pour lui. Il pleurait sur le clan, qu'il voyait mis en pièces et s'effondrer, et il pleurait sur les hommes d'Umuofia, hier si belliqueux, inexplicablement devenus mous comme des femmes.

¹ Figure de bois sculpté que tout homme possède et qui symbolise la force de la main droite.

M. Brown eut pour successeur le révérend James Smith, qui était une autre sorte d'homme. Il condamnait ouvertement la politique du compromis pratiquée par M. Brown. Il voyait les choses en noir ou en blanc. Et le noir, c'était le mal. Le monde était pour lui un champ de bataille dans lequel les fils de la lumière étaient engagés dans un conflit mortel avec les fils des ténèbres. Dans ses sermons, il parlait de brebis et de boucs, de bon grain et d'ivraie. Il croyait au bien-fondé du massacre des prophètes de Baal.

M. Smith se montra très affligé par l'ignorance d'une grande partie de ses ouailles sur certains sujets comme la Sainte-Trinité et les sacrements. Elle montrait qu'on avait semé sur de la roche. M. Brown n'avait pensé qu'au chiffre. Il aurait dû savoir que le royaume de Dieu n'avait que faire des grandes foules. Le Seigneur avait Lui-même souligné l'importance du petit nombre. La voie est étroite et petit le nombre des élus. Emplir le temple sacré du Seigneur d'une foule idolâtre réclamant des signes à grands cris était une folie aux conséquences incalculables. Le Seigneur n'avait fait usage du fouet qu'une fois dans sa vie : pour chasser la foule hors de son temple.

Quelques semaines après être arrivé à Umuofia, M. Smith interdit d'église une jeune femme qui avait versé du vin nouveau dans de vieilles bouteilles. Cette femme avait laissé son mari, un païen, mutiler son enfant mort. Cet enfant avait été déclaré ogbanje, car il tourmentait sa mère en mourant et en retournant dans son ventre pour renaître indéfiniment. Il avait déjà reproduit quatre fois son cycle infernal. On l'avait donc mutilé pour le dissuader de revenir.

La colère s'empara de M. Smith quand il l'apprit. Il ne croyait pas à ce conte que même certains de ses fidèles les plus convaincus confirmaient, à cette histoire d'enfants malfaisants que la mutilation ne décourageait pas et qui revenaient avec toutes leurs cicatrices. Il répondit que le diable répandait ces histoires à travers le monde pour égarer les hommes. Ceux qui les croyaient n'étaient pas dignes de s'asseoir à la table du Seigneur.

Un dicton, à Umuofia, disait que la danse de l'homme commandait les battements du tambour. Comme M. Smith dansait comme un furieux, les tambours devinrent fous. Les convertis ultrazélés, qui avaient souffert sous l'autorité de M. Brown quand celui-ci prétendait les restreindre, jouissaient désormais de toutes les faveurs. Il y avait parmi eux

Enoch, le fils du prêtre du culte du serpent, qu'on soupçonnait d'avoir tué et mangé le python sacré. Sa dévotion à la nouvelle foi avait paru tellement plus grande que celle de M. Brown que les villageois l'appelaient "l'inconnu qui pleure plus fort que la famille du défunt".

Enoch était petit et frêle et avait toujours l'air pressé. Il avait le pied court et large, et quand il se tenait debout ou qu'il marchait, ses talons se touchaient et les pieds s'écartaient comme s'ils s'étaient disputés et voulaient partir chacun de son côté. Il y avait tant d'énergie retenue dans le petit corps d'Enoch qu'elle éclatait sans cesse en querelles et en bagarres. Le dimanche, il s'imaginait toujours que le sermon était à l'intention de ses ennemis. Et s'il se trouvait assis à côté de l'un d'eux, il se tournait de temps à autre pour lancer un regard entendu comme pour dire : "Je te l'avais bien dit." C'est Enoch qui déclencha à Umuofia le grand conflit entre l'église et le clan qui menaçait depuis le départ de M. Brown.

C'était pendant la cérémonie annuelle en l'honneur de la divinité de la Terre. À ce moment, les ancêtres du clan qui avaient été confiés à la Mère Terre à leur mort revenaient sous la forme d'egwugwu en passant par de petits trous.

Démasquer en public un egwugwu, comme dire ou faire quelque chose qui porterait atteinte à son prestige aux yeux des non-initiés, était l'un des pires crimes qu'un homme puisse commettre. Et c'est ce que fit Enoch.

La célébration annuelle de la déesse tombait un dimanche, et les esprits masqués étaient dehors. Si bien que les chrétiennes qui étaient allées à l'église ne pouvaient pas rentrer chez elles. Quelques hommes étaient allés prier les egwugwu de se retirer un instant pour les laisser passer. Ils avaient accepté et commençaient déjà à se retirer quand Enoch déclara à haute voix qu'ils n'oseraient pas toucher un chrétien. Sur quoi ils revinrent tous sur leurs pas et l'un d'eux lui décocha un bon coup avec la canne dont ils ne se séparaient jamais. Enoch se jeta sur lui et lui arracha son masque. Les autres egwugwu entourèrent aussitôt leur compagnon désacralisé pour le dissimuler aux regards profanes des femmes et des enfants, et l'éloignèrent. Enoch avait tué un esprit ancestral, et Umuofia était en pleine confusion.

Cette nuit-là, la Mère des Esprits sillonna le clan en pleurant son fils assassiné. Ce fut une terrible nuit. Même les plus vieux d'Umuofia n'avaient jamais entendu un son aussi étrange et effrayant et on ne devait jamais plus l'entendre. C'était comme si l'âme de la tribu elle-même pleurait pour le grand malheur qui venait – sa propre mort.

Le lendemain, tous les egwugwu masqués d'Umuofia se réunirent sur la place du marché. Ils arrivaient de tous les quartiers du clan et même des villages voisins. Le redoutable Otakagu venait d'Imo, et Ekwensu, un coq blanc à la main, d'Uli. Ce fut un

épouvantable rassemblement. Les voix étranges d'innombrables esprits, le tintement de clochettes qui accompagnaient certains, et le bruit des machettes qui se heurtaient violemment quand ils couraient en avant et en arrière et se saluaient mutuellement, semaient la terreur dans tous les cœurs. Pour la première fois de mémoire de vivant, on entendit en plein jour le mugissement du buffle sacré.

De la place du marché, la horde déchaînée se rendit chez Enoch. Quelques anciens du clan l'accompagnaient, lourdement chargés de charmes et d'amulettes. C'étaient des hommes réputés pour leur force en ogwu, ou médecine. Quant aux autres, les femmes et hommes ordinaires, ils écoutaient, réfugiés dans leurs cases.

Les chefs des chrétiens s'étaient réunis la veille au soir, au patronage de M. Smith. Pendant qu'ils discutaient, ils entendaient la Mère des Esprits qui appelait son fils assassiné. Ces cris qui vous faisaient froid dans le dos impressionnèrent M. Smith, et pour la première fois il donna l'impression d'avoir peur.

— Que préparent-ils ? demanda-t-il.

Personne ne le savait, puisqu'une telle chose ne s'était jamais produite. M. Smith aurait bien envoyé chercher le commissaire du district et ses auxiliaires de justice, mais ils étaient partis en tournée la veille.

— Il est clair, dit-il, que nous ne pouvons pas leur résister physiquement. Notre force réside dans le Seigneur.

Tous s'agenouillèrent et prièrent Dieu de les sauver.

— Ô Seigneur, viens au secours de Ton peuple ! s'écria M. Smith.

— Et bénis Ton sanctuaire ! répondirent les hommes.

Ils décidèrent qu'Enoch devait se cacher dans le presbytère pendant un jour ou deux. Enoch lui-même fut très déçu en apprenant cela, car il espérait que la guerre sainte était imminente, et il y avait un petit nombre de chrétiens qui le pensaient comme lui. Mais la sagesse prévalut dans le camp des fidèles et de nombreuses vies furent épargnées.

La horde des egwugwu fit brutalement irruption dans le domaine d'Enoch et, par les machettes et par le feu, le réduisit à un tas de décombres fumants. Puis ils foncèrent vers l'église, ivres de destruction.

M. Smith se trouvait dans son église et entendit arriver les esprits masqués. Il se dirigea calmement vers la porte qui commandait l'accès au domaine de l'église et s'y tint. Mais en voyant surgir les trois ou quatre premiers egwugwu, il faillit partir en courant. Surmontant sa panique, plutôt que de s'enfuir, il descendit les deux marches du parvis et continua à avancer vers eux.

Ils arrivaient en masse, et la barrière de bambou qui entourait l'église céda sous leur pression. Dans le tintamarre des clochettes discordantes et des machettes entrechoquées,

l'air s'était chargé de poussière et de bruits qui n'étaient pas de ce monde. M. Smith entendit des pas derrière lui. En se retournant il vit Okeke, son interprète. Okeke n'était pas dans les meilleurs termes avec son maître depuis qu'il avait fermement condamné le comportement d'Enoch à la réunion des chefs de l'église durant la nuit. Il était allé jusqu'à dire qu'Enoch ne devrait pas rester dans le presbytère parce que cela ne ferait qu'attiser la fureur du clan contre le pasteur. M. Smith l'avait rabroué sans ménagement et ne lui avait pas demandé son avis ce matin-là. Mais comme il s'approchait pour se camper à côté de lui face aux esprits furieux, M. Smith le regarda et sourit. C'était un sourire las, mais plein de gratitude.

La ruée des egwugwu fut, un bref instant, arrêtée par le calme inattendu des deux hommes. Mais il ne dura pas plus que le silence qui règne entre deux coups de tonnerre. La deuxième ruée fut plus brutale. Elle les emporta. Puis une voix reconnaissable entre toutes s'éleva au-dessus de la mêlée, et le silence se fit aussitôt. On s'écarta autour des deux hommes et Ajofia prit la parole.

Ajofia était le chef des egwugwu d'Umuofia. C'était aussi le chef et le porte-parole des neuf anciens qui rendaient la justice dans le clan. Tous connaissaient sa voix et il put ramener le calme chez les esprits agités. Puis il s'adressa à M. Smith, et tandis qu'il parlait des volutes de fumée s'élevaient au-dessus de sa tête.

— Corps de l'homme blanc, je te salue ! dit-il, en usant du langage que les immortels emploient avec les hommes. Corps de l'homme blanc, me connais-tu ? demanda-t-il.

M. Smith regarda son interprète, mais Okeke, natif de la lointaine Umuru, était aussi perdu que lui.

Ajofia se mit à rire de sa voix gutturale. Un rire de métal rouillé.

— Ce sont des étrangers, dit-il. Et ils sont ignorants. Mais ne nous arrêtons pas à cela.

Puis, se tournant vers ses camarades, il les salua comme les pères d'Umuofia. Il planta dans le sol sa lance, qui vibra longuement sous le choc. Puis il se tourna à nouveau vers le missionnaire et son interprète.

— Dis à l'homme blanc que nous ne lui ferons aucun mal, lança-t-il à l'interprète. Dis-lui de rentrer chez lui et de nous laisser tranquilles. Nous aimions bien son frère qui était avec nous avant. Il s'est montré stupide mais nous l'aimions bien, et en son nom nous ne ferons aucun mal à son frère. Mais cette église qu'il a construite doit être détruite. Nous ne la tolérerons plus parmi nous. Elle a apporté des abominations inouïes et nous sommes ici pour y mettre fin.

Puis à ses compagnons :

— Pères d'Umuofia, je vous salue !

Un concert de voix d'outre-tombe lui répondit. Et de nouveau aux missionnaires :

— Vous pouvez rester avec nous si vous aimez notre façon de vivre. Vous pouvez adorer votre propre dieu. Il est bon qu'un homme adore les dieux et les esprits de ses pères. Rentrez chez vous afin qu'il ne vous arrive aucun mal. Notre colère est grande mais nous l'avons retenue pour pouvoir vous parler.

— Dites-leur de s'en aller, dit M. Smith à son interprète. Ceci est la maison de Dieu et tant que je vivrai je ne la verrai pas profanée !

Mais Okeke traduisit sagement à l'intention des chefs d'Umuofia :

— L'homme blanc dit qu'il se réjouit que vous soyez venus à lui en amis avec vos plaintes. Et il sera heureux si vous laissez l'affaire entre ses mains.

— On ne peut pas laisser l'affaire entre ses mains parce qu'il ne comprend pas nos coutumes, tout comme nous ne comprenons pas les siennes. Nous le trouvons stupide parce qu'il ne connaît pas notre façon de vivre, et il nous trouve peut-être stupides parce que nous ne connaissons pas la sienne. Qu'il s'en aille.

M. Smith ne céda pas. Mais il ne put sauver son église. Après le départ des egwugwu, il ne restait plus que cendres et décombres de l'église de terre rouge que M. Brown avait bâtie. Et l'esprit du clan était apaisé, pour le moment.

Pour la première fois depuis des années, Okonkwo éprouvait un sentiment proche du bonheur. Les temps avaient changé de manière incalculable pendant son exil, et voici qu'ils semblaient revenir. Après l'avoir trahi, le clan paraissait faire amende honorable.

Il avait parlé durement aux membres de son clan réunis sur la place du marché pour décider de la conduite à suivre. Et ils l'avaient écouté avec respect. Comme au bon vieux temps, quand un guerrier était un guerrier. S'ils n'avaient pas été d'accord pour tuer le missionnaire ou pour chasser les chrétiens, ils avaient tout de même accepté l'idée d'une action concrète. Et ils l'avaient menée à bien. Okonkwo était presque heureux de nouveau.

Pendant les deux jours qui suivirent la destruction de l'église, il ne se passa rien. Chaque homme d'Umuofia sortait armé d'un fusil ou d'une machette. Ils ne se laisseraient pas surprendre, comme ceux d'Abame.

Quand le commissaire du district revint de sa tournée, M. Smith alla tout de suite le voir et ils eurent une longue discussion. Les hommes d'Umuofia ne le remarquèrent pas, et s'ils le remarquèrent n'y attachèrent aucune importance. Le missionnaire rendait souvent visite à son frère blanc. Il n'y avait là rien que de très normal.

Trois jours plus tard, le commissaire du district envoya son auxiliaire au parler mielleux aux chefs d'Umuofia pour leur proposer une rencontre à son quartier général. Rien d'anormal non plus. Il les conviait souvent à ces palabres, comme il les appelait. Okonkwo faisait partie des six chefs invités.

Okonkwo recommanda aux autres d'y aller armés.

— Un homme d'Umuofia ne refuse pas une invitation, leur dit-il. Il peut refuser de faire ce qu'on lui demande, mais il ne refuse pas qu'on le lui demande. Mais les temps ont changé, et il faut être prêt à tout.

Les six hommes se rendirent donc à l'invitation du commissaire du district, armés de leurs machettes. Ils n'avaient pas de fusils, pour ne pas choquer. On les conduisit au tribunal où siégeait le commissaire. Il les reçut poliment. Ils se défirent de leurs sacs en peau de chèvre et des machettes dans leur étui, qu'ils posèrent par terre, et s'assirent.

— Je vous ai demandé de venir, commença le commissaire du district, à cause de ce qui s'est passé pendant mon absence. On m'en a un peu parlé, mais je ne peux pas le croire avant d'avoir entendu votre version des faits. Discutons-en entre amis, et trouvons un

moyen pour que cela ne se reproduise pas.

Ogbuefi Ekwueme se leva et commença à raconter l'affaire.

— Une minute, dit le commissaire. Je veux faire venir mes hommes pour qu'eux aussi entendent vos doléances et prennent bonne note. Il y en a beaucoup qui viennent de loin et même s'ils parlent votre langue ils ne connaissent pas vos coutumes. James ! Allez chercher les hommes et faites-les entrer.

L'interprète sortit de la salle du tribunal et revint aussitôt avec douze hommes. Ils s'assirent avec ceux d'Umuofia, et Ogbuefi Ekwueme commença à expliquer comment Enoch avait tué un egwugwu.

Tout se passa si vite que les six hommes ne virent rien venir. Il y eut une courte bousculade et, sans avoir le temps de tirer les machettes de l'étui, ils se retrouvèrent tous les six menottés et conduits dans la salle de garde.

— On ne vous fera aucun mal, dit ensuite le commissaire du district, si vous acceptez de collaborer avec nous. Nous avons apporté ici une administration paisible pour vous et votre peuple afin que vous soyez heureux. Si quiconque vous maltraite nous viendrons à votre secours. Mais nous ne vous laisserons pas maltraiter d'autres personnes. Nous avons un tribunal où nous jugeons les affaires et rendons la justice exactement comme dans mon propre pays sous une grande reine. Je vous ai amenés ici parce que, ensemble, vous avez molesté des gens, incendié leurs maisons et brûlé leur lieu de culte. Cela ne doit pas se produire dans un dominion de notre reine, qui dirige la plus grande puissance du monde. J'ai décidé que vous paierez une amende de deux cents sacs de cauris. Vous serez libérés dès que vous aurez donné votre accord et que vous entreprendrez de collecter cette somme auprès de votre peuple. Qu'en dites-vous ?

Les six hommes restèrent sombres et muets et le commissaire les laissa un instant. En quittant la salle, il dit aux auxiliaires de justice de traiter ces hommes avec respect, parce que c'étaient les chefs d'Umuofia. Ils répondirent "Oui, monsieur" et saluèrent.

Dès que le commissaire eut tourné le dos, le chef des auxiliaires, qui était aussi le barbier des prisonniers, prit son rasoir et rasa entièrement les six têtes. Ils avaient toujours leurs menottes et ils se laissèrent faire, anéantis.

— Qui est le chef parmi vous ? demanda en se moquant l'auxiliaire de justice. Tous les va-nu-pieds d'Umuofia portent un anneau de titre à la cheville ! C'est vrai qu'il peut coûter jusqu'à dix cauris ?

Les six hommes n'eurent rien à manger de la journée ni de la suivante. On ne leur donna même pas d'eau et on ne leur permit pas de sortir pour uriner ou aller se soulager dans les fourrés quand ils avaient des besoins pressants. La nuit, les auxiliaires venaient les harceler et cognaient leurs têtes rasées entre elles.

Même quand on les laissait seuls, ils ne trouvaient pas les mots pour converser entre eux. C'est seulement au troisième jour que, ne supportant plus la faim et les insultes, ils commencèrent à parler de capituler.

— On aurait dû tuer ce Blanc, si seulement vous m'aviez écouté, grogna Okonkwo.

— On serait peut-être à Umuru à cette heure, à attendre d'être pendus, répondit quelqu'un.

— Qui veut tuer le Blanc ? demanda un auxiliaire de justice qui venait de faire irruption. Personne ne répondit.

— Votre crime ne vous suffit pas, vous voudriez tuer le Blanc par-dessus le marché ?

L'homme avait un grand bâton dont il donna plusieurs coups sur la tête et le dos de chacun des six. Okonkwo étouffait de haine.

Dès que les six hommes furent enfermés, des auxiliaires allèrent à Umuofia avertir les gens que leurs chefs ne seraient relâchés qu'à condition de payer une amende de deux cent cinquante sacs de cauris.

— Si vous ne payez pas tout de suite, dit celui qui les commandait, nous emmènerons vos chefs à Umuru devant le grand homme blanc et nous les pendrons.

L'histoire se répandit vite dans les villages, avec divers ajouts. On avait déjà amené les hommes à Umuru, disaient certains, et ils devaient être pendus le lendemain. Pour d'autres, on allait pendre aussi leurs familles. Et pour d'autres encore, des soldats étaient déjà en route pour Umuofia afin de tuer tout le monde comme ils l'avaient fait à Abame.

C'était le moment de la pleine lune. Mais cette nuit-là, on n'entendit pas les cris des enfants. L'îlo du village, où ils se retrouvaient pour jouer au clair de lune, était désert. Les épouses d'Iguedo ne se réunirent pas dans leur enclos secret pour apprendre une nouvelle danse qu'elles présenteraient ensuite au village. Les jeunes hommes, qui étaient toujours dehors les nuits de pleine lune, restèrent dans leurs cases. On n'entendit pas leurs voix viriles sur les chemins tandis qu'ils allaient voir leurs amis et leurs amoureuses. Umuofia était comme une bête surprise qui sent la menace et, les oreilles dressées, cherche de quel côté s'enfuir.

Le silence du village fut rompu par le crieur qui tapait à grand bruit sur son ogene. Il appelait tous les hommes d'Umuofia à partir de la classe d'âge Akakanma et au-dessus à se rassembler sur la place du marché après le repas du matin. Il alla d'un bout du village à l'autre et traversa la place dans toute sa largeur, sans oublier aucune des voies principales.

Le domaine d'Okonkwo avait tout d'un foyer abandonné. Comme si on l'avait noyé sous une eau glacée. Sa famille était là, mais tout le monde parlait à voix basse. Sa fille Ezinma avait interrompu sa visite de vingt-huit jours dans la famille de son futur époux pour rentrer

chez elle dès qu'elle avait appris que son père était emprisonné et sur le point d'être pendu. Sitôt arrivée, elle alla trouver Obierika pour lui demander ce que les hommes du village avaient décidé de faire. Mais Obierika n'avait pas été chez lui de la matinée. Ses épouses supposaient qu'il s'était rendu à une réunion secrète. Ezinma se félicita qu'on fasse quelque chose.

Le lendemain matin, les hommes d'Umuofia rassemblés sur la place du marché à l'appel du crieur décidèrent de collecter sans délai deux cent cinquante sacs de cauris pour calmer le Blanc. Ils ignoraient que cinquante sacs iraient aux auxiliaires de justice qui les avaient délibérément ajoutés à l'amende.

Okonkwo et ses amis prisonniers furent immédiatement relâchés après la remise de l'amende. Le commissaire du district s'adressa de nouveau à eux pour leur parler de la grande reine, de la paix et d'un bon gouvernement. Mais les hommes n'écoutèrent pas. Ils restèrent assis sans broncher à les regarder, lui et son interprète. On leur rendit finalement leurs sacs et leurs machettes et on leur dit de rentrer chez eux. Ils se levèrent et quittèrent le tribunal. Sans un mot pour quiconque, sans se parler entre eux.

On avait construit le tribunal, comme l'église, un peu à l'écart du village. Le chemin pour aller de l'un à l'autre voyait passer beaucoup de monde car il menait aussi à la rivière, au-delà du tribunal. Il était dégagé et sablonneux, comme tous les chemins pendant la saison sèche. Quand les pluies arrivaient, la brousse se faisait plus épaisse de chaque côté jusqu'à le fermer. Mais on était en pleine saison sèche.

En retournant vers le village, les hommes croisèrent des femmes et des enfants qui allaient à la rivière avec leurs pots à eau. Mais les hommes avaient un air si sombre et si effrayant que les femmes et les enfants ne leur dirent pas "nno" ou "bienvenue", mais s'écartèrent pour les laisser passer. Dans le village, des groupes de quelques hommes se joignirent à eux, si bien qu'à la fin ils constituaient une petite foule. Ils marchaient en silence. En arrivant à son domaine, chacun des six entraînait une partie de la foule. Il y avait ainsi une certaine animation dans le village, mais silencieuse et comme secrète.

Ezinma avait préparé à manger pour son père dès que la nouvelle de la libération des six prisonniers s'était répandue. Elle le lui apporta dans son obi. Il mangea, l'esprit ailleurs. Pour lui faire plaisir, car il n'avait pas d'appétit. Les hommes de sa famille et ses amis s'étaient rassemblés dans l'obi, et Obierika le pressait de se nourrir. Personne ne dit rien, mais tous remarquèrent les longues marques laissées dans la chair de son dos par le fouet du gardien.

Le crieur du village était encore de sortie ce soir-là. Il frappait sur son gong en métal pour annoncer qu'une autre réunion aurait lieu le lendemain matin. Tout le monde comprit qu'Umuofia allait enfin dire sa façon de penser sur les événements en cours.

Okonkwo dormit très peu. L'amertume dans son cœur se mêlait maintenant à une sorte d'excitation enfantine. Avant de se coucher, il avait décroché sa tenue de guerrier, à

laquelle il n'avait pas touché depuis son retour d'exil. Il avait secoué la jupe de raphia noircie à la fumée, examiné les grandes plumes de sa parure de tête et son bouclier. Il avait trouvé le tout en bon état.

Étendu sur son lit de bambou, il pensa à la façon dont on l'avait traité au tribunal du Blanc et jura de se venger. Si Umuofia optait pour la guerre, ce serait bien. Mais si les gens choisissaient d'être des lâches, alors il irait seul exécuter sa vengeance. Il se rappela les guerres du passé. La plus noble, estimait-il, avait été la guerre contre Isike. Okudo vivait encore en ce temps-là. Quand il entonnait son chant de guerre, Okudo n'avait pas son pareil. Ce n'était pas un guerrier, mais sa voix faisait de chaque homme un lion.

— Il n'y a plus d'hommes dignes de ce nom, soupira Okonkwo en se remémorant le bon vieux temps. Les gens d'Isike n'oublieront jamais la façon dont on les a massacrés. On leur a tué douze guerriers et ils n'ont tué que deux des nôtres. La quatrième semaine de marché n'était pas finie qu'ils demandaient déjà la paix. En ce temps-là, les hommes étaient des hommes.

Il en était là de ses pensées quand il entendit le gong dans le lointain. Il tendit l'oreille et reconnut la voix du crieur. Mais très faiblement. Comme il se retournait sur son lit, il sentit la douleur dans son dos. Il grinça des dents. Le crieur se rapprocha et finit par passer près de son domaine.

"Le principal problème d'Umuofia, se dit Okonkwo avec amertume, c'est ce poltron d'Egonwanne. Avec sa langue mielleuse, il peut changer le feu en cendre froide. Quand il parle, nos hommes sont réduits à l'impuissance. S'ils ne l'avaient pas écouté avec sa prudence de femmelette, il y a cinq ans, on n'en serait pas là." Il grinça des dents. "Demain il va leur dire que nos pères n'ont jamais fait une « guerre de la honte ». S'ils l'écoutent, je les laisserai tomber et je préparerai ma propre vengeance."

La voix du crieur s'éloignait à nouveau, et la distance semblait atténuer la vigueur des coups sur le gong. Okonkwo se tournait et se retournait, et la douleur de son dos lui procurait une sorte de plaisir. "Qu'Egonwanne ose leur parler demain d'une « guerre de la honte » et je lui ferai voir mon dos et ma tête !" Il grinça des dents.

La place du marché commença à se remplir dès le lever du soleil. Alors qu'Obierika attendait dans son obi, Okonkwo l'appela du dehors. Obierika accrocha son sac en peau de chèvre et sa machette sur son épaule et le rejoignit. La case d'Obierika était proche de la route et il voyait tous ceux qui se dirigeaient vers la place du marché. Il avait déjà échangé des salutations avec nombre d'entre eux.

Quand Okonkwo et Obierika arrivèrent au lieu du rendez-vous, il y avait déjà tellement de monde que si on avait fait tomber un grain de sable il n'aurait pas réussi à se retrouver

par terre. Et beaucoup d'hommes continuaient à arriver de chaque quartier des neuf villages. Le nombre disait la force, et cela réchauffa le cœur d'Okonkwo. Mais il cherchait un homme en particulier, celui dont il craignait et méprisait tant les discours.

— Tu ne le vois pas ? demanda-t-il à Obierika.

— Qui ?

— Egonwanne, dit-il, en fouillant du regard chaque recoin de la vaste place.

La plupart des hommes étaient assis sur des tabourets en bois qu'ils avaient apportés.

— Non, dit Obierika en scrutant la foule à son tour. Si, il est là ! Sous le grand kapokier.

Tu as peur qu'il nous persuade de ne pas nous battre ?

— Peur ? Je me moque de ce qu'il peut faire de vous. Je le méprise et je méprise ceux qui l'écoutent. Je me battrai seul si je le décide.

Ils criaient pour se parler car le bruit était celui d'un grand marché au moment de sa plus forte activité.

“J'attendrai qu'il ait parlé, pensa Okonkwo. Puis je prendrai la parole.”

— Mais comment sais-tu qu'il va se prononcer contre la guerre ? demanda Obierika au bout d'un moment.

— Parce que je sais que c'est un lâche.

Obierika n'entendit pas la suite parce qu'à cet instant quelqu'un, derrière lui, lui toucha l'épaule et il se retourna pour échanger des saluts et des poignées de main avec cinq ou six de ses amis. Okonkwo ne se retourna pas alors qu'il connaissait ces voix. Il n'était pas d'humeur. Mais l'un des hommes le toucha et lui demanda comment allaient les gens chez lui.

— Très bien, répondit-il, indifférent.

Le premier qui s'adressa à Umuofia ce matin-là fut Okika, l'un des six qui avaient été emprisonnés. C'était un grand homme et un orateur. Mais il n'avait pas la puissance de voix nécessaire pour imposer le silence à l'assemblée du clan. Onyeka, lui, avait une telle voix. On lui demanda donc de saluer le clan avant qu'Okika prenne la parole.

— Umuofia kwenu ! lança-t-il à pleins poumons, le bras gauche levé comme pour repousser l'air de sa main ouverte.

— Yaa ! rugit Umuofia.

— Umuofia kwenu ! répéta-t-il, encore et encore, en se tournant chaque fois dans une autre direction.

Et chaque fois la foule répondait :

— Yaa !

Le silence se fit aussitôt, comme lorsqu'on jette de l'eau froide sur une flamme.

Okika se leva d'un bond pour saluer les hommes de son clan, quatre fois de suite. Puis il

parla.

— Vous savez tous pourquoi nous sommes ici, alors que nous devrions être en train de construire nos granges ou de réparer nos cases et de remettre de l'ordre dans nos domaines. Mon père me disait toujours : "Chaque fois que tu vois un crapaud sauter en plein soleil, sache qu'il y a quelque chose qui en veut à sa vie." Ce matin, en vous voyant arriver si tôt et si nombreux pour cette réunion de tous les quartiers de notre clan, j'ai compris que quelque chose menaçait nos vies.

Il se tut un court instant avant de reprendre :

— Tous nos dieux sont en pleurs. Idemili pleure, Ogwugwu pleure, Agbala pleure, et tous les autres aussi. Nos pères défunts pleurent à cause du honteux sacrilège qu'ils ont subi et de l'abomination que nous avons tous vue de nos propres yeux !

Il fit une nouvelle pause pour raffermir sa voix tremblante.

— C'est un grand rassemblement. Aucun clan ne peut se vanter d'avoir autant de membres aussi valeureux. Mais sommes-nous tous ici ? Je vous le demande : tous les fils d'Umuofia sont-ils ici avec nous ?

Un profond murmure parcourut la foule.

— Ils n'y sont pas, dit-il. Ils ont brisé le clan en partant d'un côté et de l'autre. Nous qui sommes ici ce matin sommes restés fidèles à nos pères, mais nos frères nous ont quittés pour rejoindre ceux qui souillent la terre de leurs ancêtres. Si nous combattons l'étranger, nous devons frapper nos frères et peut-être verser le sang d'un homme du clan. Mais il le faut. Nos pères n'ont jamais imaginé une chose pareille, ils n'ont jamais tué leurs frères. Mais jamais un Blanc n'est venu jusqu'à eux. Nous devons donc faire ce que nos pères n'auraient jamais fait. Un jour qu'on demandait à l'oiseau Eneke pourquoi il était toujours en vol, il a répondu : "Les hommes ont appris à tirer sans jamais manquer leur cible, et moi j'ai appris à voler sans jamais me poser sur la moindre branche." Nous devons éradiquer cette malédiction. Et si nos frères choisissent de se ranger du côté du mal, alors nous devons les éradiquer eux aussi. Et il faut le faire maintenant. Pour écoper cette mauvaise eau tant qu'elle ne nous arrive qu'aux chevilles...

Il y eut soudain une agitation dans la foule. Tous les regards se tournèrent dans la même direction. Comme la route menant de la place du marché au tribunal du Blanc et, plus bas, à la rivière, faisait un brusque tournant, personne n'avait vu arriver les cinq auxiliaires de justice, comme fous, avant qu'ils ne se trouvent à quelques pas de la foule. Okonkwo était assis de ce côté de la place.

Il bondit sur ses pieds en les voyant et se précipita au-devant du chef des auxiliaires, tremblant de haine, incapable de prononcer un mot. Celui-ci, qui n'avait peur de rien, ne recula pas d'un pouce, ses quatre hommes alignés derrière lui.

Dans ce bref instant, tout parut se figer, en suspens, tandis qu'un silence total s'abattait sur la place. Les hommes d'Umuofia se confondaient sur la toile de fond muette et immobile des arbres et des lianes géantes. Ils attendaient.

Le chef des auxiliaires de justice brisa l'enchantement.

— Laisse-moi passer ! ordonna-t-il.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Le Blanc dont tu ne connais que trop le pouvoir ordonne qu'il soit mis fin à cette manifestation.

En un éclair, Okonkwo tira sa machette. L'auxiliaire se baissa pour esquiver le coup, mais en vain. La machette d'Okonkwo s'abattit par deux fois et la tête de l'homme tomba à côté de son corps en uniforme.

La toile de fond explosa instantanément dans le tumulte et le désordre. Okonkwo regardait le mort à ses pieds. Il comprenait qu'Umuofia n'entrerait pas en guerre. Il le savait parce que les hommes avaient laissé les autres auxiliaires s'enfuir. Au lieu d'agir, ils s'agitaient. Okonkwo sentait de la peur sous ce tumulte. Il entendait des voix qui demandaient : "Pourquoi a-t-il fait ça ?"

Il essuya sa machette dans le sable et partit.

En arrivant au domaine d'Okonkwo à la tête d'une escouade de soldats et d'auxiliaires de justice en armes, le commissaire de district trouva un petit groupe d'hommes las qui attendait dans son obi. Il leur demanda de sortir et ils obéirent sans un murmure.

— Lequel d'entre vous s'appelle Okonkwo ? demanda-t-il par la voix de son interprète.

— Il n'est pas ici, répondit Obierika.

— Où est-il ?

— Il n'est pas ici !

Le commissaire, rouge de colère, prévint les hommes que s'ils ne lui livraient pas Okonkwo immédiatement, il les mettrait tous en prison. Ils se concertèrent à voix basse et Obierika reprit la parole.

— Nous pouvons vous conduire où il se trouve, et vos hommes pourront peut-être nous aider.

Le commissaire ne comprit pas ce qu'entendait Obierika par "vos hommes pourront peut-être nous aider". Le goût des paroles inutiles était l'une des manies les plus agaçantes de ces gens-là, pensa-t-il.

Obierika et cinq ou six hommes du groupe ouvrirent la marche et la troupe suivit, armes au poing. Le commissaire avait averti Obierika que si on leur jouait un sale tour, il n'y aurait pas de quartier. Ainsi s'avançaient-ils.

Il y avait un bouquet d'arbres derrière le domaine d'Okonkwo. Il fallait pour y accéder utiliser une brèche dans le mur de terre rouge par laquelle entrait la volaille dans sa quête incessante de nourriture. Mais l'ouverture était trop étroite pour laisser passer un homme. C'est là qu'Obierika conduisit le commissaire et son escorte. Ils contournèrent le domaine en restant au plus près du mur d'enceinte. On n'entendait que le bruit de leurs pas écrasant les feuilles mortes.

Parvenus à l'arbre sous lequel le corps d'Okonkwo se balançait, ils s'arrêtèrent net.

— Vos hommes pourront peut-être nous aider à le dépendre et à l'enterrer, dit Obierika. Nous avons envoyé chercher des étrangers d'un autre village pour qu'ils le fassent à notre place, mais ils risquent de mettre longtemps à venir.

Le commissaire de district se métamorphosa immédiatement. À l'administrateur résolu succéda l'étudiant curieux des mœurs primitives.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas le dépendre vous-mêmes ? demanda-t-il.

— C'est contre notre coutume, répondit l'un des hommes. Prendre sa propre vie est une abomination pour un homme. C'est une offense à la Terre, et celui qui la commet ne peut pas être enterré par ceux de son clan. Son corps est maudit, et seuls des étrangers peuvent le toucher. C'est pourquoi nous demandons à ceux qui vous accompagnent de le dépendre, parce que vous êtes des étrangers.

— Allez-vous l'enterrer comme n'importe quel homme ? demanda le commissaire.

— Nous ne pouvons pas l'enterrer. Seuls des étrangers le peuvent. Nous paierons vos hommes pour le faire. Une fois qu'il sera enterré, le temps viendra pour nous de faire notre devoir envers lui. Nous offrirons des sacrifices pour purifier la terre souillée par ce sacrilège.

Obierika, qui n'avait pas quitté des yeux le corps ballant de son ami, se retourna vivement vers le commissaire du district et dit férocelement :

— Cet homme était l'un des plus grands hommes d'Umuofia. Vous l'avez poussé à se tuer et il va maintenant être enterré comme un chien...

Il fut incapable d'en dire plus. Sa voix tremblait et les mots lui restèrent dans la gorge.

— Tais-toi ! cria l'un des auxiliaires, sans la moindre raison.

— Détachez le corps, ordonna le commissaire au chef des auxiliaires, et conduisez-le, ainsi que tous ces gens, au tribunal.

— Oui, chef, dit l'homme en saluant.

Le commissaire repartit, en emmenant trois ou quatre soldats avec lui. Depuis des années qu'il s'évertuait à apporter la civilisation dans différentes parties de l'Afrique, il avait beaucoup appris. Entre autres choses, qu'un commissaire de district ne s'abaissait pas à des détails comme la récupération d'un cadavre pendu à un arbre. Une telle attention donnerait aux indigènes une pauvre opinion de lui. Il n'oublierait pas de souligner cela dans le livre qu'il se promettait d'écrire. Sur le chemin qui le ramenait au tribunal, il réfléchit à ce livre. Chaque jour lui apportait quelque élément nouveau à y mettre. L'histoire de cet homme qui s'était pendu après avoir tué un auxiliaire de justice promettait d'être intéressante à lire. On pouvait presque consacrer un chapitre à cet homme. Peut-être pas tout un chapitre, mais en tout cas un bon paragraphe. Il y avait tant à dire, et il ne fallait pas avoir peur de sabrer dans les détails. Il avait déjà choisi un titre pour le livre, après y avoir beaucoup réfléchi : La Pacification des tribus primitives du Bas-Niger.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à
partir de l'édition papier du même ouvrage.

Sommaire

[Couverture](#)

[Le point de vue des éditeurs](#)

[Chinua Achebe](#)

[Tout s'effondre](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[DEUXIÈME PARTIE](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

[Chapitre XVI](#)

[Chapitre XVII](#)

[Chapitre XVIII](#)

[Chapitre XIX](#)

[TROISIÈME PARTIE](#)

[Chapitre XX](#)

[Chapitre XXI](#)

[Chapitre XXII](#)

[Chapitre XXIII](#)

[Chapitre XXIV](#)

[Chapitre XXV](#)

Chinua Achebe

Tout s'effondre

roman traduit de l'anglais (Nigeria)
par Pierre Girard

ACTES SUD

